

BULLETIN DE LIAISON DES ANCIENS DE L'ATHÉNÉE

Sommaire

Editorial	1
Albert Gloden [1]	3
Raymond Schaus	23
Dr Christophe Mouton	25
AAA: Association des Anciens de l'Athénée	44
Erziehungsminister Rust: die Folgen IV	45
Gesiichter aus dem Athenée	50
Alfred Loesch	51
PUPILLES DE LA NATION [60 ans]	71
Liste des promotions à partir de 1839 [IV]	90
Unser Athenäum	95



ditorial

Au sujet d'un bilan

L'Athénée a fêté son quatre centième anniversaire. Les lumières se sont éteintes, les rideaux sont tombés. Vraiment? Le quatre centième anniversaire de notre ECOLE a été émaillé de manifestations prestigieuses: des concerts, des conférences, des expositions. Nous avons assisté à la naissance **d'œuvres** d'art: une chouette en bronze, c'est décoratif, la même en acier, ma préférée, car elle nous rappelle notre passé, le Luxembourg, profondément enraciné dans l'agriculture, a connu son essor prodigieux grâce au travail de l'acier. Vous pouvez, cher lecteur, voyager au travers des âges athénéens avec un D.V.D. très bien élaboré. Romain Goerend et Men Bodson ont fourni un travail appliqué, discret, prompts aux rendez-vous, ils étaient à l'aise dans le choix des images.

Parlons surtout des deux coffrets «400 Joer Kolléisch», une fresque historique et une image de l'état actuel. Si vous les avez lus, vous savez tout sur l'Athénée, ... ou presque. Certains sujets ont été esquissés, plus ou moins écorchés, oubliés. On a manqué d'auteurs, de temps, de place, parfois c'était rapido-presto! Le décès inopiné du professeur Emile Krier, qui s'était chargé de la coordination et de la rédaction de contributions, a nécessité une réorganisation des travaux. Pourtant, les deux chefs-**d'œuvre** ont des mensurations pharaoniques: hauteur 29 cm, profondeur 24 cm, largeur $10 + 2 = 12$ cm, ils sont bien illustrés, bien documentés, multicolores, il y a du rouge, du bleu, de l'ocre, du vert et du blanc.

Vous avez l'impression que je présente un top-modèle! Certes, l'ouvrage en a l'élégance, mais son poids dépasse les 11 kg, plutôt du poids lourd.

Parlons des auteurs, des chefs d'orchestre de cette réalisation de haut niveau, étalée sur une année entière. Ils se sont attelés à un travail harassant, épuisant, parfois on les devinait fatigués, irritables, à bout de souffle. Nous leur témoignons notre reconnaissance et notre admiration.

Si c'était à refaire? Cette question *a posteriori*, nous nous la posons souvent. Bien sûr, nous avons intérêt à tirer un enseignement de nos succès et de nos échecs. Mais comme la perfection n'est pas de ce monde, il ne faut rien regretter. Si c'était à recommencer, les maîtres **d'œuvre** des festivités feraient telle chose autrement, serait-elle mieux réussie?

Ceux qui organiseront le quatre cent cinquantième anniversaire de l'Athénée en 2053 sont encore tout jeunes. Ceux qui auront l'honneur et la lourde charge du prestigieux cinq centième anniversaire ne sont pas encore nés. Feront-ils mieux? Les manifestations seront certainement différentes. Les temps auront changé, les moyens de communiquer et de fêter également. Souhaitons-leur une réussite exemplaire.

Qu'il nous soit permis de mettre en exergue un fait qui d'habitude est trop facilement oublié dans l'euphorie de la célébration du quatre centième anniversaire de l'Athénée: la générosité du mécénat, qu'il soit privé ou institutionnel et, disons-le très fort, la participation, l'engouement du public, des ANCIENS en première ligne, suivis de bien d'autres.

Certaines festivités auraient mobilisé le double ou même le triple des spectateurs. Malencontreusement, la rénovation de la salle des fêtes a été terminée avec une année de retard, la clôture a été célébrée à l'endroit où l'ouverture était prévue. Curieux pour notre époque où la rapidité est sacro-sainte, où tout se déroule à une vitesse vertigineuse. Il faut le dire, la rénovation de la salle des fêtes évoluait au rythme d'une escouade d'escargots repus.

Si nous avons été émerveillés par l'ampleur, la qualité des prestations qui ont émaillé le quatre centième anniversaire de l'Athénée, si nous avons été émus par la mobilisation, l'intérêt, la participation des Anciens, de nos amis, de nos connaissances, nous avons gardé un petit goût amer. Cet anniversaire était l'occasion de nous souvenir de tant de personnages qui ont façonné notre Ecole, ses élèves et surtout, par leur intermédiaire, notre pays. Beaucoup d'entre eux, parmi les plus prestigieux et les plus méritants, ont été oubliés ou passés sous silence. «C'est pire qu'un crime, c'est une erreur», comme disait Talleyrand.

Nous rencontrons des faits, des chiffres, des personnages en marbre ou en granit. Tous étaient pourtant des êtres vivants en chair et en os, avec leurs qualités énormes, leurs défauts. Qui n'en a pas? Leurs passions, leurs déceptions, leurs deuils, mais surtout leurs rêves, leurs amours, leur histoire vivante. Insufflons de la vie aux disparus!

A l'Athénée de tout temps «on faisait ses humanités». Mais l'humanisme, n'est-ce pas avant tout l'étude de l'homme, - par l'homme, - pour l'homme. Ne l'oublions pas.

Jos Mersch

AAA Association des Anciens de l'Athénée

Joseph Mersch, président Gilbert Maurer, secrétaire Jos Faber, trésorier
Carlo Ackermann, André Glodt, Norbert Gruber, Marcel Haas, Jean-Marie Klein,
Jos Krier, Roger Petry, Martine Stein-Mergen, Claude Wassenich, Roby Zenner,
Sylvère Sylvestrie, représentant des enseignants de l'Athénée
24, Bd Pierre Dupong L-1430 Luxembourg

10 Euros de contribution à l'association : ccpl IBAN LU81 1111 1761 0045 0000

Portrait de professeur



Albert Gloden

Albert Gloden (1901-1966)

Professeur de mathématiques et de physique ⁽¹⁾. Né à Luxembourg-Limpertsberg, le 5 mars 1901; décédé le 2 mars 1966 à Luxembourg ⁽²⁾. Etudes à l'Université de Paris et à l'École Normale Supérieure. De 1923 à 1925, stage à l'Athénée et au Lycée de jeunes Filles de Luxembourg; en 1925, professeur à l'École Industrielle d'Esch-sur-Alzette, puis au Lycée de jeunes Filles de la même ville; en 1934, nomination au Gymnase de Luxembourg, où il enseigna les mathématiques et, plus tard, après le départ de Jean Koppes, aussi la physique. En 1945, professeur d'analyse mathématique aux Cours Supérieurs.

Admis à l'Institut Grand-Ducal, section des sciences, en 1929.

Nombreuses publications dans le domaine des mathématiques et de la physique ainsi que dans celui de l'histoire des sciences qui lui ont valu une renommée internationale.

S.N.L. Bulletin n°91 [1990]

⁽¹⁾ Voir au sujet de la bio-bibliographie d'Albert Gloden: MICHELS (1966); KIEFFER (1967); AREND (1968); GLODEN (1939); MANTERNACH (1939); SPRUNCK (1948); WILLEMS (1950); MASSARD (1989).

⁽²⁾ MICHELS (1966). Dans le Bull. Archs Inst. gr.-d. Luxemb., sect. sci., N.S., 32 (1967): 19, on lit: 3 mars 1966.

Parmi les mathématiciens luxembourgeois qui se sont fait une renommée internationale, Albert Gloden (1901-1966) occupe une place privilégiée par le nombre et la qualité de ses travaux. Dans les lignes qui suivent, nous nous inspirons de l'hommage à la mémoire de Gloden fait par Lucien Kieffer (1967). Gloden a publié en 1935 une étude sur les «*Surfaces de Riemann*» montrant l'utilité des notions topologiques en analyse. Le domaine favori de Gloden a cependant été la théorie des nombres et notamment l'Analyse de Diophante (ou Analyse indéterminée) qui s'occupe des solutions entières des équations à plusieurs inconnues, un sujet sur lequel il publiera à partir de 1935 plus de 100 courtes notes dans les revues spécialisées étrangères. D'un autre côté, Gloden a été un grand spécialiste des égalités multigrades, sujet d'une dissertation de programme (1938) et de sa thèse de doctorat à l'Université de Bruxelles (1939) ainsi que de l'ouvrage «*Mehrgradige Gleichungen*» paru en 1944. Plus de 120 notes ont été écrites sur le même sujet. En 1948, Gloden a publié une bibliographie des multigrades en collaboration avec Palamà, ouvrage qui lui a valu en France le Prix de Documentation Mathématique. En 1954, Gloden revient à l'Analyse avec une étude sur «*L'équation intégrale de Fredholm de seconde espèce dans le cas des noyaux d'ordre fini*». Gloden a publié en outre des notes sur l'algèbre, la géométrie et l'histoire des sciences. Dans un autre domaine, il a confectionné une carte pluviométrique du Grand-Duché de Luxembourg (1936) et fait des recherches géophysiques.

Albert Gloden (1901-1966) a également écrit plusieurs articles de physique dont e. a.: «*Analogies entre les électrons et les rayons X déduites de la mécanique ondulatoire et leur vérification expérimentale*» (1929), «*Le problème de l'oscillateur harmonique linéaire dans la mécanique ondulatoire et dans la mécanique des matrices*» (1931), «*Les conceptions continues et discontinues dans la mécanique des quanta et dans la mécanique ondulatoire*» (1933), «*Sur les éléments radioactifs créés artificiellement*» (1936), «*Sur la structure et l'évolution de l'univers*» (1937). Rappelons ses publications d'ordre biographique sur des savants luxembourgeois à l'étranger. En ce qui concerne la physique, il s'agit notamment de Michel Gloesener (1794-1876), professeur aux universités de Louvain et de Liège, dont la principale publication a été un «*Traité général des applications de l'électricité*» édité en 1861. Gloden a également travaillé dans le domaine de la géophysique: «*Déterminations expérimentales de l'intensité de la pesanteur au Grand-Duché de Luxembourg*» (1948, collab. L. Cagniard et M. Lucius), «*Une campagne altimétrique effectuée au Grand-Duché de Luxembourg en 1949*» (1950), «*Détermination des anomalies de la pesanteur au Grand-Duché de Luxembourg*» (1952).

[Jos A. Massard: la vie scientifique dans Mémorial 1989]

La silhouette du professeur Albert Gloden était familière à des générations d'élèves de l'Athénée. Il régnait en grand maître non seulement sur sa salle de physique, mais encore sur le corridor du 2^e étage de l'Aile Sud. Quiconque s'aventurait dans ces parages était sur ses gardes s'il ne voulait pas attirer l'attention du chef du rayon! Ainsi, p. ex., la chaise adossée au mur côté fenêtres de la salle de physique était sacrosainte; personne n'avait le droit de s'y asseoir, même pas son confrère, le professeur Marcel Hoffmann. Mais venons-en d'abord au scientifique Gloden. Pour nous donner une idée de ses travaux et pour nous mettre dans le bain, nous reproduisons une des nombreuses publications du professeur Albert Gloden.

Théorèmes nouveaux sur les systèmes multigrades

par A. Gloden

Dr en sciences de l'Université de Bruxelles.

La notation $a_i \stackrel{n}{=} b_i$

représente un système multigrade d'ordre n, c'est-à-dire un système diophantien de la forme

$$\sum a_i^m = \sum b_i^m,$$

où l'exposant m prend successivement les valeurs entières consécutives 1, 2, ... n.

1) Théorèmes généraux

Les deux théorèmes suivants sont valables pour des systèmes multigrades d'ordre n. Ils se démontrent par le développement des puissances.

Théorème 1.

Etant donné le système multigrade

$$a_i \stackrel{n}{=} b_i$$

vrai pour les n premières valeurs de l'exposant et renfermant p termes par membre, le système

$$a_i + a_j + a_k + \dots + a_s \stackrel{n}{=} b_i + b_j + b_k + \dots + b_s$$

où les termes sont formés par les sommes obtenues en combinant r à r, ($0 < r < p$), sans répétition les a_i resp. les b_i , est vérifié pour les mêmes valeurs de l'exposant.

Ce théorème donne, en général, un système distinct ⁽³⁾ du système initial.

Exemple:

Etant donné le système quadrigrade

$$(1) \quad 1, 5, 9, 17, 18 \stackrel{4}{=} 2, 3, 11, 15, 19$$

si l'on forme les combinaisons des a_i resp. des b_i deux à deux, on trouve

$$(2) \quad 1, 9, 13, 17, 26, 30 \stackrel{4}{=} 2, 6, 15, 19, 23, 31$$

L'application du théorème fondamental de Tarry ⁽⁴⁾ aux deux quadrigrades (1) et (2), donne, avec $k = 4$, resp. les deux quintigrades normales

$$(1') \quad 1, 6, 7, 17, 18, 23 \stackrel{5}{=} 2, 3, 11, 13, 21, 22$$

$$(2') \quad 1, 9, 10, 26, 27, 35 \stackrel{5}{=} 2, 5, 15, 21, 31, 34$$

Théorème 2.

Etant donné le système multigrade d'ordre n

$$a_i \stackrel{n}{=} b_i$$

vrai pour les n premières valeurs de l'exposant et renfermant p termes par membre, et une suite finie d'entiers c_1, c_2, \dots, c_q ,

³ «Voir la définition précise de ce terme dans notre ouvrage «Mehrgradige Gleichungen», Noordhoff, Groningen, 1944, pp. 13-15.

⁴ Voir ouvrage cité, p. 16

le système $a_i + c_i \stackrel{n}{=} b_i + c_i$

où les termes dans chacun des membres sont formés par les pq sommes obtenues en combinant deux à deux les a_i et c_i resp. les b_i et c_i est vérifié pour les mêmes valeurs de l'exposant.

Ce théorème renferme le théorème de Frolov (5) comme cas particulier.

a) Exemples. De $1, 5, 9, 17, 18 \stackrel{4}{=} 2, 3, 11, 15, 19$

on déduit, en considérant la suite $c_i, = 0, 1$

$$1, 5, 6, 9, 10, 17, 18, 18 \stackrel{4}{=} 3, 3, 4, 11, 12, 15, 16, 20$$

Une nouvelle application avec $c_i, = 0, 2$ donne

$$1, 7, 8, 9, 10, 18, 19, 20 \stackrel{4}{=} 3, 4, 5, 13, 14, 15, 16, 22$$

où l'on a dans chaque membre un triplet et un quadruplet d'entiers consécutifs.

b) En appliquant à l'identité

$$1, 4 \stackrel{1}{=} 2, 3$$

de façon itérée le théorème de Tarry, avec les 12 valeurs

$$k = 3, 5, 7, 8, 11, 13, 9, 19, 17, 6, 4, 15$$

on trouve la multigrade suivante d'ordre 13, avec 32 termes par membre :

$$a_i, 122 - a_i \stackrel{13}{=} b_i, 122 - b_i \quad \text{où}$$

$$a_i \rightarrow 1, 6, 8, 11, 18, 20, 21, 22, 29, 31, 32, 42, 43, 47, 52, 54$$

$$b_i \rightarrow 2, 3, 12, 13, 14, 16, 23, 25, 26, 35, 36, 37, 39, 46, 56, 60$$

L'application deux fois répétée du théorème 2 à cette multigrade, avec $c_i, = 0, 6$, puis $c_i, = 0, 8$, permet de réduire le nombre de termes par membre d'une unité et donne lieu à la multigrade suivante :

$$a'_i, 136 - a'_i \stackrel{13}{=} b'_i, 136 - b'_i \quad \text{où}$$

$$a'_i \rightarrow 1, 6, 7, 14, 15, 28, 29, 32, 35, 38, 48, 55, 57, 58, 61$$

$$b'_i \rightarrow 2, 3, 10, 13, 16, 23, 31, 33, 39, 41, 44, 45, 62, 64, 66$$

Luxembourg, le 24 mai 1950

Comme on vient de le constater, cette publication du professeur Gloden, comme pas mal d'autres, s'adresse plutôt à un public averti! Ce champ de travail du professeur Gloden a entre-temps subi des modifications importantes du fait de l'introduction massive des ordinateurs dans les domaines de recherche mathématique. Ainsi beaucoup de ses travaux sont tout simplement dépassés aujourd'hui grâce aux machines électroniques. Les demandes d'appréciation des activités scientifiques ainsi que les retombées sur les recherches actuelles dans ce domaine des mathématiques adressées à des collègues mathématiciens luxembourgeois contemporains, n'ont pas été couronnées de succès. Personne de mes interlocuteurs ne travaille dans ces domaines et ne se croit habilité à commenter son œuvre.

⁵ Voir ouvrage cité, p. 16

Dans nos papiers se trouve un article d'un Ancien, feu Paul Reckel, professeur ès sciences physiques aux Cours Supérieurs d'antan. Notre ami y a dépeint ses souvenirs concernant son professeur devenu par la suite son collègue.

En souvenir du professeur Albert Gloden:

Mon premier souvenir d'Albert Gloden est celui de notre professeur de physique en II^e et I^{ère} de l'ancien «Kolléisch». Cependant, il semble avoir été tout autant mathématicien, si l'on en juge d'après la plupart de ses publications et si l'on considère que le titre de docteur en sciences lui avait été décerné en 1939 par l'Université de Bruxelles pour sa thèse «Recherches sur les multigrades».

En 1945 Albert Gloden, dont la deuxième spécialité était la physique, hérita d'une partie du cours de physique à l'Athénée Grand-Ducal détenu jusque-là par le professeur Jean Koppes.

Presque tous les élèves qui suivaient le cours d'Albert Gloden après 1945, et notamment la promotion dont je faisais partie, celle de 1953/54, ignoraient que le professeur qui leur enseignait la physique, d'une manière bien à lui, était un scientifique de réputation internationale.

Dans une atmosphère parfois tendue, rarement propice au repos ou à l'inattention, et, il faut bien l'avouer, dans le secret espoir que nous ne cessions d'entretenir, que telle ou telle expérience prendrait peut-être un tour imprévu, nous suivions des manipulations effectuées avec parfois une certaine désinvolture, mais des fois aussi avec une obstination qui semblait avoir du mal à s'accommoder aux dures et immuables lois de la nature.

Je me souviens d'un épisode, parmi tant d'autres, où notre classe de I^{ère} faillit bien encourir de graves sanctions disciplinaires. L'affaire se déroula comme suit: Les prises électriques étaient insérées verticalement dans la table de démonstration, ce qui, du point de vue sécurité, est tout à fait inconcevable aujourd'hui. Emile, l'appareilleur du laboratoire de physique avait monté l'appareillage servant à produire l'arc électrique. Or, juste avant la leçon, furtivement, un de mes condisciples enleva une des fiches, l'enveloppa d'une mince bande de papier et la remit en place. Conséquence: l'arc ne fonctionna pas! Après avoir démonté et contrôlé le dispositif, le professeur, qui pensait que l'appareil n'était pas sous tension, sortit dans le couloir en criant: «Emile, den Dynamo!» Il ne découvrit jamais que la dynamo avait été en marche sans aucune interruption depuis le début de la leçon. Car, entre-temps, le «coupable» avait rapidement enlevé le papier, de sorte que, à la stupéfaction du professeur et de son appareilleur, l'arc électrique émit son éclat habituel.

Après avoir passé mon examen de I^{ère}, j'eus le privilège de profiter aux «Cours Supérieurs» de la vaste et profonde culture mathématique d'Albert Gloden. Il y enseignait l'analyse mathématique avec une aisance, une clarté et une précision que je n'ai plus jamais retrouvées dans aucun autre cours à l'Université.

J'ai revu Albert Gloden en 1961, où il présidait la commission de mon examen pratique. Comme tel, il devait m'interroger sur les «droits et devoirs des fonctionnaires». Désirant sans doute me poser une question d'ordre général, il me demanda de citer quelques exemples de droits dont jouissent la plupart des Luxembourgeois et dont les fonctionnaires d'Etat sont exclus. Je répondis: «Le droit de tenir cabaret». Cette réponse, bien que parfaitement correcte, provoqua auprès de la commission

d'examen une hilarité telle que le président y vit une raison suffisante pour conclure son interrogation.

Comme mathématicien, Albert Gloden fit des recherches sur la Théorie des nombres, et plus particulièrement sur l'Analyse Diophantienne, les équations multi-grades, ce qui lui assurait la collaboration de spécialistes étrangers. En 1935, il publia une communication fort remarquable «Sur les Surfaces de Riemann».

A côté de ces publications plus ambitieuses, il fit paraître des centaines d'articles de mathématiques dans une vingtaine de revues spécialisées en Allemagne, Belgique, France, aux Etats-Unis d'Amérique, au Brésil, en Roumanie ...

Destitué de ses fonctions durant la guerre, il se vit assigner un poste administratif en Allemagne près de Kassel, où il occupa ses loisirs à établir des tables numériques des solutions de congruences qui furent publiées après la guerre. Il avait sans doute gardé une certaine rancune à la suite de ce séjour forcé en Allemagne, car il aimait faire allusion dans notre cours de physique à ses sentiments peu germanophiles en remarquant «ma voie est à sens unique». (Il avait fait ses études aux Cours Supérieurs, à la Sorbonne et à l'Ecole Normale Supérieure de Paris).

S'il est vrai qu'Albert Gloden s'est fait une réputation internationale dans les mathématiques, on n'est pas en droit pour autant d'oublier sa contribution aux sciences physiques, à la météorologie, à l'astronomie et à la physique du globe. Il sut déjà réunir et combiner les mathématiques et la physique à la fin de son stage pédagogique, où il présenta la thèse scientifique «Métrique de l'Espace, gravitation et électricité». En parcourant la liste de ses publications, qu'il a dressée lui-même en 1960, on est impressionné par cette énumération de communications ⁽⁶⁾ concernant ces derniers sujets cités. On regrette que beaucoup de ces publications n'aient pas été mentionnées dans les articles publiés à la mémoire d'Albert Gloden depuis sa mort en 1966.

Je voudrais relever plus particulièrement le «Rapport sur une campagne gravimétrique effectuée au Grand-Duché de Luxembourg en octobre 1948». (Ciel et Terre, LXV^e année n° 7 - 8, juillet -août 1949).

Entre le 6 et le 19 octobre 1948, les trois scientifiques signataires L. Cagniard, professeur de géophysique appliquée à la Sorbonne, A. Gloden, Dr. en sciences de l'Université de Bruxelles et M. Lucius, Dr. en géologie, déterminèrent la valeur de g ⁽⁷⁾ en 96 points du territoire luxembourgeois. Par comparaison avec les réseaux gravimétriques français, belge et allemand, ils ont mesuré, dans la cour de l'Athénée à Luxembourg, la valeur clé $g = 980,980 \text{ cm/s}^2$ d'après le système de Potsdam, valeur qui devint dès lors le standard du réseau gravimétrique du pays. A côté de l'entrée de la salle des conférences une plaque en bronze commémorait cet événement

⁶ Structure et dimensions des molécules par les méthodes interférentielles; Diffraction intra-moléculaire des rayons X et des électrons; Théorie des grains de radiation ou photons et sa vérification expérimentale dans l'effet Compton; L'effet Raman et son explication dans la théorie des quanta; Dédution du principe de Louis de Broglie d'une hypothèse de Planck; Répétition de l'expérience de Michelson par Piccard et Joos; Conceptions continues et discontinues dans la Mécanique des quanta et dans la Mécanique ondulatoire; Sur la découverte et les propriétés de l'électron positif (appelé aujourd'hui positron, découvert en 1932 par Anderson); Eléments radioactifs créés artificiellement; Le dualisme corpuscule-onde

⁷ g, intensité du champ de pesanteur en N/kg, m/s²(S.I.) ou en gal = cm/s² (C.G.S.)



scientifique. Combien d'élèves du vieux «Kolléisch» ont lu, sans rien y comprendre, le message de cette plaque? Je dois avouer en avoir fait partie moi-même, jusqu'en II^e, où M. Gloden nous a expliqué la signification de g. Il était trop modeste pour nous faire connaître la contribution importante qu'il avait prise dans les opérations de mesure. Hélas, la plaque a disparu depuis que l'Athénée a déménagé vers le «Geesseknäppchen».

Albert Gloden était avant tout attiré par l'aspect mathématique dans son cours de physique. Aussi, sans doute dans un souci d'arriver à une précision maximale, aimait-il à l'occasion «arrondir» quelque peu le résultat d'une expérience, de sorte qu'en fin de compte, la loi à en dégager s'en suivait sans faute, comme par enchan-

tement. Cependant nous serions mal avisés, et fort injustes, de vouloir blâmer la manière dont M. Gloden «corrigeait» parfois le déroulement de telle ou telle expérience. N'oublions pas en effet que l'équipement expérimental de l'époque qui datait encore en grande partie du temps de J. Koppes, ne répondait plus aux exigences des programmes introduits après 1945. Beaucoup d'élèves d'Albert Gloden avaient encore du mal à réaliser que la physique devait, au cours des décennies suivantes, prendre une importance qui en a fait de nos jours une branche principale de plein droit. Aux convenants d'aujourd'hui, quand les anciens du Kolléisch passent en revue les exploits de leurs professeurs de l'époque, Albert Gloden, que nous préférons alors appeler «Dittchen» et dont nous aimons bien nous rappeler, et parfois imiter, les gestes, les manières de s'exprimer et autres petites particularités bien sympathiques, figure dans maintes anecdotes toujours amusantes. Mais l'ambiance bon enfant de ces réunions commémoratives ne fait jamais oublier aux participants l'autorité indiscutable et la considération sans réserve dont jouit le professeur Gloden qui, sans même parler de ses hautes qualités intellectuelles et scientifiques, est toujours respecté pour sa droiture morale et son dévouement exemplaire à ses élèves. Plus tard, à force de me rappeler son enseignement et son engagement, j'ai compris que mon ancien professeur de physique avait influé d'une façon décisive sur l'orientation que mes études universitaires ont prise dans la suite.

Ce portrait bien personnel que je viens de peindre du professeur-docteur Albert Gloden contribuera, je l'espère, à honorer la mémoire d'un homme qui, par sa valeur, a bien mérité des mathématiques et de la physique. Une multitude de ses anciens étudiants lui doivent reconnaissance.

Paul Reckel



Le professeur Gloden explique aux élèves

In memoriam

Professeur Albert Gloden

Comme unique descendant du professeur Albert Gloden, il m'incombe la lourde tâche de rédiger un hommage à sa mémoire. Certes, je ne tiens pas à empiéter sur les articles publiés à ce sujet par le professeur Lucien Kieffer, directeur honoraire du Collège d'Enseignement Moyen, par M. Marcel Michels, professeur honoraire de l'Athénée de Luxembourg et par M. Sylvain Arend, éminent astronome de l'Observatoire d'Uccle, Belgique. Qu'il me soit permis cependant de faire une synthèse de ces articles, d'en souligner les points saillants et de mettre en évidence l'activité du professeur Gloden dans deux domaines moins connus: l'énergie atomique et les Ecoles Européennes.

A propos de l'Europe, je mentionne que lors de sa période universitaire à Paris, il assistait à une conférence, dont le thème, qui paraît banal aujourd'hui, semblait utopique dans les années vingt: «Les Etats-Unis d'Europe».

A la fin des années trente, le professeur A. Gloden, mon père, était en pleine phase ascendante de sa carrière, alors que la vague brune nazie déferla sur l'Europe. Le Grand-Duché de Luxembourg fut envahi le 10 mai 1940 et les professeurs furent envoyés dans un camp de formation en vue de l'assimilation du germanisme. Sous l'ordre nouveau, des directives bornées furent émises à propos de l'enseignement et un autoritarisme linguistique fut instauré.

Le professeur Gloden, ardent défenseur des valeurs éthiques traditionnelles, ne manqua pas d'élever la voix, ce qui lui valut d'être muté à Korbach, bourgade du "Land Waldeck". Il y rencontra, parmi les enseignants, outre un groupe de sympathisants du régime, trois professeurs sceptiques, voire même critique à l'égard de leurs dirigeants.

Son sort empira, il fut destitué de ses fonctions de professeur et affecté d'abord à Euskirchen (Rhénanie) dans un internat et ensuite à Düsseldorf au "Landeshaus". Ses rapports avec son entourage furent tantôt empreints de bonne camaraderie, tantôt pénibles. Début septembre 1944, il regagna Luxembourg, juste une semaine avant l'arrivée des troupes du Général Patton.

En automne 1944, il reprit ses activités d'enseignement et de recherche. En classe de sixième je l'avais comme professeur de mathématique.

Je décrirai brièvement l'œuvre mathématique de mon père. Dans les années trente, le professeur Gloden entreprit des recherches en mathématiques. En 1935 il publia un ouvrage «Sur les surfaces de Riemann».

Il a fait paraître plus de cent notes mathématiques dans de nombreuses revues. La théorie des nombres et en particulier l'analyse diophantienne devinrent son domaine de prédilection. Le professeur A. Gloden présenta en 1939 une thèse intitulée: «Recherche sur les Multigrades». Ainsi il obtint le titre de «Docteur en Sciences Mathématiques» de l'Université Libre de Bruxelles.

Après la 2^e guerre mondiale, mon père établit des tables contenant les solutions des congruences $x^4 + 1 \equiv 0 \pmod{p}$, p premier > 200000 . Il réussit à ramener celles-ci à des congruences quadratiques. Il était en outre membre de la «Commission du 11^e million».

D'autre part, mon père a établi avec M. L. Cagniard, professeur de géophysique à la Faculté des Sciences de Paris, un réseau de stations gravimétriques au Grand-Duché de Luxembourg.

Le professeur A. Gloden s'est par ailleurs dédié à l'histoire des sciences et a publié, entre autres, les articles suivants:

- 1) Communication présentée au Congrès de Luxembourg de l'A.F.A.S. (juillet 1953) intitulée: Viète, père de l'algèbre moderne.
- 2) Bibliographie Nationale du Pays de Luxembourg, fasc. VI 1954: Un éminent professeur de chimie de l'Athénée de Luxembourg: le Hollandais Petrus-Johannes-Jacobus van Kerckhoff 1813-1876
- 3) Actes du VIII^e Congrès International d'Histoire des Sciences, Florence 1956: Quelques savants luxembourgeois du 18^e siècle.
- 4) Liste des travaux d'histoire des Sciences et de la technique dus à des Luxembourgeois de 1839 à 1959 publiée en 1959.

Citons par exemple: A. Gloden: Les mathématiques et la Physique au G.D. de Luxembourg de 1839 à 1939. (Dans «Un siècle de vie intellectuelle à Luxembourg, 1939»).

Le professeur A. Gloden a fondé le 9 juillet 1955, en coopération avec l'ingénieur F. Mandres, l'A.L.U.P.A. (Association luxembourgeoise pour l'utilisation pacifique de l'énergie atomique). Il en est devenu le président avec M. F. Mandres comme secrétaire général. Cette association sans but lucratif a pour objet d'étudier et de promouvoir ce qui se rapporte au développement pacifique de l'énergie nucléaire. Elle se propose d'organiser des conférences et des présentations de films pour le grand public et les écoles et procure de nombreux articles à la presse luxembourgeoise.

Mon père a participé au Congrès de FORATOM (Forum Atomique) ayant lieu à Paris en septembre 1962.

Monsieur Alphonse Huss, docteur en droit, lui succéda à la présidence en 1966. Plus tard, l'A.L.U.P.A. a fusionné avec PRO-ENERGIE ET DEDIT.

Finalement mon père a exercé les fonctions d'inspecteur des Ecoles Européennes de 1963 à 1966. Il les a maintenues en 1964, année où la maladie l'a frappé assez gravement.

Le professeur Gloden a accompli une mission spéciale à l'Ecole Européenne de Varèse, dirigée par Monsieur Marcel Decombis. Il a inspecté cette école ainsi que l'Ecole Européenne de Luxembourg, dont le directeur était le Dr Karl Voss. Sa dernière inspection a eu lieu dans cette école en 1965.

Par ailleurs il s'est occupé des questions concernant l'examen de fin d'études.

Mon père, qui a effectué un nombre considérable de calculs dans sa vie, nous a quittés au moment où les ordinateurs entraient dans leur phase initiale. Il est regrettable qu'il n'ait pas pu bénéficier pour ses travaux de l'apport fourni par les ordinateurs hautement performants.

Raoul Gloden



Prêts pour la procession de l'Octave: Alfred Strasser, Joseph Heinen, Nicolas Majerus, Ernest Ludovicy, Eugène Lahr, Marcel Schiltz, le directeur Jean-Pierre Stein, Marcel Gérard, Albert Gloden, René Wirtz, Albert Kugener [à partir de la gauche]

Notre dévoué Albert Gloden n'est plus

1901-1966

Le deux mars 1966, trois jours avant sa mise à la retraite, Albert Gloden s'est éteint, emporté par une crise cardiaque, alors qu'on espérait le voir triompher des suites d'une première atteinte qui l'écartait de son activité professionnelle depuis deux ans déjà.

Son départ inopiné et prématuré de l'Athénée, en avril 1964, avait douloureusement surpris ses collègues et ses élèves qui l'avaient toujours estimé pour ses qualités

humaines et intellectuelles, qui connaissaient son amour inné de la profession et son attachement profond à l'établissement qu'il avait servi si consciencieusement et si loyalement durant toute sa carrière.

On savait pourtant que A. Gloden n'avait pas renoncé à ses préoccupations mathématiques: il avait continué ses recherches personnelles et il avait entrepris de traduire en français un manuel allemand et un manuel russe de mathématiques modernes.

On continuait à croire qu'il entretenait ses nombreuses relations avec les milieux scientifiques internationaux, qu'il s'intéressait toujours à l'enseignement des mathématiques.

Il avait maintenu ses charges comme inspecteur des Ecoles Européennes, fonction qu'il avait assumée à partir de 1963.

Il restait pareil à lui-même alors qu'on ne le voyait plus parcourir d'un pas rapide les longs couloirs du Nouvel Athénée et que, dans la salle des conférences, on n'entendait plus ses interventions modérées et pleines de compréhension pour les jeunes.

Il avait brillé par ses facultés intellectuelles et par sa haute culture mathématique; il avait étonné par sa capacité de travail et son activité débordante; il avait forcé l'estime de tous ceux qui l'avaient approché par la noble conception qu'il avait de sa tâche professionnelle et par la droiture de son caractère.

Ses aptitudes exceptionnelles s'étaient manifestées très tôt et s'affirmaient au fur et à mesure qu'il parcourait les échelons des différents enseignements.

Successivement il passait, avec distinction et grande distinction, tous ses examens. A l'Université de Paris, il se présenta avec succès au certificat de mathématiques générales, puis il entra à l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm; de ce séjour il devait garder, avec le culte de la langue française, l'empreinte de l'esprit cartésien, le besoin du raisonnement clair et méthodique.

De 1923 à 1925 il fit son stage à l'Athénée, puis au Lycée de jeunes filles de Luxembourg. A son examen pratique, il présenta une thèse scientifique sur la «Métrique de l'espace, gravitation et électricité». Comme sujet de sa dissertation pédagogique, il avait choisi: «L'enseignement de la géométrie en classe de V^e».



Ecole Sainte Sophie: été 1956

Margot Ecker, Monique Engel, Ferny Faber, Elisabeth Winckel, prof. Gloden, Rose-Marie Kuffer, Ginette Schmit, Maisy Jacoby, Mariette Elsen

absente: Blanche Kurt

Attaché à l'Ecole Industrielle d'Esch-sur-Alzette, en 1925, puis au Lycée de jeunes filles de la même ville, il obtint sa nomination, en 1934, au Gymnase de Luxembourg où il enseigna les mathématiques et, plus tard, après le départ de M. Jean Koppes, la physique.

Ses leçons sur l'Analyse mathématique, qu'il donna aux Cours Supérieurs à partir de 1944, témoignaient de sa solide formation et de son érudition approfondie, au grand profit des générations d'élèves qui se préparaient aux carrières scientifiques.

An 1929, A. Gloden avait été admis à la section des sciences de l'Institut Grand-Ducal; en 1935, il devint membre du jury d'examen pour la collation des grades, dont il fut le président par la suite.

Sans négliger ses obligations de professeur - M. Gloden n'avait pour ainsi dire jamais manqué en classe - il déploya, dès le début de sa carrière une activité fébrile. La liste de ses publications est impressionnante. Les articles publiés avant 1935, centrés pour la plupart sur des sujets physiques, constituèrent de magnifiques contributions à l'explication des théories physiques les plus en vue de cette période préatomique. Ces travaux, ainsi que plusieurs autres sur l'analyse mathématique parurent dans les bulletins de la Société des Naturalistes Luxembourgeois, un certain nombre en fut analysé dans des revues étrangères. Une dissertation de programme, «Sur les surfaces de Riemann» qui parut en 1935, témoignait de sa maîtrise.

A partir de ce moment, sa correspondance scientifique devint très intense. Ses premiers travaux originaux sur la Théorie des nombres, plus spécialement sur l'Analyse Diophantienne, virent le jour; appuyés sur de multiples exemples, ils proposèrent des méthodes spéciales de représentation et de généralisation des solutions élaborées. Ses recherches personnelles sur les équations multigrades et sur des chaînes de multigrades, leurs définitions, leurs méthodes de formation, leurs solutions paramétriques étaient de nature à fonder sa réputation internationale et à lui assurer la collaboration des spécialistes étrangers. Ses notes et ses articles furent publiés dans les Archives de l'Institut Grand-Ducal, dans maintes revues spécialisées d'Europe, d'Amérique, des Indes, du Japon. Une étude «Sur les multigrades» parut en 1938 au programme de l'Athénée de Luxembourg. Sa thèse: «Recherches sur les multigrades» lui valut en 1939 le titre de docteur en sciences de l'Université de Bruxelles.

Même pendant la guerre où, destitué de ses fonctions, A. Gloden occupait un poste administratif dans les environs de Kassel, il réussit à établir les tables numériques des solutions de congruences qu'il publia dans les années d'après-guerre, en même temps que des tables de factorisation de nombres. En 1944, une édition allemande des «multigrades» parût chez l'éditeur Noordhoff à Groningen (Pays-Bas).

Une bibliographie des multigrades accompagnées de notices biographiques, publié par A. Gloden et G. Palamà, valut à ses auteurs le prix de documentation mathématique 1948 de l'«IRM», Paris.

Membre de la «Commission du 11^e million», il eut pour mission de contrôler les nombres premiers de cet intervalle.

Par la suite, A. Gloden continua inlassablement à travailler sur la factorisation de nombres et sur les congruences d'ordre supérieur.

En même temps, il traita divers sujets d'algèbre et de géométrie, développa des curiosités arithmétiques et fit paraître, à Luxembourg en 1954, un ouvrage fort

remarqué sur «L'équation intégrale de Fredholm (Introduction à l'étude des équations intégrales)».

Nombreuses furent également ses notes historiques sur des problèmes scientifiques ou des savants d'origine luxembourgeoise qui s'étaient distingués, à l'étranger, comme professeurs d'Université. Ces aperçus de même que ses travaux concernant la physique, la météorologie et l'astronomie qui continuaient de paraître, furent insérés dans les archives, les bulletins et différents quotidiens du pays.

Aux travaux de rédaction s'ajoutèrent les communications que A. Gloden présenta aux congrès internationaux, des charges et obligations dans les commissions nationales et internationales qu'il présidait. Il était membre de la Commission Internationale pour l'Enseignement des Mathématiques, membre du comité de direction de Foratom à Paris, membre correspondant de la Société Royale de Sciences de Liège.

Ses mérites de professeur et de savant lui ont valu des distinctions honorifiques luxembourgeoises et étrangères.

Comme père, de famille, il fit preuve d'un dévouement sans borne. Il a eu la satisfaction de voir son fils Raoul le suivre dans la voie scientifique.

Albert Gloden était une des personnalités les plus marquantes de notre corps professoral, il a donné l'exemple d'une vie laborieuse, soutenue par le souci du devoir.

Marcel Michels



La conférence des professeurs de l'Athénée en excursion:

Nicolas Koemptgen, Joseph Wagener, Jos Meyers-Cognioul, Jean-Pierre Erpelding, Nicolas Majerus, Pitter Klaess, Ernest Bisdorff, Jean-Pierre Stein, Josy Maertz, Ernest Ludovicy, Marcel Engel, Albert Gloden, Marcel Schiltz, Joseph Hess, René Schaaf
à genoux: Joseph Heinen, Johny Greiveldinger, - - - Jean Steffen, Marcel Gérard, Albert Kugener.

Professor Albert Gloden >

Mit Bestürzung erfuhren wir gestern vom Ableben von Professor Albert Gloden, der sich durch seine mathematisch wissenschaftlichen Arbeiten im In- und Ausland den Rang eines hochgeschätzten Gelehrten erworben hat. Er war geboren im Jahre 1901. Drei Tage vor seinem 65. Geburtstag erlitt er nun am Mittwochabend in seiner Wohnung in Luxemburg einen Schlaganfall, der seiner rastlosen Tätigkeit ein jähes und unerwartetes Ende setzen sollte. Obschon ihn bereits seit zwei Jahren ein Leiden vom Unterricht am Athenäum fernhielt, setzte er seine wissenschaftlichen Arbeiten fort, die erst kürzlich mit der Übertragung eines russischen Mathematikbuches ins Französische eine weitere Würdigung fanden.

Albert Gloden war Professor für Mathematik und Physik am großherzoglichen Athenäum, er unterrichtete Analysis an den Oberkursen und bekleidete das Amt eines Generalinspektors an den Europa-Schulen. Seine weitere Tätigkeit erstreckte sich auf die Mitarbeit in wissenschaftlichen Vereinigungen, sowie besonders in namhaften wissenschaftlichen Kommissionen und Publikationen des Auslands. Als Präsident der ALUPA, als Mitglied des Lenkungsausschusses von FORATOM, der internationalen Unterrichtskommission für Mathematik, sowie der Internationalen Kommission für geschichtliche wissenschaftliche Instrumente bewies Professor Gloden eine aner kennenswerte Vielseitigkeit. Außerdem war er korrespondierendes Mitglied der "Société Royale des Sciences" von Liège sowie Mitglied des Redaktionskomitees der "Mathematical Review" an der Brown University (USA).

Wir sind uns bewußt, daß diese kurzen Angaben sein reiches und unermüdliches Forscherleben nicht zu umreißen vermögen, noch weniger seine stadtbekannt und allseits geachtete Persönlichkeit. Einer berufeneren Feder bleibt es vorbehalten, das umfangreiche Schaffen dieses weit über unsere Grenzen hinaus bekannten Mathematikers eingehender zu würdigen.

Seiner trauernden Gattin, seinem Sohn, Hrn. Raoul Gloden, der in Ispra (Italien) einen Posten bei der Europäischen Atomgemeinschaft bekleidet, den leidgeprüften Familienangehörigen entbieten wir hiermit unser aufrichtiges christliches Beileid. Direktion und Redaktion widmen dem Verstorbenen, der Mitarbeiter unserer Zeitung war, ein tiefempfundenes Memento. 4. März 1966 [Lux-Wort]



L'importance de l'œuvre mathématique aussi bien que physique du professeur Gloden ressort bien des articles précités. Mais loin de se cantonner dans les domaines scientifiques purs, le chercheur s'est intéressé aussi à l'histoire et à l'évolution des sciences. Ainsi a-t-il fait des recherches sur les scientifiques luxembourgeois ayant fait carrière chez nous ou à l'étranger. Il s'est penché sur les développements des programmes et des livres scolaires dans nos lycées. La contribution suivante illustre nos propos.

Antoine Meyer (1801- 1857)

Antoine MEYER naquit à Luxembourg en 1801.⁸⁾ Son père, Hubert Meyer, était cordonnier; sa mère s'appelait Elisabeth Kirschenbilder. Il est surtout connu dans son pays natal comme poète. Son œuvre littéraire a été appréciée par Nic. WELTER, et c'est à juste titre qu'on l'a appelé «notre premier poète national».⁹⁾ Il a été aussi le premier grammairien de notre dialecte. Je parlerai ici uniquement du professeur et du mathématicien.

Après de brillantes études à l'Athénée de Luxembourg, Meyer commença ses études supérieures à l'Université de Liège, s'adonnant principalement à l'étude de diverses branches des mathématiques, science pour laquelle il se sentit une vocation toute particulière. Etant peu fortuné, il était obligé de donner des leçons pour assurer sa subsistance et pour pouvoir continuer ses études. Il suivit ensuite des cours à la Sorbonne et revint dans notre pays en 1826 pour occuper une chaire au collège d'Echternach où il enseigna, outre les mathématiques et le dessin linéaire, des branches diverses. A cette époque, il inventa un instrument très simple pour dessiner la perspective; il est décrit dans la Correspondance mathématique et physique de QUETELET (1827). En 1828 il fut nommé professeur de mathématiques à l'Ecole militaire de Bréda, mais il quitta ce poste vers les premiers jours de la révolution de 1830. En 1831 il entra comme professeur de mathématiques au collège de Louvain, et l'année suivante, il fut attaché en la même qualité à l'institut Gaggia où il resta jusqu'en 1837.

Il fut reçu docteur en 1832.¹⁰⁾ En 1834 il fut nommé professeur à l'Ecole Militaire de Bruxelles qui venait de recevoir son organisation définitive. Malheureusement des difficultés surgirent à propos d'un ouvrage dont on lui imposait l'emploi; son esprit indépendant lui interdisant de se plier aux prescriptions auxquelles on voulait soumettre son enseignement, il fut amené à donner sa démission en 1836. Deux ans

⁸⁾ La date de naissance d'A. Meyer est indiquée d'une manière inexacte par Blum M. (1802) et par GODEAUX dans son «Esquisse d'une histoire des sciences mathématiques en Belgique», 1943, p. 33 (1803) ainsi que dans la Biographie Nationale de Belgique (31 mai 1803). D'après les registres de l'état civil de la ville de Luxembourg il est né le 11 prairial de l'an IX. NEYEN, (Biographie luxembourgeoise 1860) donne la date exacte.

⁹⁾ Nikolaus Welter, *Dichtung in Luxemburg*, 1929, pp. 85-100.

¹⁰⁾ D'après C. BERGMANS dans la Biographie Nationale de Belgique. Bergmans y écrit en substance. «Au cours de son séjour à Liège, il rédigea en latin une thèse sur les maxima et les minima qui fut imprimée, mais il ne se présenta pas à l'examen ...». Par contre NEYEN écrit dans sa Biographie Luxembourgeoise: «En 1824 Meyer obtint le diplôme de docteur en sciences physiques et mathématiques». Sur un exemplaire de la thèse susmentionnée de Meyer conservé à la Bibliothèque Nationale de Luxembourg, se trouve la date manuscrite: 29 novembre 1823. A. LE ROY donne dans le Liber Memorialis de l'Université de Liège, p. LXXII la date exacte de la soutenance: 16 juin 1832.

après, il reçut sa nomination à l'Université de Bruxelles où on lui confia l'enseignement des mathématiques supérieures; il occupa en même temps l'emploi de calculateur au ministère de la guerre. En 1839 il profita de la loi du 1^{er} avril pour se rattacher à la nationalité belge. Enfin, en 1849 il fut nommé professeur ordinaire à l'Université de Liège en remplacement de LEMAIRE et eut dans ses attributions les cours de calcul infinitésimal, d'analyse supérieure et de calcul des probabilités. Dans cette position qui convenait à ses capacités, son activité intellectuelle redoubla d'ardeur; toute son existence fut concentrée désormais dans la sphère de son enseignement et de ses travaux scientifiques. Malheureusement son organisme, robuste autant que son intelligence était vive, s'était fatigué avant le temps; la goutte le clouait souvent au lit pendant des mois. Une dernière attaque de ce mal le foudroya en 1857.

En 1846 la Classe des Sciences de l'Académie de Belgique l'avait admis au nombre de ses membres.

J'ai déjà dit que Meyer était poète à ses heures; il était également un pinceau non dénué de talent. Sa parole était simple et précise, élégante sans affectation. Ses calculs étaient rapides, sûrs et conduits avec une habileté extrême; son exposition était d'une grande lucidité.

Travaux originaux et ouvrages d'enseignement mathématiques.

Meyer dont l'esprit était original et fécond a écrit un grand nombre de mémoires et de notices sur des points spéciaux. Ils partirent, soit en brochures, soit dans les recueils de l'Académie Royale de Belgique, le Journal de CRELLE, la Correspondance mathématique et physique de QUETELET, etc. Il m'est impossible de les énumérer dans le cadre de cet article. Ses principaux travaux se rapportent au développement des fonctions en série, à l'intégration des équations différentielles et des équations aux dérivées partielles ainsi qu'au calcul des probabilités. Mais il a consacré la partie la plus considérable de ses écrits à rendre accessible aux étudiants l'étude des disciplines mathématiques qu'il enseigna successivement. Il a publié dix ouvrages didactiques concernant les mathématiques dont je mentionnerai les plus importants.

Son «Exposé élémentaire de la théorie des intégrales définies» est considéré comme son œuvre capitale; il s'y attache principalement à coordonner les diverses théories qui se rapportent aux intégrales définies, et par la publication de cet ouvrage, il a comblé une grande lacune. On peut en dire autant de ses «Nouveaux éléments du calcul des variations» et de son ouvrage posthume «Essai sur une exposition nouvelle de la théorie analytique des probabilités à posteriori». Son cours de calcul des probabilités fut publié après sa mort par F. FOLIE et fut même traduit en allemand sous le titre: «Dr. Anton Meyer, Vorlesungen über Wahrscheinlichkeitsrechnung, deutsch bearbeitet von CZUBER, Leipzig, 1869».

Gloden Albert: «La vie et l'œuvre scientifique de neuf mathématiciens belges d'origine luxembourgeoise».

La participation à différents congrès sur l'histoire des sciences documente sa passion pour l'évolution du savoir et des connaissances scientifiques. Il a participé aux

- 8^e Congrès International d'Histoire des Sciences (Florence 1956)
- 9^e Congrès International d'Histoire des Sciences (Barcelone 1959)
- 3^e Congrès Bénélux d'Histoire des Sciences (Luxembourg 1960)
- 4^e Congrès Bénélux d'Histoire des Sciences (Louvain 1964)

Il a collaboré à différentes sociétés mathématiques et scientifiques:

- Société Mathématique de Belgique
- Société Mathématique de France
- AFCALTI (Association française de Calcul ...)
- SELF (Société des Ecrivains de Langue Française)
- Association Luxembgeoise pour l'Utilisation Pacifique de l'Energie Atomique

Il a contribué à différents projets scientifiques comme p.ex. à

INVENTAIRE MONDIAL DES APPAREILS SCIENTIFIQUES HISTORIQUES

Administration : Fédération Belge des Sociétés Scientifiques, 43, rue des Champs-Elysées, BRUXELLES 5, Belgique

Monsieur A. Gloden
11, rue Jean Jaurès
à Luxembourg
G-D. de Luxembourg.

13 janvier 1964

sup. Coll. 4571/64

Cher Monsieur Gloden,

Sous ce pli, copie de ma lettre de ce jour à Monsieur
Féton, afin que vous soyez complètement documenté sur la question
posée par sa lettre du 10 janvier. Ma lettre du 8 janvier à Mon-
sieur Ronchi, à laquelle je fais allusion, se borne à l'avertir
de l'urgence qu'il y a à désigner un nouveau président de la Com-
mission et à convenir avec lui d'une méthode de travail.

Croyez, cher Monsieur Gloden,
à mes sentiments bien amicaux.



H. Michel.

Extrait de « Ciel et Terre »
LXXV^e année - n^{os} 11-12 - novembre-décembre 1959

NOUVELLES MESURES GRAVIMETRIQUES AU GRAND-DUCHE DE LUXEMBOURG

Le calcul des anomalies à l'air libre et de Bouguer aux 96 sta-
tions gravimétriques de notre pays (1) (2) (3) (4) (5) (6) révéla
des irrégularités aux stations N^o 66 (Borne km 12) et N^o 72 (Sen-
ningen) rendant nécessaires de nouvelles mesures à ces deux sta-
tions.

M. L. Jones, ingénieur au Service du nivellement et de la gravi-
métrie de l'Institut Géographique Militaire à Bruxelles, a eu l'extrême
obligeance de refaire ces mesures au cours de deux circuits effectués
le 9 septembre dernier. Il s'agit de mesures relatives effectuées à
l'aide d'un gravimètre Askania Gs 11 N^o 98, la station de départ et
la station d'arrivée étant la station centrale de la campagne gravi-
métrique de 1948 située dans la cour principale de l'Athénée de
Luxembourg.

Voici les résultats obtenus par M. Jones et ceux obtenus en 1948 :

Station	Δg corrigés de marée et de dérive en mgal		Δg moyen admis mgal	Δg mgal	Δg mesurés et corrigés de 1948 *
	1 ^{er} circuit	2 ^e circuit			
N° 77 Athénée	+ 5,50	+ 5,42	+ 5,46	0	0
N° 72 Senningen	- 9,17	- 9,28	- 9,22	+ 5,46	-17,62
N° 66 Borne km 12	+ 3,18	+ 3,21	+ 3,20	- 3,76	-11,55
N° 73 Distilleric	+ 5,60	+ 5,89	+ 5,74	- 0,56	- 0,55
N° 64 Eisenborn	+11,54	+11,39	+11,47	+ 5,18	+ 5,06
N° 71 Walferdange	-16,65	-16,63	-16,64	+16,65	+16,71
N° 77 Athénée				—	—

La comparaison des valeurs dans les deux dernières colonnes montre qu'il y a désaccord seulement pour les stations N°s 72 et 66; pour les autres, l'accord est satisfaisant.

M. Jones a fait remarquer que le fonctionnement du gravimètre Askania était satisfaisant, bien que moins bon que d'habitude, l'instrument étant resté en station pour marée terrestre, dans une mine, pendant près d'un an.

En nous basant sur les mesures de M. Jones, nous avons recalculé les anomalies aux deux stations litigieuses; les résultats de notre calcul concordent tout à fait avec ceux obtenus antérieurement aux stations voisines.

Voici ces résultats :

Station	Anomalies à l'air libre mgal	Anomalies de Bouguer mgal
N° 66	+34,5	-4,7
N° 72	+22,05	-8,2

Ceci met le point final aux déterminations gravimétriques concernant notre pays.

Je remercie tout particulièrement M. l'ingénieur d'arrondissement Ferd. Kinnen d'avoir accordé à M. Jones toute l'aide désirable au cours de ses circuits gravimétriques dans notre pays.

A. GLODEN,
Dr en Sciences de l'U.L.B.

REFERENCES

- (1) L. CAGNIARD, A. GLODEN, M. LUCIUS : Déterminations expérimentales de l'intensité de la pesanteur au Grand-Duché de Luxembourg. Institut G.-D. du Luxembourg, Section des sciences naturelles, physiques et mathématiques, Luxembourg, t. XVIII, 1949.
- (2) A. GLODEN : Détermination des anomalies de la pesanteur au Grand-Duché de Luxembourg, Ciel et Terre, Bruxelles, t. LXVIII, 1952.
- (3) A. GLODEN : Anomalies gravimétriques au Grand-Duché de Luxembourg. Ciel et Terre, Bruxelles, t. LXX, 1954.
- (4) S. CORON et A. GLODEN : Anomalies isostatiques du Luxembourg. C.R. des séances de l'Académie des Sciences, Paris, 1955.
- (5) A. GLODEN et S. CORON : Anomalies de la pesanteur au Luxembourg. Revue Technique Luxembourgeoise, 48^e Année, n° 2, 1956.
- (6) A. GLODEN et S. CORON : Anomalies de la pesanteur au G.-D. de Luxembourg. Ciel et Terre, Bruxelles, t. LXXII, 1956.

Après avoir obtenu son certificat de mathématiques générales à l'Université de Paris, Albert Gloden a poursuivi ses études à l'Ecole Normale Supérieure. Quoique la disparition du philosophe Gaston Milhaud se situe avant son séjour à Paris, le souvenir de ce professeur devait être encore bien vivant parmi les étudiants. Du reste, Milhaud (également issu de cette école prestigieuse) avait reçu une formation de mathématicien et était devenu philosophe seulement par après .

TROIS LETTRES INÉDITES DU PHILOSOPHE FRANÇAIS GASTON MILHAUD (1858-1918) AU LUXEMBOURGEOIS NICOLAS-ELOI WEYDERT ¹⁾, À L'ÉPOQUE ÉTUDIANT À LA SORBONNE publiées par A. GLODEN

Nous publions ci-après trois lettres inédites du philosophe Gaston MILHAUD à un de nos compatriotes, estimant qu'eu égard à l'éminente personnalité de leur auteur, elles présentent de l'intérêt pour nos lecteurs. Elles attestent les préoccupations élevées de N.-E. WEYDERT lors de son séjour parisien et l'estime que lui témoignait son correspondant. Nous remercions la sœur du destinataire, Mademoiselle Madeleine WEYDERT, habitant à Diekirch, d'avoir mis ces lettres à notre disposition et de nous avoir autorisés à les publier. Les passages en italiques dans le texte sont soulignés sur les originaux. Les annotations indiquées par des chiffres arabes sont dues à l'auteur de l'article.

1) Nicolas Eloi-WEYDERT (1864-1945) a été chargé à l'Athénée de Luxembourg de 1918-1938 de cours d'anglais. En 1910 il a obtenu à la Sorbonne le diplôme d'études supérieures de philosophie. C'est de cette année que datent les trois lettres dont nous donnons ci-après le texte.

p.s. Nous allons revenir au personnage de Nicolas-Eloi Wejdert dans une de nos prochaines publications.

Première lettre

Monsieur,

Paris 2-1-10

Je vous remercie beaucoup de votre très intéressante lettre.

Pour ce qui est de l'o d'Hypsielès, c'est par oubli que je n'ai pas dit (ce que vous me faites très justement remarquer) que c'est l'abréviation de οὐδεμιά ou de οὐδεν.

Vos considérations sur les 240 divisions du diamètre lunaire, et sur la division des étoiles en 6 grandeurs sont intéressantes, mais restent évidemment des conjectures. — La construction pour le partage de l'arc en 60 parties égales ne peut avoir qu'un intérêt pratique — Ce que vous m'avez dit est curieux, mais théoriquement les parties de l'arc ne sont pas égales. Ce procédé a-t-il jamais été employé dans l'antiquité, il faudrait quelque indication positive pour en donner l'assurance.

Quant à la mesure de la longueur de la circonférence ou de l'aire du cercle, on a certainement procédé d'instinct, comme vous le dites, dans la plus haute antiquité — Mais d'assez bonne heure, on a songé à faire dépendre ces quantités de la grandeur du diamètre. Par exemple, Ahmès donne (8 ou 10 siècles avant l'ère chrétienne) ²⁾ la règle suivante pour le calcul de l'aire d'un cercle: Prendre les $\frac{8}{9}$ du diamètre et élever ce nombre au carré — Cela revient (*dans votre langage*) et en faisant intervenir le rapport de la circonférence au diamètre) à prendre pour π la valeur $(\frac{16}{9})^2$. ³⁾

Merci encore, Monsieur, je serais heureux de causer avec vous un dimanche matin (de 10^h à midi) quant vous pouvez venir me voir.

Bien à vous

G. MILHAUD

²⁾ On admet aujourd'hui que le scribe Ahmès, auteur du célèbre Papyrus Rhind, a vécu sous l'un des rois Apophis à l'époque des Hyksos (1788-1580 av. J.-Chr.), d'après K. VOGEL, *Vorgriechische Mathematik*, Teil I, 1958, p. 27.

³⁾ Cf. p. ex. K. VOGEL, *ouvr. cité*, p. 66. — Ce résultat est remarquable, car il donne pour π la valeur très approchée 3, 1605.

Deuxième lettre

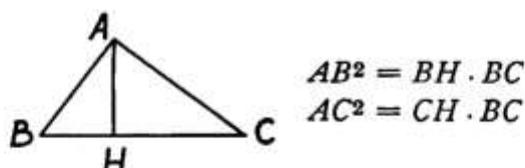
Monsieur,

Paris, 3-5-10

Je vous remercie de vos remarques toujours originales et intéressantes.

Je suis convaincu (14) qu'on a songé au gnomon cubique — Il est question, dans la tradition pythagoricienne des nombres pyramidaux

à côté des polygonaux — Il n'est pas possible que l'idée du gnomon dans l'espace ne soit pas venu à l'esprit — Mais il est douteux qu'on en ait tiré quelque chose. Il n'y a aucune trace d'utilisation. Les figures (16) dont vous parlez remontent certainement en effet à la tradition orientale sauf, je crois, celle d'Euclide — Celui-ci aura voulu reprendre la démonstration pythagoricienne (fondée probablement sur les triangles semblables) et démontrer par des comparaisons de surface séparément



Je reconnais pourtant l'air vague de ressemblance que vous signalez. Vous savez que la fig. 3 se trouve dans Bhaskara, auteur hindou du XIII^e siècle après J.-C. — Ce que vous appelez fig. du XI^e siècle av. J.-C. est sans doute celle qui présente un carré divisé en 49 petits carrés — c.à.d. celle que mentionne Biot comme existant dans le vieux traité chinois du XI^e siècle av. J. C. (Encore il n'est pas tout à fait sûr que la fig. soit aussi ancienne).

La distinction (21) du théorique et du pratique est fondamentale dans la tradition grecque, elle est accentuée par Platon et Aristote, mais en réalité remonte aux Fléates et aux Pythagoriciens.

Il se peut (22) que le II^e postulat ait été suggéré par le problème du triangle dont vous parlez — mais il est incontestable qu'ensuite il sert de base à la théorie des parallèles.

Le langage musical (23) des Pythagoriciens pouvait en effet fournir l'idée des logarithmes.

Merci encore, et bien à vous

G. MILHAUD

Troisième lettre

Cher Monsieur,

Paris, 18-5-10

Il serait en effet assez séduisant de pouvoir faire votre hypothèse sur Aristote — mais je vous avoue que le silence sur ce point de tous les Commentateurs, et d'Aristote lui-même (qui ne parle jamais de la figure) me semble rendre votre hypothèse *invraisemblable*.

27. — Je ne vois pas très bien à qui vous pouvez attribuer cette terminologie. ἀπειρον, dès sa 1^{ère} signification, s'est évidemment opposé à πέρας. Vous avez bien remarqué que les citations d'Aristote relatives à A, N, AN, NA, etc. — visent les atomistes et leurs conceptions sur les atomes.

28. Certainement, pour Aristote, la géométrie et l'arithmétique appartiennent à des genres différentes, — quoiqu'ailleurs il prouve manifestement que comme mathématicien il est loin de Pythagore et de Platon.

29. — Très probablement Zénon — (autrement qu'avec les log — et avec votre langage savant) veut montrer l'unité de la grandeur qui n'est que divisible, et non pas divisée en la suite d'éléments que l'on nomme.

Bien à vous

G. MILHAUD

Cette première partie de notre article sur le professeur Albert Gloden s'achève sur la mise en garde quant à l'utilisation des tables établies par l'auteur. Ce texte, écrit de sa main, nous offre l'occasion d'apprécier l'habileté et la précision avec lesquelles il rédigeait.

Limites des tables.

Cette table de solutions de la congruence $X^{8K+1} \equiv 0 \pmod{p}$ constitue une extension de celles calculées par divers auteurs pour des limites de p inférieures à celle que nous donnons dans notre brochure.

La table de A. CUNNINGHAM⁽¹⁾ se rapporte à $p < 100.000$; elle a été prolongée par HOPPENOT⁽²⁾ pour les valeurs de p entre 100.000 et 200.000. Nous avons calculé nous même les solutions pour p entre 200.000 et 300.000⁽³⁾.

M. DELFELD a déterminé celles pour p entre 300.000 et 350.000, de sorte qu'avec le présent travail toutes les solutions sont connues pour $p < 500.000$.

Méthode de calcul

Nous exposerons brièvement la méthode suivie pour obtenir ces solutions.

On sait que la congruence $X^{8K+1} \equiv 0 \pmod{p}$ n'est possible si p est de la forme $8K+1$. Tout nombre premier de cette forme se décompose en une somme de deux carrés, et en une somme composée d'un carré et du double d'un carré, chacune de ces représentations étant unique. Soit

$$p = 8K+1 = x^2 + y^2 = z^2 + 2t^2$$

On résout les deux congruences du second degré

$$l^2 + 1 \equiv 0 \pmod{p} \text{ et } 2m^2 + 1 \equiv 0 \pmod{p}$$

Les quatre solutions de la congruence $X^{8K+1} \equiv 0 \pmod{p}$ sont alors :

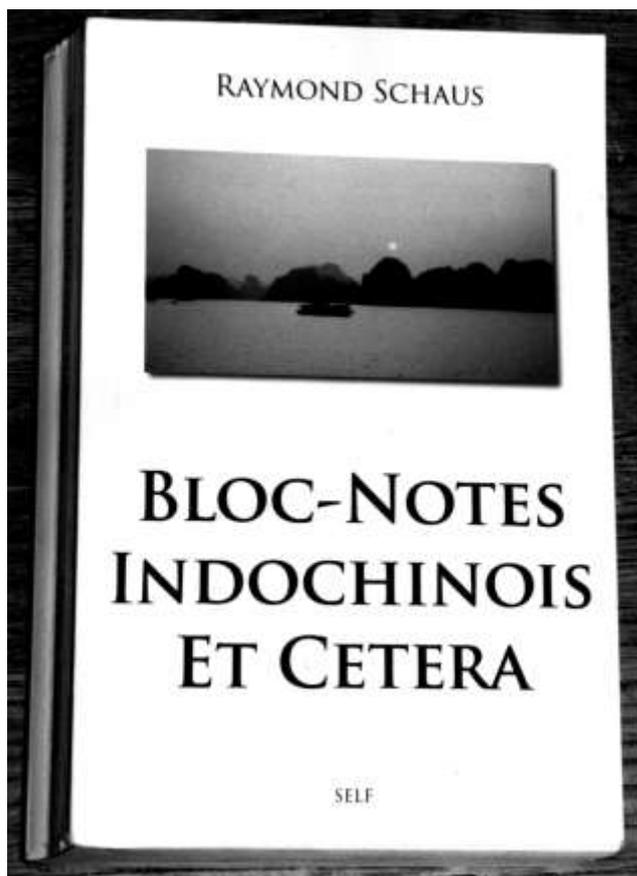
$$m(1-1), \quad m(1+1), \quad -m(1-1), \quad -m(1+1)$$

(1) ALLAN CUNNINGHAM, *Binomial Factorisations*, London, 1923-29.

(2) Table des solutions de la congruence $x^4 \equiv -1 \pmod{N}$ pour $100.000 < N < 200.000$ par M. S. HOPPENOT. — Librairie du Sphinx, Bruxelles, 1935.

(3) Ce travail a été publié dans le tome XXI de "Mathematica", Bucarest, 1945.

(4) Voir HOPPENOT, ouvrage cité; pages 3-4.



Lu pour vous:

Raymond SCHAUS

BLOC-NOTES INDOCHINOIS ET CETERA

édition SELF ISBN 2-87996-751-1

Titre surprenant s'il en est. Dans ce livre de Raymond Schaus, paru récemment, se trouvent des textes que nous avons déjà lus dans Nos Cahiers, Die Warte (Perspectives), Lëtzebuenger Journal, d'Lëtzebuenger Land, Luxemburger Wort, Cahiers Luxembourgeois, Bulletin de la Société des Sciences Médicales du Grand-Duché de Luxembourg et Coq-à-l'âne. L'auteur rassemble 25 sujets très différents et variés.

En premier lieu, il nous confie ses observations des voyages en Indochine et en Birmanie, puis c'est l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud qui le passionnent, il « palpe le pouls des Etats-Unis d'Amérique ». En Egypte, il n'oublie ni Hérodote, cher aux Anciens qui ont encore étudié le grec, ni Bonaparte, dont l'expédition égyptienne a été le point de départ d'une frange nouvelle de l'égyptologie.

Que le lecteur s'attarde particulièrement à la description de deux périple, l'un en Russie, «De Moscou à Saint-Petersbourg au fil de l'eau», l'autre à Kiev. Avec une grande subtilité, l'auteur dépeint l'hiatus qu'il rencontre entre l'âme et la culture russe et ukrainienne et le régime utopique et inhumain soviétique que ces grands pays ont du mal à digérer.

Raymond Schaus revient «chez nous». Il lit avec attention et lucidité les Mémoires du Général de Gaulle dans l'édition de la Pléiade, il en tire l'essentiel . . . et quelque sagesse: (p. 192) «En politique, comme en stratégie, en affaires ou en amour, il faut assurément le don. Il faut aussi l'occasion.»

Ce serait mal connaître la veine médicale de l'auteur que de ne pas le voir esquisser, analyser certains personnages «hors norme». A côté du Général, nous voyons Joseph Hackin, Luxembourgeois de naissance, archéologue connu, victime d'un sous-marin nazi, Victor Ségalen, le docteur Félicien Steichen, son ami très proche, Ancien de l'Athénée et membre de notre association, le docteur Auguste Praum, son grand-oncle, initiateur de l'actuel Laboratoire National de Santé, mais aussi Marcel Nopeney, poète sensible, défenseur acharné de la francophonie et grand résistant.

Raymond Schaus est médecin corps et âme. Est-ce parce que nous appartenons à la même génération, est-ce parce que nous avons fait nos études en grande partie à la même école, est-ce une question de tempérament, j'ai apprécié particulièrement les trois exposés: «La médecine libérale une profession crépusculaire?», «Les médecins, dindons de la farce», mais surtout: «Requiem pour les bien-portants» (à lire et à relire).

La médecine est un métier, un travail extrêmement sérieux, plus d'une fois dramatique. Est-ce pour cette raison que les fils d'Esculape ont un besoin fréquent d'humour? Raymond Schaus nous offre en dessert de son livre «Des prix Nobel pour rire».

Les lecteurs, Anciens de l'Athénée ou non, diront que les sujets traités sont tout à fait disparates. J'en conviens sans hésiter. Et pourtant . . .

L'auteur est médecin: rien de plus disparate que les cohortes de nos patients et de nos patientes, du point de vue de l'âge, de leurs origines, de leurs constitutions physiques, de leurs mentalités, de leur psychologie, nous côtoyons tous les jours une biodiversité, une psychodiversité extraordinaire, une sorte de bouquet des fleurs de toutes les saisons.

Comme chez le docteur Schaus-médecin, il y a chez Raymond Schaus-auteur une unité parfaite, soulignée par l'observation attentive et minutieuse, l'objectivité recherchée et soucieuse, l'exposé critique mais pondéré, la proximité avec l'homme et le respect de la personne humaine: une unité parfaite dans la diversité.

En exergue, l'auteur cite M. le Marquis Caraccioli: «On écrit tant que, si cela dure, il sera aussi difficile d'imaginer des titres nouveaux que de produire des pensées neuves.»

Cher Raymond, je te souhaite de trouver des titres nouveaux pour tes lecteurs, les pensées neuves ne te manqueront pas.

Jos Mersch



Christophe MOUTON

(09-12-1891 - 08-06-1984)

Encore autour de 1900, la chirurgie était une discipline pleine d'aléas, et dangereuse pour les patients. Rapidement, l'antisepsie et son corollaire l'asepsie changèrent la donne et la chirurgie devint le volet le plus efficace de la médecine.

Au contraire, la médecine interne restait une activité spéculative, faite d'observations, d'expériences bien mémorisées, de raisonnements, une sorte d'acrobatie intellectuelle. Si les «internistes» s'imposaient une certaine retenue, les chirurgiens de leur côté étaient fiers de leurs prouesses et de leurs réussites.

Le docteur Pierre Felten, un homme charmant, pondéré, discret, m'a raconté un épisode vécu pendant sa vie estudiantine et qui en dit long. Felten travaillait comme assistant au Service de Médecine Interne à l'Hôpital de Mulhouse. Un jour, le Professeur Kleinschmit, patron du service de chirurgie, praticien prestigieux, l'interpella en demandant pourquoi il se consacrait à une orientation peu efficace et peu reluisante. «Venez demain matin dans mon service», lui dit-il, «je vais opérer trois goîtres de suite, vous verrez les résultats dans quelques jours.»

Le lendemain, le jeune médecin consciencieux et curieux était au rendez-vous. Le premier patient fut introduit en salle d'opération. A peine, l'anesthésie était-elle commencée qu'un arrêt cardiaque le fit passer de vie à trépas. «Amenez le second», ordonna le professeur. Quelques minutes après le début de l'intervention, le même phénomène arriva, un arrêt cardiaque irrécupérable. Les méthodes de réanimation et les moyens à cet effet étaient encore frustes.

Pierre Felten se retira discrètement dans une niche près d'une fenêtre et gêné regarda «le paysage». Voilà que le troisième patient se précipita dehors, traînant ses bretelles, essayant de boutonner son pantalon en courant, fuyant les lieux maléfiques.

En fait, la médecine interne était une discipline intellectuelle, basée sur des données essentiellement cliniques, la biologie médicale, la radiologie n'étaient qu'à leurs premiers balbutiements, sans parler des autres méthodes paracliniques, dont le médecin dispose actuellement. L'interniste faisait des diagnostics admirables, il combinait un volume appréciable de cas vécus, son expérience lui suggérait des analogies, il raisonnait avec clarté, avec brio, son intuition, son flair s'avéraient précieux, son diagnostic alors devenait astucieux. Les grands «maîtres» rédigeaient des traités savants, riches d'une valeur littéraire incontestable, comme le «Traité de Thérapeutique» en trois volumes du Professeur Savy de Lyon.

La première moitié du vingtième siècle vit une génération de chirurgiens costauds, de fortes personnalités, aux décisions résolues, à la technique sûre et rapide. Comme étudiant, j'ai connu le Professeur Hamant à Nancy. Grand, athlétique, aux mains carrées, il arrivait à huit heures pile, traversait la cour de l'Hôpital Central juché sur sa bécane, ce qui nous était strictement interdit. Au service, il régnait, commandait, il faisait courir comme une belette son infirmière en chef, une religieuse de nationalité luxembourgeoise du nom de Leibfried, il tapait du poing, du pied. Mais il était respecté, admiré, sous sa carapace rigide il cachait une personnalité pondérée, consciencieuse, soucieuse du bien-être de tous.



Au Luxembourg, Christophe Mouton était certainement le plus représentatif, le plus populaire ... et le dernier de cette génération de chirurgiens. Né à Mondorf, fils d'instituteur, il est Ancien de l'Athénée et a passé son Examen de Maturité avec la promotion 1910-1911. Après ses études de médecine qu'il avait conclues par l'autorisation d'exercer le 07-11-1917, il devint assistant du Professeur Kleinschmit à Mulhouse. Le service du professeur était une pépinière de jeunes chirurgiens de la région. Ses élèves étaient en majorité des hommes vigoureux, énergiques, travailleurs, au franc-parler direct, sans fioritures, jamais grossier. Ils gardaient entre eux un attachement cordial.

Arrivant à Saverne au Service du docteur Stamm, à peine avais-je déposé ma valise, que je fus prié en salle d'opération. «Préparez-vous pour la prochaine intervention». C'est en ces termes que le maître des lieux formula ses souhaits de bienvenue. «Ah, vous venez du Luxembourg?» me demanda-t-il en manipulant les instruments. «Oui, Monsieur». «Vous connaissez Mouton?» «Oui, Monsieur». «Il a failli me zigouiller!» ajouta-t-il en rigolant doucement. «Ah!», je restais interloqué. En incisant la peau de la patiente, «Donnez lui le bonjour de ma part, c'est un excellent ami». Un

an plus tard j'ai transmis le bonjour au docteur Mouton. «Est-ce qu'il vous a raconté l'histoire de l'anesthésie où il a failli passer l'arme à gauche?»

Vers 1925, Christophe Mouton avait terminé sa formation en chirurgie générale. Les Sœurs Carmélites Tertiaires étaient sur le point d'ouvrir et de démarrer leur clinique consacrée à sainte Thérèse d'Avila. Mouton était l'homme pressenti et prédestiné à diriger le service médical. Il alla donc, comme il était d'usage alors, se présenter aux confrères de la même spécialité. Le jeune Grand-Duché comptait dans son ensemble trois ou quatre médecins formés à la technique et à la pratique de la chirurgie. Ils le reçurent tous avec un certain froid, lui firent remarquer la pléthore dans leur spécialité et essayèrent de le convaincre qu'une carrière plus fructueuse l'attendait en ... Chine!



Sœur Supérieure Renata Schwarz, Dr Christophe Mouton, Sœur Josepha Kayser en train d'étudier le plan de réaménagement de l'hôpital.

Trente ans plus tard je me présentai chez lui sollicitant l'autorisation et la possibilité d'exercer ma spécialité à Sainte-Thérèse. Je lui confiai mon inquiétude en disant qu'étant le douzième gynécologue au pays, je me demandais si je n'étais pas celui de trop. D'un geste paternel, il saisit mon bras, me raconta l'épisode de ses débuts et me rassura pleinement: «Tu n'as qu'à travailler.»

Les prévisions pessimistes des confrères du docteur Mouton n'allaient ni se vérifier, ni se concrétiser. Rapidement, la clinique devint un chantier de labeur intensif proche des malades. Lui-même se donna corps et âme. Il s'était entouré d'un cercle de médecins, disons d'amis: Nous avons connu le docteur Joseph Linster, «Lënstesch Decken», la bonhomie personnifiée, le docteur Jos Schiltz, le psychiatre Eloi Welter, pétillant d'originalité, l'O.R.L. Peters, plus tard Hubert Meyers, radiologue consciencieux, féru de musique sacrée. Sainte-Thérèse était un creuset d'activité, une ruche de travail, ouverte aux urgences comme aux petits bobos.

Tous les jours, pendant quelques instants, le docteur faisait relâche, allait d'un pas alerte au Paris-Palace où il rencontrait des amis fidèles, dégustait un bon pot bien

frais, puis il revenait revigoré à «sa clinique», son journal à la main. Sa ponctualité, sa corpulence rassurante appartenaient à l'image du quartier autour de la Place de Paris.



Madame Betty Mouton, Dr Christophe Mouton, Sœur Supérieure Marie-Albert lors de la réception à l'occasion des 90 ans du Docteur

Les religieuses, propriétaires de la clinique, l'entouraient avec sollicitude et dévouement. Elles lui vouaient une confiance fidèle et une admiration profonde. Il savait s'imposer. Voici un événement que je tiens du docteur Weber, omnipraticien dévoué à Rédange-sur-Attert, médecin très proche de ses malades. Il fut appelé auprès d'une jeune femme en travail d'accouchement, ayant déjà «duré», mais «n'avancait pas». La sage-femme était au désespoir. Le diagnostic de bassin rétréci imposa une opération césarienne. Il chargea donc la pauvre femme dans sa voiture. Vers les années trente l'automobile était un ustensile d'une grande utilité, élitaire, mais qui ne roulait pas vite, les routes rarement goudronnées étaient cahoteuses.

Arrivé à Luxembourg, le docteur Weber sollicita de l'aide à la Clinique Saint-François au Marché-aux-Poissons. Refus net: une femme en couches, non, il y avait des relents d'impureté. Qu'on se rende à la Clinique d'Eich, dépendant d'Arbed. Même refus, regrets de ne pas pouvoir admettre une femme en couches. En désespoir de cause, Weber alla implorer l'aide de son ami Mouton. Est-il permis, est-il humain de ne pas aider cette malheureuse, de la laisser passer de vie à trépas dans la bagnole du médecin!

Mouton, résolu et souverain, convoqua tout de suite le Conseil d'Administration des Religieuses, institution que nous affublions du nom pompeux de "Hohe Rat". Il plaida la cause de son confrère, de la parturiente, de l'enfant à naître, fit appel à l'amour du prochain, à l'humanisme chrétien. Son discours était succinct, convaincant. Les religieuses émues se déclarèrent d'accord. Elles énoncèrent une seule restriction, posèrent une seule condition: ce ne serait pas le docteur Mouton, célibataire, qui pratiquerait l'opération césarienne, mais un médecin marié. On choisit le docteur Joseph Prim, gynécologue à la Clinique Sainte-Elisabeth. Ce médecin très pointilleux, consciencieux, avait l'habitude de ne se déplacer qu'à pied. Il arriva donc enfin, après une marche alerte, caractérisée par des petits pas rapides, parti du Boule-

vard Extérieur, aujourd'hui Boulevard Grande-Duchesse Charlotte. Il mania le bistouri sous l'œil bienveillant de son ami Mouton. La mère et le bébé se portaient à merveille.

Il existait une entente cordiale entre le chef et son équipe des soeurs-infirmières. Jamais il n'hésitait à demander leur avis et à en tenir compte. Sœur Pascalis pour lui était une référence très sollicitée et solide.

Un soir, ma mère déjà âgée, souffrant d'une leucémie, allait très mal. On proposa le diagnostic d'appendicite. Une intervention chirurgicale dans ces conditions comportait de gros risques. François d'Huart, Raymond Schaus, Hubert Meyers restaient indécis. «Demande voir conseil au chef». Le docteur Mouton arriva. Rediscussion. «Va chercher Pascalis», chuchota le chef. La sœur arriva, posa une main légère sur le ventre de ma mère. «Faites opérer votre maman!» dit-elle. Vingt minutes plus tard d'Huart montra un appendice suppuré.



Dr Christophe Mouton, Sœur Pascalis, chef du bloc opératoire, Mme Betty Mouton

Le docteur plaça assez tard, il est vrai, le fruit financier de son labeur ardu dans la construction d'un immeuble situé au Piquet. Ce furent ses amis qui baptisèrent cet édifice "de Blinddarm", l'«appendicite», parce que Mouton avait acquis une virtuosité admirable dans la pratique de cette intervention. Pendant des décennies ce terme survécut dans le langage courant. Entre-temps il avait acheté une propriété à Enscheringe. Elle lui permettait de prendre quelque repos, mais elle servait essentiellement de lieu de villégiature aux religieuses de la clinique.

A l'heure allemande, Mouton fut contraint de changer son nom francophone et de le germaniser, il choisit une solution des plus simples, il s'appela "Muten".

Vers la fin de la guerre, il s'entoura de jeunes assistants: Marcel Ferron, François d'Huart, René Juncker. Il les envoya parfaire leur formation chirurgicale à son ancienne école. Il attira également de jeunes internistes: Armand Olinger, René

ARRÊTÉ DU 1^{er} JUILLET 1926

déterminant un nouveau

TARIF D'HONORAIRES

des médecins, des dentistes
et des sages-femmes



Dr Paul HETTO

Médecin

11, Av. de la Gare
DIKIRCH (Luxembg)
Tél. 833-80 C.C.P. 9435-2^{es}

1892

IMPRIMERIE DE LA COUR VICTOR BUCK
LUXEMBOURG

<p>Le coefficient pour la multiplication des prix de base des tarifs d'honoraires des médecins, médecins-dentistes, sages-femmes et vétérinaires a été fixé à :</p> <p>4.— pour la période du 1. 7. 1926 au 31. 8. 1926 4.75 pour la période du 1. 9. 1926 au 14. 10. 1926 5.— pour la période du 15. 10. 1926 au 14. 11. 1926 5.25 pour la période du 15. 11. 1926 au 14. 2. 1927 5.50 pour la période du 15. 2. 1927 au 14. 7. 1927 5.75 pour la période du 15. 7. 1927 au 14. 10. 1927 6.— pour la période du 15. 10. 1927 au 14. 10. 1928 6.25 pour la période du 15. 10. 1928 au 14. 3. 1929 6.50 pour la période du 15. 3. 1929 au 14. 9. 1929 6.75 pour la période du 15. 9. 1929 au 14. 11. 1929 7.— pour la période du 15. 11. 1929 au 14. 6. 1930 6.75 pour la période du 15. 6. 1930 au 14. 1. 1931 6.50 pour la période du 15. 1. 1931 au 14. 3. 1931 6.25 pour la période du 15. 3. 1931 au 14. 4. 1931 6.— pour la période du 15. 4. 1931 au 14. 11. 1931 5.75 pour la période du 15. 11. 1931 au 14. 12. 1931 5.50 pour la période du 15. 12. 1931 au 14. 2. 1932 5.25 ————— 15. 2. 32 — 14. 3. 32 5.— ————— 15. 3. 32 — 14. 6. 32 4.75 ————— 15. 6. — 14. 5. 34 4.5 ————— 15. 5. 34</p>	<p>77^o Redressement forcé, ostéoclasie 30.— 78^o Mobilisation d'une grande articulation an kylosée 40.— 79^o Ouverture d'une articulation avec drainage 25.— 80^o Enlèvement d'un corps étranger d'une articulation 18.— 81^o Trépanation osseuse (ostomyélite)..... 50.— 82^o Ostéotomie (sans le pansement) 25.— 83^o Ostéotomie de la hanche..... 60.— 84^o Opération d'un pied bot, par résection osseuse..... 50.— 85^o Greffe osseuse 50.— <i>Organes du thorax et de l'abdomen.</i> 86^o Opération de la pleurésie purulente .. 30.— a) Pneumothorax artificiel 25.— b) Entretien du pneumothorax (injec- tion d'air) 10.— 87^o Bronchoscopie 15.— 88^o Ouverture de l'imperforation super- ficielle de l'anus, de l'urètre ou de la vulve .. 7.— 89^o Ouverture de l'imperforation profonde du rectum, de l'urètre, du vagin..... 35.— 90^o Laparotomie exploratrice 60.— 91^o Appendicectomie : <i>à l'aveugle</i> : 20 a) simple..... (60) b) compliquée..... (80) 92^o Opération difficile pour grosses éven- trations et hernies de cicatrices de lapara- tomie 75.— 93^o Opération sur un ou plusieurs organes de l'abdomen 90.— 94^o Réduction d'une hernie étranglée (taxis) 7.— 95^o Opération d'une hernie étranglée, ou opération radicale d'une hernie 45.—</p>
---	---

Kerschen ... et j'en oublie. Dans leur grande majorité ils étaient des Anciens de l'Athénée. Pour tous il restait le chef. Leurs sentiments à son égard étaient un mélange subtil de respect, d'admiration, même de vénération, mais surtout d'amitié.

Nous, qui intégrions la Clinique Sainte-Thérèse vers le milieu des années cinquante, voyions le docteur Mouton comme un médecin compétent, expérimenté, consciencieux. Nous admirions sa sensibilité incomparable, son humanisme paternel. En mai 1956, je fus hospitalisé à la suite d'un accident de la circulation. On avait diagnostiqué une commotion cérébrale et des fractures multiples. Marcel Ferron était de garde. Après le médecin de service, c'était le chef lui-même qui me rendit visite. Il n'exerçait plus. «Pauvre garçon, ne perds pas courage. Bientôt tu iras mieux, tu pourras retravailler. Tes difficultés surviendront lorsque tu seras âgé». Il avait vu juste, très juste.



Lors de la fête des 90 ans: Mme Betty Mouton-Kappes, Dr Christophe Mouton, Ministre Emile Krieps, Sœur Supérieure Marie-Albert, Mme Loulou d'Huart-Fischer

DR. CHRISTOPHE MOUTON WIRD 90 JAHRE JUNG

Maßgeblich war er am Aufbau der Theresienklinik beteiligt, der er dann in langen Jahren als Chefarzt vorstand. Daß er auch heute noch, selbst wenn er seine letzte Operation am 5. September 1964 durchführte, als "Chef" anerkannt, verehrt und geachtet wird, in "seiner" Theresienklinik, in der er heute noch lebt, ist klar. Wir sprechen natürlich von Dr. Christophe Mouton, der in diesen Tagen seinen 90. Geburtstag feiert. Am Freitag, 27. November, fand im Refektorium der Schwestern eine sympathische Feierstunde statt, an der u.a. auch Gesundheitsminister Emile Krieps, Schwester Josepha und Schwester Marie-Albert, Oberin der Theresien-Klinik, teilnahmen. Im Namen der Ärzte der "Clinique Ste-Thérèse" überreichte Dr. Norbert Weydert dem Jubilar einen goldenen Bistouri als Anerkennung für seine Verdienste, während Dr. Eloi Welter der Oberin der Theresien-Klinik anstelle von Blumen einen ansehnlichen Geldbetrag zukommen ließ, dies um mitzuhelfen, die klinischen Einrichtungen des Spitals dem neuesten Stand der Technik anzupassen. Dr. Marcel Ferron und Dr. René Juncker überreichten ihrem "Lehrmeister" als Zeichen des Dankes ebenfalls ein Geschenk. Den vielen Glückwünschen zum Ehrentag schließt sich das "Letzeburger Sonndesblad" gerne an.

(Photo: Jean Weyrich)

Un autre épisode dépeint encore mieux la personnalité de cet «Ancien hors norme». Dans le cadre du service d'urgence, je diagnostiquai une grossesse extra-utérine avec un volumineux hémopéritoine. L'intervention immédiate s'imposait indiscutablement. Sœur Paschalis me fit remarquer que la jeune malade n'était âgée que de 17 ans, qu'elle était donc mineure, et qu'une opération, même salvatrice, dépendait de l'autorisation parentale. Or, les parents n'étaient pas joignables. Je trouvai le docteur Mouton dans son bureau en train de lire son journal, lui exposai le problème et je demandai conseil. Il me rassura, saisit mon bras et m'accompagna en salle d'opération. On prépara l'intervention. Je passai à la place de l'assistant et lui tendai la bistouri. «Ah, non,» fit-il, «tu vas intervenir». Il me poussa du côté de l'opérateur, m'assista de façon discrète et attentive. Vers la fin de l'intervention, il me dit: «Si les parents de la petite râlent ou protestent, tu me les envoies, je m'en occupe.» Puis, il retourna à son journal. C'était l'attitude d'un vrai chef.

De même que son excellent ami, le docteur Eloi Welter, Christophe Mouton adorait nous raconter, nous décrire les grands moments de sa pratique médicale et chirurgicale. Le fibrome que j'avais diagnostiqué chez une femme d'un certain âge me paraissait énorme. Lorsque j'avais ouvert l'abdomen et extrait la tumeur, aussi bien René Juncker que Jean-Paul Maillet qui m'assistaient, étaient surpris, ébahis du volume. Sachant Mouton dans les parages, Juncker se précipita en criant: «Chef, venez voir. Un fibrome énorme!» Mouton arriva, inspecta attentivement le «corpus delicti», puis il remarqua: «Vous avez connu, je pense, Madame X, épouse du médecin-dentiste X. Je l'ai opérée avant la guerre d'un fibrome qui certainement pesait le double.» Ensuite il nous décrivit concrètement, avec un plaisir apparent, en détail la démarche suivie, l'aspect de la pièce opératoire, mais surtout le devenir de sa patiente.

Vers la fin de sa carrière professionnelle, le docteur Mouton pratiqua une appendicectomie chez une jeune infirmière en service à la clinique. Rien de plus banal. Le lendemain, un énorme bouquet de roses rouges vint égayer la blanche monotonie de la chambre de la malade. Les religieuses furent médusées. Elles se posèrent des questions. C'était donc vrai, ce que des indiscretions et qui sait, de mauvaises langues, avaient chuchoté, insinué. C'était donc vrai. Elles devaient se rendre à l'évidence: le chef était amoureux. De plus de trente ans sa cadette, Betty lui devint une épouse aimante et dévouée, ... puis, elle devint sa veuve. Ils sont réunis au Cimetière de Merl.

Autour des années cinquante, Christophe Mouton décida de passer la main, ou plutôt le bistouri. Il avait contribué efficacement à la formation du trio qui prit la relève: Marcel Ferron, François d'Huart, René Juncker. Une nouvelle ère, un nouveau style de chirurgie prirent tout naturellement leur envol. Venue des Etats-Unis d'Amérique, introduite en France par Leriche, par Huguenin et d'autres, la chirurgie de la seconde moitié du 20^e siècle était plus délabrante, mais surtout plus lente, plus minutieuse, moins spectaculaire. Elle aborda des sujets qu'on avait considérés depuis toujours comme intouchables, comme la chirurgie pulmonaire et cardiaque, la neurochirurgie. L'évolution devint rapide. La chirurgie s'appuyait sur une discipline toute nouvelle, l'anesthésie-réanimation qui ouvrit des portes imprévisibles et inespérées à l'art du bistouri. Notre ami et aussi Ancien de l'Athénée, Prosper Kayser devint le pionnier de cette spécialité.

Depuis lors deux générations de chirurgiens se sont déjà succédé à Sainte-Thérèse. Si Christophe Mouton, seul «homme au bistouri» à la Clinique, était «confronté à la



Madame Betty Mouton, Dr Christophe Mouton, Dr Norbert Weydert, Mme d'Huart

pléthore médicale», ils furent trois, puis cinq, six à porter le flambeau. Est-ce que ceux qui avec engagement, conscience professionnelle manient actuellement le bistouri et la riche panoplie des instruments modernes à la Clinique que Christophe Mouton avait sortie des fonds baptismaux, se souviennent encore de ce grand seigneur, de cet homme si proche de ses malades, des jeunes confrères, dont l'admiration lui reste acquise?

Jos Mersch

Dr. Christophe Mouton, langjähriger Chef-Arzt der Theresien-Klinik, wird 90

In diesen Tagen feiert Dr. Christophe Mouton, der im Jahre 1925 die Leitung der „Clinique Ste-Thérèse“ in Luxemburg übernahm, seinen 90. Geburtstag. Maßgeblich am Aufbau der Theresien-Klinik beteiligt, legte Dr. Mouton von Beginn an besonderen Wert auf die chirurgische Abteilung des Spitals. Eine erste Operation führte Chef-Arzt Dr. Mouton am 4. November 1925 durch. Zum letzten Mal operierte er am 5. September 1964. Seitdem lebt er, von allen weiterhin als „Chef“ anerkannt, geehrt und geachtet, in der Theresien-Klinik, der auch heute noch wie eh und je sein ganzes Interesse und seine ganzen Sorgen gelten.

Am vergangenen Freitag abend fand im Refektorium der Schwestern der „Clinique Ste-Thérèse“ eine Feierstunde statt, an der u.a. auch Gesundheitsminister Emile Krieps, Schwester Josepha und Schwester Marie-Albert, Oberin der

Theresien-Klinik, teilnahmen.

Im Namen der Ärzte der „Clinique Ste-Thérèse“ überreichte Dr. Norbert Weydert dem Jubilar einen goldenen Bistouri als Anerkennung für seine Verdienste, während Dr. Eloi Welter der Oberin der Theresien-Klinik anstelle von Blumen einen ansehnlichen Geldbetrag zukommen ließ, dies um mitzuhelfen, die klinischen Einrichtungen des Spitals dem neuesten Stand der Technik anzupassen. Dr. Marcel Ferron und Dr. René Juncker überreichten ihrem „Lehrmeister“ als Zeichen des Dankes ebenfalls ein Geschenk.

Das „Luxemburger Wort“ und die Sankt-Paulus-Druckerei schließen sich den herzlichen Gratulationen an, nicht zuletzt aus der Verbundenheit heraus, die seinerzeit zwischen Dr. Christophe Mouton und der Sankt-Paulus-Druckerei, und besonders mit dem ehemaligen Direktor Mgr Jean Origer bestand.



Menu

ZUR 90 JOERFEIER

VUM

DOKTER CHRISTOPHE MOUTON

LETZEBUERG, DE 27. NOVEMBER 1981

Aperitif: Champes - Stämmungsmecher

Iwer Dësch:

d'Blimmercher vun der Musel an der Bourgogne

Eng besser Komardzëppchen

mat Cognac parfuméiert

Mierfrüchten

op normannesch Manéier

Rëndsbrood am Bliederdeeg

an Pfefferzooss

an seng Frënn aus dem Gaart

an Bierecroquetten

Den henneschte Laaf vum Giss

vum Gaertner ennerstëtzt

Normegesch Eerglace

Nonnentruscht

an seng staark Saachen

Die kurzgefaßte Biographie aus dem rezenten Werk von **Dr Henri Kugener:**

Chr. MOUTON (1891-1984)

Johann-Christophe-Heinrich MOUTON. *8.12.1891 (im Memorial 1930 steht 9.12.1891) in Mondorf als Sohn des Schullehrers Jean Mouton und dessen Gatin Marie Roeser.

1910-11 bestand er sein Abitur am Athenäum Luxemburg.

«Examina. Es haben bestanden: die erste Kandidatur in den Naturwissenschaften mit großer Auszeichnung Hr. Christophe MOUTON aus Mondorf» (Luxemburger Volkszeitung vom 18.10.1912).

«Luxemburg, 6. Okt. Bestandene Prüfungen: Herr Albert SCHMIT aus Neudorf, Hr. Joseph SPEDENER aus Wiltz, Hr. Chr. MOUTON aus Mondorf für das Doktorat in der Medizin» (E.Tageblatt. vom 7.10.1916).

«Prüfungserfolg. Herr Christoph MOUTON aus Mondorf hat die Prüfung zur Erlangung des Doktorates in der Geburtshilfe bestanden» (L.W. vom 9.11.1917). Nach glänzenden Universitätsstudien (zit. LA Tanson S. 144) wurde er am 7.11.1917 als Arzt anerkannt.

Mondorf, 1. Nov. Ernennung. Herr Dr. Christoph MOUTON von hier ist zum chef de clinique im Hospice civil zu Mulhausen ernannt worden" (E.T. vom 2.11.1920).

Er ließ sich 1925 als Chirurg am Bahnhof nieder. Am 3.11.1925 annoncierte er m L.W., daß er mehrere Jahre Assistent bei Geheimrat GARRE in Bonn, sowie 7 Jahre lang Oberarzt am städtischen Krankenhaus in Mülhausen gewesen sei, und sich am 3. November 1925 in der Zithaklinik niederlasse.

MOUTON setzte sich rasch als prominentester der lux. Chirurgen durch und leitete jahrzehntelang die Zithaklinik:

«Ärztliches. Hr.Dr. Christoph MOUTON, Sohn des pensionierten Lehrers Hm. Mouton aus Bad-Mondorf, soll, wie verlautet, die Leitung der neuerbauten Klinik der Zithaschwestern zu Luxemburg übernehmen» (E.T. vom 20.1.1925). Am 21.1.1925 mußte das E.T. mitteilen, daß besagtes Gerücht falsch sei! Offenbar gab es Rangeleien, aus denen MOUTON schließlich doch als Sieger hervorging!

Sein Ruf als Blinddarmoperateur war so gross, daß der Volksmund das Haus am Piquet, wo MOUTON sein Geld investierte, als "Blinddarm" bezeichnete, zumal die Form des Gebäudes diesem Organ ein klein wenig ähnelt.

1926 wurde er «membre agrégé» des Institut gr.-d. de Luxembourg.

Der Okkupant zwang den Arzt, mit dem ach so französischen Namen, zu einer Änderung im Personenstandsregister. ab dem 15.3.1944 mußte er sich Christophe MUTEN nennen.

DAE 18.10.1946. Bei der Reform des Ärzteswesens ließ er sich als Facharzt für Chirurgie anerkennen. Er war in der Zithaklinik tätig von 1925-64.

Heiratete Elisabeth Kappes. MOUTON starb kinderlos in Luxemburg in der Zithaklinik am 8.6.1984.

«Die zivilen und militärischen Aerzte und Apotheker im Großherzogtum Luxemburg» von Dr Henri Kugener

In memoriam Dr Christophe Mouton

«Motu proprio»

Tel qu'il a voulu vivre, entouré des siens, discret et sans remous, il est mort le 8 juin 1984 dans sa maison, la clinique Ste-Thérèse.

Retiré de la vie professionnelle depuis plus de 25 ans, il était de son vivant déjà devenu un monument, à tel point que d'aucuns étaient surpris d'apprendre qu'il avait encore été des nôtres, à 92 ans.

Christophe Mouton est né le 8 décembre 1891 à Mondorf-les-Bains dans une famille où la pédagogie était à l'honneur: son père était instituteur, et de ses deux sœurs l'une avait épousé un instituteur, l'autre était entrée dans les ordres de la Doctrine Chrétienne. Son père était d'un caractère bouillonnant et jovial, sa mère vivait dans

l'abnégation et travaillait sa vie durant, dévouée au bien-être de ses enfants. Il allait hériter des deux.

Brillant élève, il prit dès la fin de l'école primaire à Mondorf le chemin de ceux qui visaient plus haut, celui de la ville et de l'Athénée grand-ducal. De ses sept années passées au Convict il aimait se souvenir avec l'affection teintée d'amertume qu'on garde des épreuves passées dans la camaraderie.

On ne sait ce qui poussa le jeune bachelier vers la médecine, mais toujours est-il qu'il s'inscrivit en 1912 à la Faculté de Médecine de Berlin. C'était l'aube de la médecine moderne, l'ère des grands patrons de la chirurgie, comme Sauerbruch, dont il avait vécu l'apogée et dont le souvenir du déclin devait le marquer pour toujours; c'était aussi le temps des premiers triomphes de la chirurgie.

Et comme il n'y avait pas encore pléthore, autant choisir les meilleurs endroits: après Berlin et Berne, Christophe Mouton se fixa à Bonn sous l'égide du professeur Garré, avec lequel il se lia d'amitié et qui vint même prononcer l'allocution d'inauguration de la Clinique Ste-Thérèse en 1925.

Dans cette Allemagne en guerre, les médecins ne chômaient pas, et les retombées des champs de la Marne constituaient pour ces apprentis chirurgiens une expérience extraordinaire. Mais les temps étaient durs, l'argent rare, les repas frugaux. Que de fois Mouton n'a-t-il pas vidé, debout dans la laiterie du coin, une bouteille de lait en guise de repas. Mais comme s'il avait eu honte de sa pauvreté, il s'en cachait et préférait épater ses amis en leur chantant les mérites de tel ou tel local de gourmets. Un jour, il fut surpris de ce qu'un de ses malades glissât dans sa blouse un gros pourboire: c'était le bourgmestre de Cologne, il s'appelait Konrad Adenauer.

Après l'armistice, c'est à Mulhouse finalement que le jeune chirurgien parfit ses connaissances dans sa spécialité; il devait y rester sept ans comme premier assistant du professeur Kleinknecht.

Après des études aussi brillantes et une formation aussi exceptionnelle, le monde l'attendait: des offres arrivaient de France, d'Allemagne et même des Etats-Unis, notamment de Baltimore et de San Francisco. A ce tournant décisif de sa vie, Mouton fut approché par un émissaire de la Rév. Mère Magdalena Kuhn du Couvent Ste-Zithe avec la demande de bien vouloir prendre en mains les destinées d'une nouvelle clinique en construction à Luxembourg. Il avait le secret des décisions rapides et bonnes. Sans doute son amour profond pour la terre natale et surtout pour sa mère, plus fort que toutes velléités de gloire, lui a-t-il rendu ce pas plus facile.

Rappelons-nous:

Le 25 mars 1872 l'abbé Nic. Wies, professeur à l'Athénée, ému par l'abandon social dans lequel se trouvaient maintes aides-ménagères, avait fondé avec deux femmes de cœur, Anna Bové et Lucie Niederprum, le «Verein der Heiligen Zitha für christliche Dienstmädchen» qui donne naissance en 1885 à l'Ordre Tertiaire des Carmélites Déchaussées. Après des débuts hésitants rue Beck et rue Philippe, le nouvel ordre se décida à acquérir un vaste terrain le long du chemin de la Haute Pétrusse (aujourd'hui rue d'Anvers) aux confins des villes de Luxembourg et de Hollerich. Commencée en 1888, la nouvelle maison était inaugurée un an plus tard. La vocation médicale du "Zitha-Kloster" sortit des vicissitudes du passage de la grande guerre: le couvent était d'abord «Sanitätsstation» pour les blessés de guerre en 1914, puis poste sanitaire intercommunal en 1918.

Ebranlés par les retombées d'une guerre meurtrière, les murs paisibles du «Zitba-Heim», accolés au cloître, devinrent au lendemain de l'armistice un véritable hôpital, et cela grâce aux efforts surhumains des sœurs et des deux médecins Fettes et Wehenkel. A la demande de la Supérieure Générale, Paula Lentz, le gouvernement luxembourgeois accorda l'autorisation définitive à la nouvelle Clinique Ste-Thérèse le 25 mars 1921. Mais la maison hébergeait tant bien que mal quarante lits hospitaliers et un agrandissement s'imposait. L'architecte Warcken dessina les plans, et le 2 juillet 1924 la pierre inaugurale fut posée.

Fin 1924, Christophe Mouton fit donc sa visite des lieux et trouva un gros-oeuvre parachevé qui n'était pas entièrement à ses goûts. Il lui fut accordé libre champ, et avec en tête des idées précises de ce que devait être une clinique moderne, il remodela les plans du rez-de-chaussée, installa une «Ambulanz» (de nos jours polyclinique) et imposa sa griffe sur les salles opératoires.

Hormis la bonne volonté et le dévouement, tout restait à faire. Mouton retourna à Mulhouse avec trois sœurs pour leur apprendre en cours accélérés le dur métier d'assistantes opératoires. Il veillait personnellement, avec beaucoup d'acribie, aux installations techniques et hôtelières. Il organisait les services d'accueil et pourvoyait aux équipements sanitaires de stérilisation et aux instruments de chirurgie.

Tout allait très vite. L'inauguration solennelle de la nouvelle Clinique Ste-Thérèse eut lieu le 15 octobre 1925 et c'est le 4 novembre que le Dr Mouton opéra son premier malade. Il devait en opérer encore 52 la même année, 322 en 1926 et 632 en 1927.

On le voit, la voie était tracée, le départ foudroyant. Et cet homme, étranger à toutes idées de triomphalisme, devait quand même sourire en se rappelant les bons conseils de ses trois ou quatre confrères chirurgiens à qui il se présentait: «Encore un chirurgien! Mais ne savez-vous pas que le marché est saturé?» Et son ami Jules Bohler de lui conseiller de s'installer en Chine ... A partir de là, sa carrière ne fait qu'une avec celle de la clinique. D'un simple poste sanitaire, le Dr Mouton en fit en quelques années une des premières cliniques chirurgicales du pays. Il y élisait domicile définitif et ne vivait que pour elle. C'était la disponibilité permanente pour lui et il y payait de sa personne. Il était l'homme à tout faire, étant à tour de rôle médecin de famille, consultant, anesthésiste, chirurgien (assisté de ses fidèles et dévouées sœurs opératoires Ligorina, Pascalis et Angelika) et même infirmier en premier, allant aux premières heures de porte en porte refaire les pansements, les couloirs endormis retentissant du grincement du petit chariot tiré par sœur Hildegard. Ce n'était pas encore l'époque des assistants ou remplaçants. Quand il lui arrivait de s'absenter pour quelques jours, le plus souvent pour aller à un de ces congrès de chirurgie qu'il affectionnait, le travail l'attendait au retour. Aux heures dites de loisir il enseignait, il donnait des cours aux sœurs et aux infirmières qu'il ne se lassait pas de perfectionner.

Alors qu'il était longtemps le seul chirurgien à bord, il savait s'entourer vite d'une équipe médicale polyvalente. Aux confrères de la première heure, les docteurs Fettes, Wehenkel, Delahaye, puis H. Cerf, sans oublier le Dr A. Faber, l'oculiste (c'était lui qui avait initialement proposé Mouton comme chirurgien à la Mère Supérieure), venait s'ajouter peu à peu tout un staff de spécialistes: citons pour mémoire, sans être complet, les docteurs P. Peters (ORL), Ch. Israel (ophtalmologue), émigré plus tard aux USA et remplacé par le docteur Fr. Hippert, les internistes A. Hummer, J. Linster,

J. Schiltz, J. Capesius, A. Wirolle, Eloi Welter sr., puis J. Molitor, le pédiatre, Ch. Jones, le gynécologue A. Kongs, le dermatologue, et H. Meyers, le radiologue.

Ses rapports avec tous ces confrères étaient empreints d'une collégialité exemplaire. On retrouve dans son journal opératoire soigneusement tenu les noms de ses «fournisseurs» qu'il tenait toujours à faire assister aux interventions: il s'agissait, entre autre, des docteurs Mousel, Risch, Thurm, Biewer et Frieden; certains venaient d'Athus, d'Arlon, de Sierck ... Faut-il rappeler qu'il n'hésitait pas à aller opérer à Grevenmacher, Pétange et Wiltz?

Durant vingt ans, ce rythme infernal de travail n'était interrompu qu'à deux reprises:

Dans la soirée du 20 juin 1926, Christophe Mouton - à ses moments perdus grand fervent de sport automobile - renversa sa Bugatti dans un fossé. Alors que son coéquipier, le docteur Peters, sortit indemne, Mouton eut l'épaule droite lésée. La nuit même il se fit conduire à Strasbourg pour se faire opérer. Le plexus brachial étant lésé, son bras droit fut paralysé. Mais Mouton n'était pas de ceux à se laisser abattre par un coup du sort. Avec l'art de ses médecins et la ténacité qui lui était propre, soutenu par la bienveillante patience de la direction de la clinique à peine inaugurée, il réussit à guérir sans séquelles. Ce n'est que le 21 janvier 1927 qu'il put enfin reprendre son travail. Il ne devait plus jamais tenir le volant d'une voiture.

La seconde fois, c'était le 13 mai 1940 lorsque la Clinique Ste-Thérèse fut déclarée «Frontlazarett» par le gouvernement militaire allemand. En quelques jours, médecins et malades furent mis à la porte. C'est au couvent de Howald que le docteur Mouton installa son service chirurgical de campagne et continuait à opérer dans les conditions que l'on s'imagine, le 15 octobre le travail normal reprit à Ste-Thérèse.

Des ruines de la guerre à laquelle la ville avait miraculeusement échappé renaissait une ère nouvelle. Aux nouveaux vents, le docteur Mouton ne pouvait et ne voulait se soustraire. De jeunes chirurgiens frappaient à la porte de sa clinique: les docteurs M. Ferron, Fr. d'Huart et R. Junker. Pour le docteur Mouton ces nouvelles recrues allaient apporter enfin un léger répit. Mais si ses courtes échappées improvisées, dont il avait le secret, pouvaient enfin devenir plus fréquentes, il n'en restait pas moins le maître incontestable à bord. Lorsqu'en 1952 la clinique pouvait enfin inaugurer sa nouvelle aile, portant le nombre de lits de 120 à 230, c'était encore le «chef» qui avait supervisé le tout, apportant tant aux plans d'architecture qu'au moindre détail des installations des conseils fondés sur son expérience.

Les anniversaires, il détestait qu'on les fêtât et tenait à ce qu'on les passât sous silence. Mais ce jour-là il provoqua malgré lui un beau coup d'éclat: c'était le 8 décembre 1959; Christophe Mouton eut 68 ans et il jeta les armes! Comment ce beau sexagénaire, à qui on aurait donné six ans de moins, dans la pleine possession de ses moyens, en était-il venu à cette décision? C'était l'ultime point final à une vie faite de décisions rapides et irrévocables. Leur apparente précipitation pouvait parfois faire croire qu'elles n'étaient pas réfléchies. En fait, elles l'étaient mûrement, mais Mouton savait ne pas montrer ses hésitations. Seuls quelques intimes savaient que le souvenir d'un malaise fugace qu'il avait eu au cours d'une opération le travaillait depuis quelque temps. Il voulait que le sort de certains de ses anciens maîtres lui fût épargné, qu'il sût finir en beauté. C'est ce qu'il a réussi.

Dès lors il ne touchait plus jamais au bistouri. Mais, comme si de rien n'était, sa silhouette massive en blouse blanche était présente partout dans la maison; il prodiguait ses conseils et ses encouragements à qui en avait besoin et veillait à ce que la vie de la clinique continuât à évoluer telle qu'il l'avait voulue.



L'abbé Jacques Hoffmann, Dr Mouton et Mme Mouton

Qui était donc Christophe Mouton? Quel était le secret de sa personnalité?

C'était d'abord un grand chirurgien. Mais pas tel qu'on se l'imagine de nos jours, hardi, d'avant-garde, prolifique, ou encore homme public, plein de bagout et de flamboiement. Mais plutôt un grand praticien de la chirurgie générale. «J'ai eu la chance d'avoir toujours, "eng gudd Hand"», aimait-il dire. Cette main heureuse, il l'avait au sens propre et figuré. Habileté et précision de ses gestes manuels, rigueur, doigté et sympathie dans son approche de l'homme malade, et puis, dans le diagnostic cette qualité mal définissable faite d'intuition, de connaissances et d'expérience qu'on peut appeler le flair. Ceux qui l'ont vu au travail ne cessent d'en parler avec admiration.

Comme son physique, petit, trapu et fort, le laissait supposer, il était le noyau d'une grande énergie. Il était du type infatigable, en ébullition, extériorisé, communicatif, ne nécessitant que peu de sommeil, jamais grincheux quelle que fût l'heure: il ne se dérobaient pas aux difficultés, mais les recherchait. Ce qu'il avait sur le cœur, il ne s'en morfondait pas, il explosait. Ses éclats d'humeur redoutés avaient comme corollaire une transparence conciliante. Ce n'était point l'homme à se faire des ennemis.

Evidemment il était aussi exigeant vis-à-vis des autres qu'il l'était envers lui-même. Cette grande honnêteté qui le caractérisait, il l'exigeait de son entourage. Les cachotteries pouvaient le rendre furieux, les abcès étaient là pour être crevés.

Ce chef-né, de la personnalité duquel émanait une autorité naturelle, n'était pourtant entouré que d'amis; il les payait en retour de sa protection paternelle. Jamais il n'aurait permis qu'on dise du mal de sa clinique, de ses sœurs ou de son personnel.

Souvenons-nous à ce sujet de l'affaire de la «Luxemburger Zeitung». *Ce journal, qui s'était fait le protagoniste d'un nouvel hôpital municipal laïque, avait, dans son édition du 10 juillet*

1936, relaté l'histoire d'un accidenté grave qu'on aurait laissé croupir pendant deux jours sans soins à la Clinique Ste-Thérèse, parce qu'il était sans sous. Devant l'allure de scandale public que prenait l'affaire, le docteur Mouton intervint: lui, qui n'aimait pas se produire en public, et bien que personnellement non engagé, prit publiquement la défense des sœurs et alla jusqu'à traduire le journal en justice. La «Luxemburger Zeitung» fut condamnée à une amende de 100 francs et au franc symbolique de réparation.

Ce même esprit de loyauté caractérisait ses relations avec ses confrères. On ne l'a jamais vu désavouer un collègue en difficultés ou mettre à nu une de ses faiblesses, et c'est avec la généreuse assurance d'un grand seigneur qu'il savait épouger les faux pas ou les erreurs de diagnostic.

Tel était le médecin Christophe Mouton, et tel était aussi l'homme. Energie, honnêteté, loyauté mais aussi simplicité. Originaire d'une famille modeste, il est resté jusqu'au bout l'ami des petites gens. Il faut se rappeler que la chirurgie était à l'époque l'affaire de quatre hommes, les docteurs Bohler, Pauly, Faber et Mouton, dont chacun attirait vers lui sa clientèle spécifique. Mouton, d'origine mosellane, ayant gardé son accent du terroir, adopté par le quartier populaire de la gare, était - malgré la notoriété, les honneurs et l'argent - le chirurgien du peuple, des gens simples. Avec eux il partageait son goût pour les joies spontanées, les repas solides et copieux, les réunions joyeuses entre amis, l'habitat modeste, le sens poussé de l'économie, le dédain pour les louanges et les belles phrases.

Et encore la jovialité, dans le sens étymologique du terme, que seuls peuvent rayonner ceux qui sont au-dessus des trivialités des convenances et de l'étiquette. Pour lui, être généreux et serviable relevait toujours de la joie, sans arrière-pensée de reconnaissance. Que de gens n'a-t-il pas tirés d'un mauvais pas, que de pauvres diables n'a-t-il pas traités sans honoraire, avec comme seule récompense la promesse de leur silence. Sans parler des réfractaires opérés clandestinement durant l'occupation, mais là encore c'était un sujet tabou dont il ne tolérait pas qu'on parlât.

L'observateur attentif du caractère de Christophe Mouton ne peut s'empêcher d'y découvrir un certain paradoxe. Comment cet homme au caractère si extraverti, ouvert aux joies de la vie, arrivait-il à mener une vie de travail quasi monacale? C'est qu'il a su séparer comme nul autre sa vie professionnelle de sa vie privée. Oui, Mouton était un homme en chair et en os, aimant la vie, la nature, les femmes, les voyages, les arts et encore le luxe, le raffinement, la bonne chère, les belles voitures et j'en passe. . . Mais il avait réussi à laisser tout cela en dehors de sa vie de tous les jours, à séparer ce volet de sa personnalité de son métier de médecin. C'était peut-être la raison cachée de ses départs inopinés, courtes échappées à un fardeau devenu soudain trop oppressant. Que dire de sa vie sentimentale, sinon qu'elle avait choisi de fleurir à l'ombre de cette grande passion qui le liait à la médecine. Car sa vie privée était son affaire à lui, son secret jalousement gardé, qui ne devait jamais servir d'objet aux colporteurs d'envie.

Le docteur Christophe Mouton n'est plus.

Il nous a quittés sur la pointe des pieds espérant qu'on ne s'en apercevrait pas, et sachant que la continuation de son œuvre et de l'esprit qui l'a animé lui avait déjà assuré la pérennité.

E. W. [Lux-Wort 28/12/1984]

La promotion de 1910-1911:

ALZIN	Constant	Luxembourg	Cons. Cour sup. Justice	Luxembourg
BECK	Eugène	Rollingergrund	Professeur	Luxembourg
BECKIUS	Nicolas	Wormeldange	Médecin	Remich
BLUM	Nicolas	Esch-sur-Alzette	Candidat médecin	Esch-sur-Alzette
DELFEL	Pierre	Canach	Professeur	La Varenne (Seine F)
ERPELDING	Jean-Baptiste	Rodenbourg	Directeur industriel	Zug (CH)
ETTINGER	Alphonse	Hollerich	Ingénieur-entrepreneur	Luxembourg
EYDT	Charles	Luxembourg	Vice-présid. Cour sup. Justice	Luxembourg
FABER	Adolphe	Rodange	Médecin-oculiste	Luxembourg
HANFF	Ernest	Hollerich	Ingénieur	Luxembourg
HAU	Jacques	Zittig	Employé usine	Esch-sur-Alzette
HERZIG	Joseph	Luxembourg	Juge de Paix	Wiltz
HEUERTZ	Charles	Luxembourg	Conseiller de dir Assurances sociales	Luxembourg
HOHENGARTEN	Joseph	Luxembourg	Vérificateur des Douanes	Wasserbillig
JUNG	Emile	Dommeidange	Représentant de commerce	Strassen
KALBFLEISCH	Gustave	Luxembourg	Professeur	Luxembourg
KASEL	Albert	Eich	Ingénieur	Luxembourg
KLEIN	Félix	Maubeuge	Ingénieur-directeur	Neuchâtel (CH)
KNORTH	Hans	Hollerich	Ingénieur	Detmold (Allemagne)
KOSTER	Jules	Luxembourg	Comptable	Kockelscheuer
KRIZ	Etienne	Luxembourg	Ingénieur	Dusseldorf
LACAF	Joseph	Kayl	Professeur	Diekirch
LAUFF	Guillaume	Luxembourg	Commerçant	Luxembourg
LEICK	Jean-Pierre	Waiferdange	Agent gén. assurances	Luxembourg
LUJA	Paul	Luxembourg	Avocat	Luxembourg
MANTERNACH	Victor	Bettborn	Commerçant	Bruxelles
MEDER	Jules	Esch-sur-Alzette	Géomètre	Saint-Avold (F)
MOUTON	Christophe	Mondorf	Médecin-chirurgien	Luxembourg
PFEIFFENSCHNEIDER	François	Luxembourg	Chef bur. Ville de Luxemb.	Luxembourg
RECKINGER	Joseph	Wiltz	Directeur du Convict épiscopal	Luxembourg
ROELTGEN	Jean-Pierre	Rammeidange	Comptable	Esch-sur-Alzette
SCHMIT	Albert	Neudorf	Médecin	Luxembourg
SCHMIT	Eugène	Aspelt	Instituteur	Bertrange
SCHON	Micolas	Neudorf	Ingénieur aux Arbed	Esch-sur-Alzette
SCHON	Arthur	Kayl	Professeur-aumônier	Esch-sur-Alzette
SCHUMANN	Guillaume	Luxembourg	Percepteur des Postes	Luxembourg
SCHWACHTGEN	Jean	Dommeidange	Receveur des Douanes	Grevenmacher
SIVERING	Charles	Waldbillig	Ingénieur aux Arbed	Dudelange
STEIN	Mathias	Hollerich	Professeur-Aumônier	Luxembourg
STIRN	Mathias	Rodange	Sous-chef des Postes	Hollerich
TABOURING	Emile	Luxembourg	Employé de banque	Luxembourg
ULVELING	Georges	Kayl	Avocat-avoué	Luxembourg
VAN DYCK	Remy	Luxembourg	Ingénieur-industriel	Luxembourg
WALENS	Marcel	Luxembourg	Fondé de pouvoir en banque	Luxembourg
WEICKER	Alphonse	Luxembourg	Docteur en droit, Directeur de banque	Luxembourg

[Extrait de la publication du 350^e anniversaire de la fondation de l'Athénée]

ATHENAEUM

DE LA VIGNE ET DU VIN

Qui sommes nous?

Nous nous appelons l'**A.A.A.** Certaines gens parlent de l'«Amicale des Anciens de l'Athénée». Certes, nous sommes amis. Quelques amies - vous avez bien lu: avec e - nous font l'honneur d'être des nôtres, elles pourraient être plus nombreuses. De mauvaises langues, des cyniques ou plutôt des blagueurs insinuent une parenté avec une «Association d'Alcooliques Anonymes» ou de l'«Akafszentrum Aal Avenue». Voyons, nous sommes des gens sérieux!

Notre ami Charles-Louis Ackermann nous a informés avec un gentil sourire que l'**A.A.A.** est la plus grande association des Clubs Automobiles aux Etats-Unis. L'**A.A.A.** est aussi le plus grand - et le moins cher - service de taxis en République tchèque.

Trêve de plaisanterie! Nous sommes l'«Association des Anciens de l'Athénée»,
une association sérieuse, active et laborieuse.

P.S. Nous n'avons pas adopté le sigle AAA pour figurer dans les premières lignes de l'annuaire téléphonique, à l'encontre de firmes comme AAA/Alliott assistance and advisory (à voir de près, on pourrait même mettre 4 A) ou encore AAA services! [Publicité non payée!]

Le sigle en haut existe bel et bien; vous le trouverez à Beaune - - - mais ce n'est pas le nôtre! De même pour le cliché suivant pris à Amsterdam.



[...] wenn ein **Bewerber** während einer gewissen Probezeit den Anforderungen restlos entsprochen hat, kann er **Anwärter** der **VAB** werden, d.h. er wird in den Listen der Volksdeutschen Bewegung als Bekenner und Vertreter des Deutschtums geführt. ... Die (Voll-)**Mitgliedschaft** in der **VAB** wird erst nach eingehender Prüfung ausgesprochen und durch Aushändigung des (roten) Mitgliedsausweises bestätigt. [...] So stand es im gleichgeschalteten Lux. Wort.

Über 80 Tausend Luxemburger waren in der **VAB**. - 80.000 Luxemburger waren also gläubige Bekenner und aufrichtige Vertreter des Deutschtums!

Also ungefähr 29% der Luxemburger waren eingeschriebene **VAB**-isten.

Aber wieso waren denn «nur» rund 2200 in der **NSDAP**? Auch sind in dieser Zahl sowohl die in Luxemburg ansässigen Deutschen wie auch Ausländer noch miteinbezogen! Das besagt doch wohl, daß es bei weitem nicht 29% aufrichtige Deutschbekenner in Luxemburg gab!



[...] Damit jemand Deutscher sei, darum wird nicht gebettelt. Deutscher zu sein, ist eine Gnade und eine Ehre. Gnade und Ehre drängt man nicht auf. Sie werden vom Würdigen erworben und durch das Bekenntnis ausgedrückt. [...]

Also schienen die Luxemburger nicht so würdig zu sein!

Und weiter: [...] Sicher ist nicht jeder Organisierte damit bereits ein guter Deutscher oder gar ein überzeugter Nationalsozialist. Aber der Anfang ist gemacht, und allen denjenigen Forderungen, die im ersten Jahre gestellt werden konnten, haben die Lützelburger in wirklich hervorragender Weise genügt. Schließlich ist auch im Altreich nicht jeder Deutsche in einem Jahr zum Nationalsozialisten geworden. [Gustav Simon im Schulungsbrief 11./12. Folge 1941]

[...] Daß die Deutschen den Luxemburgern nicht trauten, belegt der Umstand, daß, und das obschon **VAB**-Mitglieder in die **NSDAP** aufgenommen werden durften, bis Ende August 1942 nur etwa 2.200 Personen, unter ihnen noch einige Staatenlose, der **NSDAP** in Luxemburg angehörten. [Emile Krier in *Widerstand und Kollaboration*]

[...] Deutschland könnte auf Luxemburg verzichten, Luxemburg kann nicht auf Deutschland verzichten!

So tönte die Parole: «Heim ins Reich!» von der **VAB**.

Am 1. September war bereits eine Mitgliederzahl von 6000 erreicht. Der 28. September 1940 brachte die erste Großkundgebung, in der Gauleiter Gustav Simon zu den Luxemburgern sprach. Am 29. Oktober nahmen Vertreter der Volksdeut-

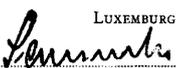
schen Bewegung in München an der Tagung des Volksbundes für das Deutschtum im Ausland teil und bekannten sich auch dort zu ihrer Losung: «Heim ins Reich».

Im Laufe des dann folgenden Jahres hat die Volksdeutsche Bewegung im Verein mit der Nationalsozialistischen Deutschen Arbeiterpartei, gefördert und unterstützt vom Gauleiter Gustav Simon, eine gewaltige Aufbauarbeit geleistet und Schritt für Schritt weitere Erfolge errungen. Immer größere Teile der Bevölkerung haben sich ihr angeschlossen. Ende Oktober 1941 zählte die Volksdeutsche Bewegung 71 768 Mitglieder. Wenn auch ein Teil dieser Mitglieder vielleicht aus Konjunkturgründen seinen Beitritt erklärte, so steht es doch fest, daß ein starker Kern entschlossener und einsatzbereiter Männer sich in der Volksdeutschen Bewegung zusammengefunden hat. Von ihm wird die innere Durchdringung der ganzen Bevölkerung mit dem Geist des Nationalsozialismus erfolgreich weitergeführt werden. Die Versuche, sich gegen diese Entwicklung zu stemmen, die von der Freimaurerei und vom politisierenden Klerus ausgingen, waren von vorneherein zur Aussichtslosigkeit verurteilt. [Edouard Gerlach]

So die Nazi-Sicht der Lage in unserem Land. Daß die Luxemburger den Schritt zur Mitgliedschaft in der **VAB** so weit wie nur möglich hinauszögerten, geht unter anderem aus dem Text von Paul Diederich hervor:

[...] In dieser Zeit hatte ich eine Einladung vom Ortsgruppenleiter erhalten, ich sollte am 10. März abends um 20 Uhr in seiner Dienststelle wegen Auskunfterteilung erscheinen. Ich schrieb ihm eine Entschuldigung, ich könne nicht kommen, da ich mit einer Erkältung im Bett läge.

Ich ahnte, daß die Vorladung mit meinem parteilosen Zustand zusammenhing, und reichte daraufhin am 17. März 1943 mein Gesuch ein zur Aufnahme in die **VAB**. Ich hatte wahrscheinlich richtig geraten, denn ich wurde nie mehr zur Ortsgruppendienststelle vorgeladen. [Paul Diederich: Athenäum 1932-1946]

VOLKSDEUTSCHE BEWEGUNG - LUXEMBURG	
Kreis Luxemburg	Ortsgruppe Lützelburg
MITGLIED	
Nr. <u>44 365</u>	
Name u. Vorname: <u>Diederich Paul</u>	
Beruf: <u>Schüler</u>	
Geburtsdatum: <u>13.10.24.</u> Geburtsort: <u>Steinfurt</u>	
Wohnort: <u>Luxemburg, Liebfrauenstr. 9</u>	
Eintrittsdatum: <u>1.4.43.</u>	
LUXEMBURG, den <u>1.4.43.</u>	
 Landeskassenleitung	 Ortsgruppenleiter

Die Mitgliedsnummer der Karte lautet 44 365. Das Datum: 1.4.1943. Wieso konnte also schon von rund 80.000 Mitgliedern ein Jahr zuvor gesprochen werden? Konnten die Nazis nicht zählen? Oder wie setzten sie die Zahlen in die Reihe? Oder aber wurde nach Farbe gezählt? Oder ward es ein Kommen und Gehen?

[...] Le 10 mai 1940, le Luxembourg eut la surprise de se trouver envahi par l'armée allemande. Pendant trois mois, les affaires suivirent encore un cours plus ou moins normal. Puis tout changea abruptement. Le 29 juillet 1940, le Gauleiter Gustav Simon, relevant directement du Führer, s'installa à Luxembourg avec le titre de chef de l'administration civile (*CAO*), et ayant pour mission de gagner le coeur des Luxembourgeois en vue de l'annexion au Reich. Son ordonnance du 6 août 1940 sur les langues mit fin à l'usage du français. La création en septembre de la *Volksdeutsche Bewegung*, en abrégé *VdB*, sous l'égide du professeur luxembourgeois Damian Kratzenberg, marqua le début des efforts d'embrigadement.

Dans un premier temps, l'occupant eut recours à la manière douce, expliquer et faire comprendre. Dès septembre 1940, R. Als dut participer à un «Rechtswahrer-Lehrgang» à Koblenz-Metternich où il fut question notamment de la législation sociale du régime nazi. [...]

Après la carotte, le bâton. Tout le personnel relevant de la puissance publique fut sommé d'adhérer au mouvement VdB sous peine de perdre emploi et moyens de subsistance. Par dérision on interpréta le sigle comme signifiant *VdB* = *Verdiene kein Brot*. En réalité, sa signification était lugubre puisque l'insigne portait en sous-titre les mots «*Heim ins Reich*», donc ni plus ni moins qu'un acheminement vers l'annexion du Luxembourg à l'Allemagne. Sous l'effet de la terreur, les adhésions furent massives; seuls quelques intrépides refusèrent et, dans un premier temps, furent laissés en place. Mon père passa des nuits d'insomnie, tergiversa. Comme tous les magistrats, à la seule exception de Paul Faber et de Felix Welter qui firent preuve d'un courage exemplaire, il finit par adhérer à la VdB. Puis il se fit des reproches mortels. Il est difficile aujourd'hui de juger ces faits, en dehors de l'atmosphère de terreur créée par le Gauleiter et son régime.

[Robert Als: au service de son pays]

Der Historiker Emile Krier hat versucht die Stimmung, das Umfeld und die Umstände der Gesinnung der Luxemburger zu erfassen und die daraus sich ergebenden Haltungen zu ergründen.

Lëtzebuerg
40 Joër
fräi

Emile Krier

Attentismus

Widerstand und Kollaboration

Am 10. Mai 1940, dem Tag der deutschen Besetzung, versprach der Oberbefehlshaber des Heeres, Deutschland werde die Eigenständigkeit Luxemburgs respektieren, und seine Armee werde Rücksicht auf die Interessen der Bevölkerung nehmen, wenn diese sich loyal verhalte und der Wehrmacht keinerlei, nicht einmal passiven Widerstand entgegenstelle. Ob dieser Zusagen verhielten sich die Luxemburger mehrheitlich ruhig und passiv, sie beachteten die Vorschriften, beobachteten zwar mißtrauisch das Geschehen um sich herum, kritisierten auch im vertrauten Kreise die deutschen Maßnahmen, legten nach außenhin aber eine eher abwartende Attitüde an den Tag.

Von den deutschen Militärbehörden bestärkt, hofften viele Luxemburger, insbesondere die politische Führungsschicht der Vorkriegszeit, die Großherzogin,

welche zusammen mit der Regierung am 10. Mai das Land verließ, um ins Exil zu gehen, werde nach Luxemburg zurückkehren. Sie waren überzeugt, daß, wie im 1. Weltkrieg, zwar das Land von Deutschland militärisch besetzt bliebe, im übrigen aber Regierung und Verwaltung als rein luxemburgische Organe unabhängig und eigenständig das Land regieren und verwalten dürften. Auf Grund derartiger Illusionen und Fehleinschätzungen der Lage unterblieb die Konstituierung einer einheitlich geschlossenen Abwehrfront gegen den Okkupanten. Die Mehrheit der Luxemburger «arrangierte» sich mit den Besatzern, umso mehr da die Verwaltungskommission und die Verwaltungen, trotz einiger Vorbehalte, mit den Militärbehörden verkehren und zusammenarbeiten mußten.

Das politische Versagen der alten Eliten, die amtliche Kooperation mit der Militärverwaltung und der unter der Bevölkerung allgemein verbreitete Attentismus begünstigten eine Haltung, die sowohl für den Widerstand als auch für die Kollaboration offen war. Nur wenige Luxemburger bezogen bereits damals eindeutig Position gegen Deutschland und seine Ideologie. Sie verließen das Land oder kehrten aus der Evakuierung nicht mehr zurück, um sich auf Seiten der Alliierten gegen Deutschland zu engagieren. [...]

Kollaboration

Nach Errichtung der Zivilverwaltung wurde die **VAB** von Gauleiter Simon gefördert und konnte dank des Drucks und der Drohungen des Chefs der Zivilverwaltung (**CSZ**) einen beachtlichen zahlenmäßigen Anstieg ihres Mitgliederstandes vermerken, von circa 600 Anhängern im August 1940 auf circa 20.000 Anfang November 1940 und auf 83.429 im August 1942. Berücksichtigt man ferner die Mitgliedschaft in anderen Organisationen, für welche die Zugehörigkeit zur **VAB** häufig Voraussetzung war - im September 1941 scheinen 57.666 Luxemburger der *Deutschen Arbeitsfront* und 1.286 der **SA** angehört zu haben -, dann konnte das nationalsozialistische «*Nationalblatt*» schon erklären, daß in Luxemburg «die Bevölkerung nach nationalsozialistischen Gesetzen gründlicher und intensiver durchorganisiert ist als im alten Gagebiet». Doch diese Zahlen täuschen.

Der **SD** warnte bereits im Dezember 1940, daß «90% aller eingeschriebenen Mitglieder (...) (der **VAB**) nur aus Gründen der Furcht und des Nutzniessertums» angehörten. Ein für die Exilregierung bestimmter Überblick von 1943 über die Verhältnisse im Norden Luxemburgs hält über die **VAB** fest: «On peut dire qu'en réalité 3% sont membres volontaires, 27% pour des raisons d'opportunisme, 4% de la population n'ont pas adhéré et 66% se sont fait inscrire parce qu'ils étaient forcés ou parce qu'ils avaient peur».

Die Mitgliedschaft in der **VAB** sagt über die wahre Einstellung der Luxemburger wenig aus, da einzelne Berufsgruppen wie z.B. die Beamten, aber häufig auch kleine Geschäftsleute der **VAB** angehören mußten, um wirtschaftlich überleben zu können. Daß ebenfalls aktive Resistenzler der **VAB** bzw. einer anderen national-sozialistischen Organisation angehörten, war manchmal unumgänglich, z.T. zum Schutze und zur eigenen Sicherheit sogar angeraten.

Auch wenn die Besatzer sich durchaus bewußt waren, daß die Mitgliedschaft in der **VAB** gar nicht mit einer prodeutschen Einstellung der Bevölkerung gleich-gesetzt werden konnte, wurde diese dennoch von der Propaganda als Bekenntnis zu

Deutschland umgedeutet. Für den **SD** hingegen war Ende 1940 «die **VAB** eine fast ebenso große Gefahr für eine normale Entwicklung in Luxemburg (. . .), als die deutschfeindlichen Kräfte». [...]

Mitte 1945 saßen 5.101 Luxemburger - 2857 Männer und 2244 Frauen - das waren 1,79 Prozent der Gesamtbevölkerung von 1945, wegen politischer Delikte in Luxemburger Gefängnissen. Luxemburgische Gerichte verurteilten 12 Kollaborateure zum Tode, 249 zu Zwangsarbeit, 1.366 zu Gefängnis- und 645 zu Zuchthausstrafen. Circa 0,80 Prozent der Bevölkerung wurden gerichtlich bestraft.

Das Epurationsgericht hat also nur rund 0,8 % der Luxemburger schuldig gesprochen aktiv mit den Nazis zusammengearbeitet zu haben. Wir sind also weit entfernt von den ungefähr 29% der Luxemburger, die einen **VAB**-Mitgliederausweis hatten und «sich aktiv am Aufbau und der Eingliederung Luxemburgs ins deutsche Vaterland verdient gemacht haben», frei nach dem Amtsjargon jener Zeit. Ganz klar: um beruflich überleben zu können, und besonders galt dies für Beamte, Advokate, Ärzte usw. , mußte man einen **VAB**-Ausweis besitzen. Die Haltung der Luxemburger war übrigens unklar in der Beantwortung der Frage, «ob eine **VAB**-Mitgliedschaft tragbar wäre oder nicht».

[...] Unterschiedlich war auch die Einstellung der einzelnen (Resistenz-) Bewegungen zur Mitgliedschaft in der **VAB**. Die **PI-Men**-Formation lehnte strikt jegliche Mitgliedschaft in der **VAB** ab. Resistenzler, die der **VAB** angehörten, waren ihrer Auffassung nach nur «deckungssuchende Elementer», die durch ihre Zugehörigkeit zum Widerstand sich nur «de Réck fir den ànere Fall décken wollten». **LVL**, **LPL** und **LRL** hingegen akzeptierten die Mitgliedschaft in der **VAB** als ein z.T. unvermeidbares Übel, hatten Verständnis dafür, daß viele unter Zwang der **VAB** beigetreten waren, wollten sie nicht ihren Arbeitsplatz verlieren. Deshalb bat auch ein Chef des Widerstandes, die Exilregierung solle über BBC verbreiten, auch Luxemburger Patrioten sollten nötigenfalls das **VAB**-Abzeichen «Heim ins Reich» tragen: "Wenn die Preußen es verlangen, traget diesen Fimmel, u. wenn es sein muß, traget eines hinten und eines vorn. Wollet Euch um dieses «Fimmels» willen keine Schereien zuziehen". Seine Empfehlung: "Luxemburger, suchet alles zu vermeiden, um Euch unnütze Schwierigkeiten zu bereiten". So wurde politisches Lavieren als Taktik empfohlen, um möglichst ungestört und unbehelligt für die Unabhängigkeit und Freiheit des Luxemburger Landes arbeiten zu können. Bei dieser Einstellung war allerdings nicht auszuschließen, daß auch solche Luxemburger, die "auf beiden Schultern tragen" wollten, Aufnahme in Widerstandsorganisationen fanden.

[Emile Krier: *Widerstand und Kollaboration*]

War der Eintritt in die **VAB** wirklich ein Schutz gegen Schwierigkeiten?

Was bewirkte der Antrag in dem Kollektivschreiben der Professoren und sonstigen Beamten des Athenäums, wie in der Rust-Folge 2 angeführt?

Wie freivelleg dra gång ass, mat der Absicht «Heim ins Reich», huet d'Land verrodde; wén ze fréi dem Drock nogin huet, huet e Fehler begang; speziell op héchste Posten war et e schlecht Beispill; wén nëmmen önnere Terror céde'ert huet - an dat waren 95% vun allen Adhésio'nen - dém soll é ké Virworf máen.

[Robert Als als Ministre de l'épuration um Radio 1945.]

Gesichter aus dem Athenee



Annette Kremer



Pit Nicolas



Roland Goerens



Fabienne Weber



Renée Fernandes-Hensel



Henri Folmer



Claude Colling



Claudine Gouden



Alfred Loesch

Ancien de l'Athénée
promotion 1921

Eischte President fun der Oeuvre
des Pupilles de la Nation
Selwer Ancien déporté politique

Zu Letzeburg goûf et ugangs Krich zwoû Familien Loesch, dei allebeid sou deck Letzeburger waren, dat se hu missen aus dem «angegliederten Luxemburg» verschwammen, sie goûfen mattenein emgesiedelt.

Am Livre d'Or fun der LPPD steet ze liesen: (S. 306):

Déportés Luxembourgeois de Leubus. Convoi du 6 novembre 1942.

- No. 161: Loesch Alfred, Luxembourg
 Loesch Fernande
 Loesch Jeanne
 Loesch Christiane
- No. 162: Loesch Fernand, Luxembourg
 Loesch Nelly
 Loesch Andrée
 Loesch Jacques

Den Alfred Loesch goûf gleich no sengem Rapatriement eischte President fun der Oeuvre Nationale des Pupilles de la Nation. Seng Duechter Christiane ass nach haut Member vun eiser Amicale des Pupilles de la Nation. Den Alfred Loesch war dermassen mat Leif a Seil de Pupilles de la Nation zougedoen, datt mir eis gefrot hunn, wei datt nëmmen sou eng Motivatio'n ze begrennen wär.

Als engageierte Letzeburger an als Déporteierten hât Hien bestëmmt mei wei engker d'Gelégenheit, dém engen oder aneren Leidensgenossen beizestoen, wann dén Hien an senger Ausweglosigkeit gefrôt huet:

«A wei soll dât nemmen mat eiser Famille an eise Kanner firun goen?»

Durchschlag dieses Bescheides erhalten der alte und die neue Betriebsleiter. Der Durchschlag ist dem alten Betriebsleiter zuzuführen.

467/41 090/2501

Verpflichtungsbescheid

auf Grund der Verordnung zur Sicherstellung des Käftbedarfs für Aufgaben von besonderer staatspolitischer Bedeutung vom 13. Februar 1939 (RGBl. I S. 206) und der Dienstpflicht-Durchführungsordnung vom 2. März 1939 (RGBl. I S. 403)

Dem
Herrn
Herrn

Alfred Loesch 26.10.41
(Name mit Zusatz)

in *Luxemburg*
Raiser Josef - Straße *17*

bei

Sie werden hiermit auf unbestimmte Zeit zur Dienstleistung als *Stützgehilfe* bei *dem Bürgermeisteramt Bitburg* verpflichtet.

Ihr hieheriges Beschäftigungserhältnis erlischt mit dem *31.11.41*. Sie haben sich am *3.11.41* um *7* Uhr *30* Minuten in *Luxemburg* bei *Hauptbahnhof* *Wartsaal 3. Kl.*

zur Arbeitsaufnahme zu melden. Die Hinweise auf der Rückseite sind zu beachten. Die Arbeitsbedingungen sind Ihnen beifolgendermaßen mitgegeben worden.



Arbeitsamt *Luxemburg* den *31.10.41*
Himmelm
(Unterschrift)

7.0.130000

12 Va 201/486

Roy
D. IV.
D. 470 A 1

Dât waren die lescht Gedanken fir vill Patrioten, dei durch hiere Patriotismus aus hierer Familie raus gerappt goufen, hier Kanner hu missen verloossen an e Leidenswee goen, dén oft mam Sacrifice suprême fun hierem Liewen geendigt huet. Sou ass et ze verstoen, dâtt am Livre d'Or fun der LPPD¹¹ den Alfred Loesch geschriwen huet:

«Parmi les victimes de la guerre les Pupilles de la Nation occupent le rang privilégié qui est dû au respect et à la vénération que la Nation porte à la mémoire de ses

¹¹ Livre d'Or de la Résistance Luxembourgeoise de 1940-1945. Nicolas Bosseler et Raymond Steichen. Imprim. H.Ney-Eicher Esch/Alzette 1952. P 673.

héros et de ses martyrs. Autour d'eux l'union des coeurs s'est maintenue comme un prolongement de l'esprit de solidarité qui, jadis, unissait et animait, au-delà des idées et des intérêts personnels, les prisonniers, les déportés et les concentrationnaires.

Les Pupilles transmettent aux générations futures les hautes vertus de ceux qui sont tombés au service de la patrie; ils affirment l'honneur contre l'opportunisme, l'abnégation contre le compromis, l'existence nationale contre la mollesse individuelle, le spirituel contre le matériel; ils proclament le respect du serment prêté et de la parole donnée.

Ils démontrent avec le philosophe, que les sacrifices subis et les souffrances endurées en commun sont un des éléments constitutifs de la Nation et que celle-ci doit être défendue autant par l'esprit de la résistance de la population que par l'effort des armées.»

Mir Pupillen, dei d'Chance hâten, direkt nom Krich an de Staater Kolléisch ze goen, hun den Här Loesch kann als e Man fu grousser Gestalt, deen emmer eng nett Digniteit mat sech gedroen huet, deen emmer en zefriddent Gesicht gewisen huet, mais deen awer och den Ausdrock vun sich ginn huet, wei wann ën a Gedan-ken en zwousch ânescht wär, wei deen Amënt firun eis. Trotz sengen villen Verpflichtungen als Grand-Maréchal de la Cour, hu mir dei Zeit, woû mir Elèven am Athénée Grand-ducal waren, Hien oft zu Fouss an der Stadt begeint.

D'Christiane Loesch verzielt:

D'Famille Loesch kann ee Stammâm noweisen bis 1702, also lang firun der franzeischer Revolutiôn.

1702 ass de Loesch Mathias als Bauërejong zu Nidderfeilen gebuer.

1725 ass de Philippe Loesch als Bauërejong zu Nidderfeilen gebuer.

1756 ass den Henri Loesch och als Bauërejong zu Nidderfeilen gebuer.

1792 ass deem sei Jong Nicolas Loesch als Bauërejong zu Todler gebuer, seng Mamm Schroeder Marguerite war vun do. Den Nicolas gouf Schoûlmeischer zu Heischend. 1812 ass de Mathias Loesch zu Heischend gebuer, dee gouf och Schoûlmeschter anscheinend zu Asselbuer.

1872 ass de Loesch Adam zu Asselbour gebuer, dee gouf Affekot, hie gouf bestued mamm Funck Marie fu Letzebuerg-Eich, dén 4. Abrell 1899. Dé 26. October 1902 gouf hie Jong Alfred Loesch gebuer, dén den 5. August 1926 mam Fernande Metzeler bestued gouf. Fu Beruf war Hien Affekot, seng Carrière huet Hien gemeet als Grand-Maréchal de la Cour. Hien ass gestuerwen dén 13. Juli 1982.

«Bis dén 10. Mai 1940 wosst ech eigentlich neischt iwer dei Geforen, dei eis geifen bedräen. Mais well mei Papp zanter 1936 Administrateur des Biens fun der Famille Grand-Ducale war, war Hien ob eemol am Freiwoer 1940 vill mei nervös ginn. Enker owes, wei Hien schon dohém war, huet Hien speit opp eemol gesot, Hien misst nenker hanescht goen an de Palais; du war d'Grande-Duchesse mat hierer Famille scho fort, et war dén 9. Mai 1940.

Durchschlag dieses Bescheides erhalten der alte und der neue Betriebsführer. Der Durchschlag ist dem alten Betriebsführer zuzuführen.

Umverpflichtungsbescheid

auf Grund der Verordnung zur Sicherstellung des Kräftebedarfs für Aufgaben von besonderer staatspolitischer Bedeutung vom 13. Februar 1939 (RGBl. I S. 206) und der Dienstpflicht-Durchführungsanordnung vom 2. März 1939 (RGBl. I S. 403)

Herrn Alfred Lösch
~~xxxxx~~
~~xxxxx~~ (Vor- und Name)

in Waxweiler
Straße
bei m Bürgermeisteramt Waxweiler

Sie werden hiermit
für die Zeit vom 24.11.41. bis auf weiteres

zur Dienstleistung ~~als~~ als Büroangestellter
bei Bürgermeisteramt in Waxweiler umverpflichtet.
(Dienst. Umverteilung)

Sie haben sich am 24.11.41. um sofort Uhr in Waxweiler
(Ort) bei Bürgermeisteramt
(Ort)

zur Arbeitsaufnahme zu melden.
Die Hinweise auf der Rückseite sind zu beachten. Die Arbeitsbedingungen sind Ihnen bekanntgegeben worden.



Biturg den 23. November 1941.
Arbeitsamt Trier, Nebenstelle Bitburg.
[Signature]
(Unterschrift)

*) Nichtzutreffendes durchstreichen.

Wât Hien du gemeet huet, weess ech nit mei.
Hien goûf awer nit wéint der Grossherzogin erpresst.
En huet mol e puer Emschulungscouren mussen machen, z. B. am Dezember 1940 zu Koblenz-Metternich.

Am Januar 1941 koum op eemol d'Gestapo bei eis opp de Boulevard Joseph II, an huet alles kontrolliert. Ech wees awer nit, wât si gesicht hun a wât sie fond hun. Mais du koum mei Papp an de Gronn, an de Prisong, Vum Januar 1941 bis de Juni 1941. Well den Henri Delvaux, direkt wei den ferdig war als Affekot bei mei Papp ant d'Etude komm war als Stagiaire, ass all Dâg bei mei Papp an de Prisong gang.

Wât mei Papp duerno huet missen mâchen, wees ech och nit mei.

Den 31. Oktober 1941 goûf Hien du «dienstverpflichtet» als Bürogehilfe op d' "Bürgermeisteramt Bitburg", (Ref. Facsimili 1, S. 383). Den 24. November 1941 gouf Hien «dienstverpflichtet» auf das Bürgermeisteramt Waxweiler". (Ref. Fac-simili 2, S. 384).

Do war Hien du bal ee Joer lang, bis mir emgesiedelt goûfen

Dat war den 6. November 1942. Meng Mamm huet sech am Ufank kategoresch gewiert fier mat ze goen, well mei Papp nit do war; mais dat huet neischt gedingt. D'Preisen soten, Hien geif och matgoen.

A wei den Zuch op Treier op d'Gare koum, du stung mei Papp do um Quai.

Mier koumen vir d'eischt mat all denen âneren Emgesiedelten op Leubus a vun do op Boberstein.



Am Emsiedlungslager zu Boberstein.

D'Famill Loesch an hirem Schlofraum: Engt zweistöckigt Eisebett: Uewen, den Här ant Mme Loesch; ennen, d'Christiane an de Jean Loesch.

Fum 22. Januar 1943 un goûfen mier «lagerfrei» an koûmen ant Geigend vu Frankfurt. Do huet mei Papp nach eng Adress kant, aus der Zeit fu menger Groûs-mamm; dei war vun der Brauerei Funk aus Clausen; an dei Firma huet där Brauerei Funk emmer Happ geliwert. Awer do goûfen d'Bombardementer soû schrecklich, datt mir geschwenn op Monberg bei Wiesbaden geplennert sinn; do huet mei Papp Statistik gemeet. An där Zeit zu Wiesbaden ass och meng Schwester, eist Jacqueline gebuer.

Wei du op eemol gesot goûf de Krich wär aus, du koûmen mir op eng komesch Maneier rem heem op Letzeburg. Enges Dags hoûl eng groûs Jeep firun der Dier; et war de Charli Bech. Mei Papp huet sech fier bei de Chauffeur gesât, a mier goûfen hannen dran op zwou Bänken gesât, d'Kannerkutsch ant Mett, an et gung «op Heem» zoû.

Fro vum Interviewer: «Wei ass dat ze erklären, datt den Alfred Loesch sou ganz impregneiert goûf zu Gonschten fun de Pupilles de la Nation?»

An der Emsiedlung war Hien emmer zesummen mat deenen Witfraen deenen hier Männer am Streik erschoss gi waren. Hien huet dei emmer getreischt an hinnen versprach:

«Herno eppes fir sie an hier Kanner ze machen»!

An aus dem Eppes goûf Alles. Soubal wei d'Familie Loesch aus der Emsiedlung rem war, gung den Här Loesch an de Palais, woû du schon d'Grossherzogen mat hirer Familie rem do war.



Siewen Persoûnen am
Emsiedlungslager
Boberstein:

- Fu lenks no riets: 1 an 2: de René Meiers ant Mme Meiers fu Woltz;
3. nit méi remkannt; 4. dé groûssen, den Här Alfred Loesch;
5. dé klenge virdrun, den Henri Delvaux, op Besuch;
6. den Här Barnich;
7. d'Mme Kandel-Meyer



Zu Boberstein,
engt Pärdsgeßpann.
Foüermann ass
de Jacques Loesch,
hien hát d'Bauernarbicht
zu Märel, bei der Famille
Witry-Jacqué gelciert.

Zu Boberstein ass hien
mat nach engem aaneren
Kolleg op d'Gare gefuer
d'Päck sichen; dát koum
heinsdo de Letzeburger
Emgesiedelten gutt.

Zu Boberstein,



ongefeier 1943.

Photo mat sechs Persounen, fu lenks no riets:

- 1 . dé Groussen, den Hâr Alfred Loesch;
2. dé Klengen, den Hâr Henri Delvaux, op Besuch;
3. d'Madame Alfred Loesch;
4. d'Christiane Loesch, hält d'Hand geint d'Sonn;
5. de Jacques Loesch, dem Fernand Loesch sei Jong;
6. d'Madame Fernand Loesch.



Zu Wiesbaden:

Fu lenks no riets:
den Alfred Loesch,
d'Madame Loesch,
d'Christiane Loesch,
den Henri Delvaux.

An der Famille Loesch hierer Privatwunneng, zu Wiesbaden, den 27. Juli 1944:

Fu lenks no riets: Albert Wehrer, Alfred Loesch am stoen; Henri Delvaux, virdrun am
setzen, d'Madame Loesch, de Marco Wehrer, d'Mme Wehrer.



Interessant an erfir ze hiewen sin d'Biller un der Mauer:

Op dém eneschte Bild steet engt klengt Bild fun der Consolatrix Afflictorum fu
Letzeburg, dat mei heicht Bild sinn d'Prinzessinnen an d'Schwesteren mat der speiderer
Grossherzogin Charlotte

Nous Jean
par la grâce de Dieu
Grand-Duc de Luxembourg
Duc de Nassau
etc., etc., etc.

*Sur le rapport de Notre Ministre d'Etat,
Président du Gouvernement, le Conseil National de
la Résistance entendu en son avis:*

*Avons trouvé bon et entendu
de conférer la
Médaille*

de l'Ordre de la Résistance 1940-1944

à Monsieur Alfred LOESCH, Grand Maréchal de la Cour, Luxembourg.

Destitué politique. Ancien détenu politique de la

prison de Luxembourg-Grund. Ancien déporté politique.

Donné au Château de Berg, le 17 juin 1970

Le Ministre d'Etat



Well den Henri Delvaux während senger «Dienstverpflichtung» nit huet dürfen op Letzeburg zreck kommen, ass Hien e puer mol d'Famille Loesch an der Emsiedlung besiche gefuer. Do goufen da Sâchen geschwaat fun dénen d'Christiane Loesch neischt verstanen huet. Et gouf décideiert a geplangt, nom Krich «Eppes» fir die Letzeburger Waisekanner ze mâchen! An sou koum et du schon den 27. Juli 1945 zu der Schaafung fun der «Oeuvre des Pupilles de la Nation».

Den Alfred Loesch gouf eischte President fun där Œuvre, wat Hien bliwen ass bis zu sengem Doûd am Joer 1982.

Trotz sengen villen Obligatiounen huet den Alfred Loesch emmer et ganzt regelmässigt Liewen gefouert; seng Famille wosst emmer, woû Hien wâr. Hien huet d'Grande- Duchesse op villen Plätzen vertruueden, mais wann dei Réceptiounen riwer waren, gung Hien direkt heem. Hien ass z.B. nie op ei Staminé gang bei aner Kollegen, där Hien awer vill hât.

An der «Oeuvre» hâten «Sie» am Ufang ganz vill Arbicht, mais den Här Loesch huet emmer nemmen verzielt vun dénen gudden Matarbich-ter, dei hien do hätt. Hien huet och alt mol gesôt «Et wär Eppes nit ant Reih gaangen!»! Mais Hien huet nie eng Arbicht ugekuckt «fier zevill». Hien huet se eben gemeet. Vun de Pupillen selwer huet Hien dohém och nie verzielt, nie huet Hien fun markanten Ereignisser geschwacht. Et war fir Hien einfach normal! Gleich no senger Pensiôn 1972 huet den Här Loesch leider ugefangen ze kränkelen. Hien goûf emmer mei schappig. Hien huet et awer nach zing Joer lang gepackt, bis Hien 1982 am Alter fun 80 Joer gestuerwen ass.

Referenzen.

- 1) Livre d'Or de la Résistance Luxembourgeoise de 1940-45 par Nicolas Bosseler et Raymond Steichen. Imprimerie Belfort. 1952.
- 2) idem, S. 272-277
- 3) Ref. Mme Christiane Loesch, épouse Rodenbour, gebuer dén 11. Abrell 1932.

MARCEL HAAS



Um Grâf vum Alfred Loesch, den 15. Oktober 1995. Die lescht Memberen vum Comité des Pupilles de la Nation an Verrieder vun de Pupilles. Vu lenks no riets: Marcel Engel, Lucien Kayser, Christiane Loesch, Niki Koob, R. Streveler, Madame René Toussaint, René Toussaint, Marianne Brück, Madame Henri Delvaux, Roger Everling, Henri Delvaux.

Alfred LOESCH



Le Maréchalat de la Cour et l'Administration des Biens de Son Altesse Royale Madame la Grande-Duchesse étaient installés avant la dernière guerre 12, rue du Saint-Esprit, dans le vénérable vieil hôtel où actuellement se trouve le ministère de l'Education nationale. De son bureau, le président de l'Administration des Biens, Alfred Loesch, goûtait quand l'air était de cristal, la vue légendaire sur les alentours de la capitale et les faubourgs. «Ech hun och de Prisong vun uewen erâf gesin, an am Krich hun ech mei Bureau von önnen erop gekuck», dit-il au moment de l'interview où s'avançaient les souvenirs de la muette révolte. A la Libération, le département du Maréchal de la Cour emménagea au Palais, entrée rue du Rost.

Tout Luxembourgeois connaît les quinze marches de l'escalier qui, de la rue, donne accès aux services de Son Excellence le Grand Maréchal de la Cour, président de l'Administration des Biens de la Grande-Duchesse, chancelier de l'Ordre d'Adolphe de Nassau, membre du Conseil d'Etat, ce dignitaire qui a le secret d'inspirer la déférence indépendante des titres mais jaillissant du cœur.

Grand, portant beau, calme, habillé avec un souci visible de correction, Alfred Loesch paraît sortir d'un roman de Proust. Je le vois très bien en melon gris, guêtres et lavallière à pois.

Sa voix est taillée dans du velours de laine, il parle lentement, posément, sans jamais élever le ton et je ne connais personne qui ait une façon plus courtoise de congédier le candide postulant, le journaliste indiscret ou tout autre visiteur intempêtif. Le tact, voilà une des qualités majeures d'Alfred Loesch, exquis diplomate. Il a un abonnement à l'affabilité, à la discrétion, à la patience.

Il répond à toutes les lettres, sans exception. Qu'il s'agisse de simples petites missives ou de demandes abondamment apostillées ou de questionnaires, Son Excellence y répond. Souvent il est obligé d'opposer aux questions des phrases elliptiques ou de refuser telle indiscrète information; or, chacune de ses pages respire la plus gracieuse politesse. La noblesse morale est un autre attribut capital du Grand-Maréchal.

Cette noblesse morale n'est-elle pas l'apanage de la famille Loesch, vieille et honorable famille luxembourgeoise qui vit dans le climat du Droit depuis plusieurs générations.

Fils de l'avocat Adam Loesch, frère de l'avocat Fernand Loesch, oncle de l'avocat Jacques Loesch, Alfred est né le vingt-six octobre 1902 à Luxembourg. En 1914, il entra à l'Athénée où Victor Bodson, Tony Neuman, Eugène Kuborn l'accompagneront à travers toutes les classes et partageront avec lui les joyeusetés collégiennes. Entre les cours, il jouait au football, son frère Fernand, Lucien Delahaye, les frères Michels et lui faisaient partie d'un «onze» fringant et équipé d'enthousiasme surtout. Il prenait aussi des leçons de violon chez le professeur Duparlair et il avait sa place dans l'orchestre du Conservatoire. Bref, Alfred Loesch avait une jeunesse édifiante. Je doute qu'il ait été un enragé bûcheur, car il m'a avoué n'avoir eu aucun goût ni pour le grec, ni pour les mathématiques. Mais il garde un charmant souvenir de plus de professeurs que tous les messieurs que jusque maintenant j'ai eu le privilège de peindre. Outre les souvent nommés Nicolas Braunshausen et Nicolas Welter, Alfred Loesch se souvient avec tendresse et respect de Nicolas Margue, Joseph Hansen, Gustave Faber, Oscar Stumper, Edouard Oster, qui ont signé de leur solide cachet pédagogique la route que s'imposait l'adolescent.

Après les Cours supérieurs - boiteux en grec, boiteux en mathématiques - il met le cap sur Strasbourg, où il s'inscrit à la faculté de Droit.

C'est à Paris qu'il achèvera ses études universitaires.

Il prête serment le cinq février 1926. Et huit jours après, il annonce ses fiançailles avec Fernande Metzler, fille de l'avocat et juriste Léon Metzler.

Si son père, Adam Loesch, était né avec le Dalloz dans son berceau, Alfred Loesch retrouve dans la famille Léon Metzler la même honnête passion pour la jurisprudence, il y retrouve également la distinguée ambiance des vieilles et illustres familles luxembourgeoises Mayrisch, de Saint-Hubert, Brasseur; sa belle-mère, Marie de Saint-Hubert, est la cousine de Madame Emile Mayrisch et de Madame Robert Brasseur. En un mot, Alfred Loesch, depuis l'âge de raison, a été à l'école du bon ton, de la courtoisie, de l'élégance physique où il se forgeait, sans le savoir, les qualités requises pour un dignitaire de Cour.

Mais comme, en 1928, il n'était question pour lui que de justifier ses titres d'avocat, il établit son étude. Une cellule de plus dans la ruche bourdonnante d'affaires judiciaires, 9, avenue de la Liberté.

A l'instar de son père et de son frère, il plaide de préférence les affaires civiles et administratives. Et il porta son titre d'avocat jusqu'en janvier 1941.

Entre-temps étaient nés à son foyer Jean et Christiane (qui a épousé Jean Rodembourg, avocat, fils de son collègue au Conseil d'Etat).

Le vingt-deux juin 1936, la Souveraine honora Alfred Loesch du mandat de Président de l'Administration de Ses Biens.

C'est en cette qualité qu'à la suite d'une dénonciation, il fut arrêté par l'occupant le dix-sept janvier 1941. Et eut lieu une de ces comédies judiciaires que se plaisait à improviser le nazi pour se débarrasser des gêneurs et mettre le grappin sur leurs biens. En ce qui concerne Alfred Loesch, il fut, pour commencer, condamné à cinq mois de prison et sa femme à une amende de cinq mille marks.



Ce préambule de l'humiliation touchant à son terme au milieu de l'année, Alfred Loesch passa l'entracte, qui dura également cinq mois, comme comptable à la Brasserie Henri Funck.

En novembre 1941, les Hitlériens le délèguent, sous bonne escorte, à Bitbourg, où l'attend une haute situation: Amtshilfeangestellter beim Bürgermeister... Le Docteur en Droit Alfred Loesch ainsi a non seulement la possibilité de donner toute la mesure de son vaste savoir, mais il peut encore se faire la main pour, quelque temps après, aller occuper la même formidable place chez le Bürgermeister de Waxweiler (Prüm).

Mémorial  **Memorial**
 du des
Grand-Duché de Luxembourg. **Großherzogtums Luxemburg.**

Vendredi, le 12 janvier 1945.

No 1

Freitag, den 12. Januar 1945.

Arrêté grand-ducal du 25 décembre 1944 portant création d'une Oeuvre Nationale de Secours Grande-Duchesse Charlotte.

Nous CHARLOTTE, par la grâce de Dieu, Grande-Duchesse de Luxembourg, Duchesse de Nassau, etc., etc., etc. ;

Vu les lois des 28 septembre 1938 et 29 août 1939 portant extension de la compétence du pouvoir exécutif ;

Considérant qu'en présence de la situation résultant d'une occupation ennemie de plus de 4 ans et des opérations de guerre dont une partie du territoire luxembourgeois est actuellement le théâtre, la création d'une oeuvre nationale de secours s'impose ; que cette oeuvre aura pour mission principale de venir en aide aux Luxembourgeois victimes de la guerre dans tous les cas où une aide suffisante des pouvoirs publics n'est pas encore organisée ou n'est pas indiquée ; qu'elle aura encore pour mission de diriger et

Aucune loterie, quête, vente ou manifestation quelconque organisée, au profit des Luxembourgeois victimes de la guerre, par des administrations communales, des personnes physiques ou morales ne sera autorisée par les autorités compétentes sans que celles-ci aient pris au préalable l'avis du conseil d'administration dont il est parlé à l'article suivant.

Art. 4. L'oeuvre nationale de Secours est administrée par un conseil d'administration de 9 à 17 membres dont un Président, deux vice-présidents et un secrétaire général. Le conseil délibère valablement si la majorité des membres sont présents ou représentés. Tout membre empêché ou absent peut donner par écrit à un de ses collègues du conseil, délégation pour le représenter aux réunions du conseil et y voter en son lieu et place.

Aucun délégué ne peut représenter ni membre du conseil. Les résolutions

Pourtant, les deux Bürgermeister paraissent ne pas avoir apprécié du tout les brillantes qualités du Président de l'Administration des Biens de Son Altesse Royale Madame la Grande-Duchesse de Luxembourg car un beau matin la Gestapo vient l'inviter à un nouveau voyage romantique.

En cours de route, à Trèves précisément, il rencontre dans le train sa femme et ses enfants ainsi que son ami, le président Paul Faber qui, tous portent l'étiquette de la déportation.

Nos Luxembourgeois sont dirigés sur Leubus, où Alfred Loesch est embauché dans les Niederschlesischen Elektrizitätswerken.

Puis, question de varier les attractions de la villégiature en Hitlerland, on change de résidence. C'est à Boberstein que la famille Alfred Loesch vivra pendant neuf mois dans une chambre avec quinze autres déportés luxembourgeois.

Un souvenir de bonté se glisse dans la parade des souvenirs à croix gammée, le souvenir du charmant Suisse, propriétaire d'un commerce de houblon à Nuremberg, chez qui Alfred Loesch avait trouvé du travail après avoir quitté la fabrique silésienne d'électricité.



23 juin 1954: Henri Koch, Alfred Loesch, G.D. hérit., G.D. hérit., Mme Schumacher-Wercollier, Mme Groff-Brück, Mme Frantzen, Marcel Engel, Henri Delvaux

Wiesbaden sera la dernière station de notre pérégrin de mauvaise volonté et de sa famille. De là, il ralliera tous les jours par train Francfort et son bureau à la Schieferunion. Il n'y a pas à dire, les nazis s'efforcent de rendre aux Luxembourgeois le séjour dans leur beau Reich aussi agréable que possible... Prenez Me Alfred Loesch, il a brillamment monté en grade depuis quatre ans, n'est-ce pas. D'homme à tout faire de mairie, il est devenu comptable dans une usine d'électricité et puis expert en houblon et, pour finir, expert en ardoises... et Dieu sait quelle distinguée position il eût acquise si le bourdon de la Libération n'avait mis fin à cette ascension du tonnerre...

Une chose est certaine, Alfred Loesch a rapporté de la déportation le joyau le plus précieux, la flûte enchantée, la lampe bleue qui toujours donnera du relief au passé cruel. En effet, le premier août 1944, à Wiesbaden, Madame Loesch a mis au monde une petite fille, Jacqueline. «Dat enzegt Positivt dat mir vum Krich hun», dit le papa.

On rentra à Luxembourg au début d'avril 1945, une semaine avant le retour d'exil de la Souveraine.

Décharné, maigre comme un salsifis, mais le cœur débordant d'un fier bonheur, Alfred Loesch courtut à la rencontre de Madame et je suis convaincue que l'émotion mouillait son bleu regard quand Monseigneur lui donna l'accolade.



Le vingt-neuf juin, Madame le nomme Chambellan en service ordinaire et Maréchal de la Cour.

En décembre, il entre au Conseil d'Etat.

En 1946, il se voit appeler à la présidence de l'Œuvre des Pupilles de la Nation.

Le vingt-sept octobre 1947, il est honoré du titre de Grand Maréchal de la Cour.

Il est superflu de relever que l'Administration des Biens de la Grande-Duchesse se trouvait, après le départ de l'ennemi, dans un même état chaotique que toutes les administrations de la patrie et que la nécessité de revenir au statu quo ante bellum était partout pareille.

Alfred Loesch, porté par son loyal courage, finit peu à peu par reconstruire ses services. A ce sujet, il ne tarit pas d'éloges à l'adresse du très dévoué Francis Hallé, nommé, quelques années plus tard, Commissaire de la Cour et qui, s'il a vaillamment aidé le président dans la reconstruction de son département, continue d'être son bras droit. Le Grand Maréchal dispose en tout pour le seconder dans ses absorbantes charges d'une équipe de six excellents fonctionnaires.

Et comment croyez-vous qu'il organise ses loisirs, ce haut dignitaire, mordu de perfection? Il savoure des romans policiers. Voilà.

Mais son refuge, son île en fleurs, c'est la musique. Le philharmonique Alfred Loesch possède une merveilleuse discothèque de laquelle Bach, Bruckner et César Franck sont les illustres vedettes. Et la littérature de la musique occupe sur les rayonnages de sa bibliothèque la première place. Ni pêche, ni chasse, ni golf, l'ardente sympathie du Grand-Maréchal est prise exclusivement par des symphonies, des fugues, des oratorios et d'autres cimes musicales.

Et quand il descend de sa cime, il s'applique à faire des mots croisés. Ainsi les grilles hebdomadaires de notre «Meuse» sont familières à son savant stylo.

Quand vous vous trouvez en face de lui, dans cet élégant petit bureau où règne un silence de pâtre, il vous observe derrière son rideau de savoir-faire comme s'il cherchait une clef. Son regard fait de bleus points d'interrogation, sa large lèvre se détache des dents en un rassurant sourire, vous voyez qu'il a de belles mains, des virgules de rides au coin des yeux et une ironique petite fossette dans le menton.

Ses blancs cheveux racontent qu'il vieillit... mais comme un drapeau.

Katrin C. Martin [Collection de portraits luxembourgeois]



1952: Réception au Palais Grand-Ducal



Henri Delvaux, Romain Meilender, Monique Meilender, Alfred Loesch, Anny Bruck, Marcel Engel, Henri Koch

Les Pupilles de la Nation

Parmi les victimes de la guerre, les Pupilles de la Nation occupent le rang privilégié qui est dû au respect et à la vénération que la nation porte à la mémoire de ses héros et de ses martyrs. Autour d'eux l'union des cœurs s'est maintenue comme un prolongement de l'esprit de solidarité qui, jadis, unissait et animait, au-delà des idées et des intérêts personnels, les prisonniers, les déportés et les concentrationnaires.

L'appel des morts a trouvé son écho dans la vie renaissante de l'après-guerre. Dès la Libération, les pouvoirs publics se sont penchés sur la misère de la jeunesse éprouvée. Considérant que l'aide aux orphelins des patriotes était pour l'État une charge sacrée et un devoir de fraternité. En groupant les enfants dans une œuvre d'utilité publique, dotée de la personnalité civile, soutenue par l'État, le Gouvernement a entendu souligner que l'aide aux Pupilles n'est pas un acte de charité, mais bien l'exécution d'une dette de la communauté et d'une obligation nationale.

L'aide aux Pupilles de la Nation doit être totale, ce n'est que dans cette mesure qu'elle récompense dignement un patriotisme qui fut total dans l'abnégation et dans les sacrifices. Aussi eut-il paru inéquitable de réduire les secours à des prestations matérielles ou d'en limiter le montant selon les données de l'indemnisation judiciaire.

La tâche de l'œuvre des Pupilles de la Nation est multiple. Dans son activité, elle n'est astreinte à aucune règle rigide ou préétablie, dont le rôle égalisateur ne lui permettrait pas de tenir compte de l'individualité des enfants et de leurs besoins propres variables d'espèce en espèce.

L'assistance pécuniaire se chiffre au regard de ces besoins, compte tenu de la situation de fortune des intéressés et de celle de leurs parents survivants. Elle peut dépasser les moyens dont les Pupilles auraient disposé normalement, leur auteur supposé vivant. Il n'est que juste que les enfants bénéficient de privilèges et que grâce à des secours appréciables, ils puissent accéder à des carrières que la fortune personnelle leur interdirait.

L'œuvre suit ses protégés au-delà de l'âge de la majorité; elle les seconde dans les études universitaires, dans la formation professionnelle; elle concourt par des dons et des prêts à leur premier établissement.

L'œuvre est aussi un foyer pour tous ceux qui demandent conseil et qui désirent être orientés vers un emploi. De nombreux particuliers lui réservent dans cette fonction un concours généreux et continu.

Sur le plan de l'assistance spirituelle, le Corps enseignant est un puissant facteur de coopération. C'est par son entremise que l'œuvre assure le contact avec la jeunesse du pays et s'acquitte de l'obligation d'initier celle-ci aux devoirs de solidarité et d'affection qui lui incombent envers les Pupilles.

L'utilité publique appelle des privilèges. Aussi les Pupilles jouissent-ils de faveurs spéciales qui les assimilent aux victimes dont l'État a la charge légale ou qui les placent en marge de la concurrence de leurs égaux.

Exemptés, sur leur demande, du service militaire, bénéficiant de la gratuité de l'enseignement et des transports publics ou encore de l'octroi de priorités d'embauchage, ils sont l'objet en outre d'une assistance sociale et médicale étendue. Le désintéressement que d'aucuns apportent à cette tâche est un réconfort et un stimulant.



Réception d'un groupe de pupilles au Palais Grand-Ducal.

Les faits marquants de l'Histoire s'estompent avec le recul du temps et risquent parfois de sombrer dans l'oubli. Il appartient à l'Oeuvre des Pupilles de la Nation de ranimer la flamme du souvenir.

Le 24 juin, périodiquement, la Souveraine reçoit un groupe de Pupilles pour s'associer à l'hommage que le pays rend à ses enfants les plus chers.

Le même jour, l'Œuvre invite la jeunesse du pays et toutes les classes de la population à célébrer avec elle «La Journée nationale des Pupilles». Dans les établissements d'enseignement les élèves renouvellent leurs sentiments de fidèle attachement à la cause des orphelins adoptés par la Nation.

En distribuant la fleur des Pupilles, ils convient leurs proches et leurs amis à évoquer le passé dans un geste de pieuse commémoration.

Tous écoutent en silence la voix lourde du tocsin de la grève qui, naguère, avait tendu toutes les volontés vers un acte collectif de résistance; tous entendent à nouveau les cris qui montent des camps et des prisons, tous se rassemblent dans un recueillement fervent autour de la Croix de Hinzert, symbole du sacrifice patriotique. Sept cent soixante-trois enfants cernent cette Croix. Ils portent dans leur regard la foi qui a inspiré leurs parents et qui illumina l'avenir de la Nation. Ils confient aux mains des survivants le flambeau dont ils sont les légataires et les gardiens. Leur présence est un exemple et un principe de force agissante.

Les Pupilles transmettent aux générations futures les hautes vertus de ceux qui sont tombés au service de la patrie; ils affirment l'honneur contre l'opportunisme, l'abnégation contre le compromis, l'existence nationale contre la mollesse individuelle, le spirituel contre le matériel; ils proclament le respect du serment prêté et de la parole donnée. Ils démontrent, avec le philosophe, que les sacrifices subis et les souffrances endurées en commun sont un des éléments constitutifs de la Nation, et que celle-ci doit être défendue autant par l'esprit de résistance de la population que par l'effort des années.

Cet esprit qui a soudé l'union nationale doit rester vivace. En le cultivant et en servant les Pupilles de la Nation, nous faisons œuvre nationale.

Alfred Loesch

Président de l'œuvre des Pupilles de la Nation

Ancien déporté politique

[Extrait du Livre d'Or de la Résistance]

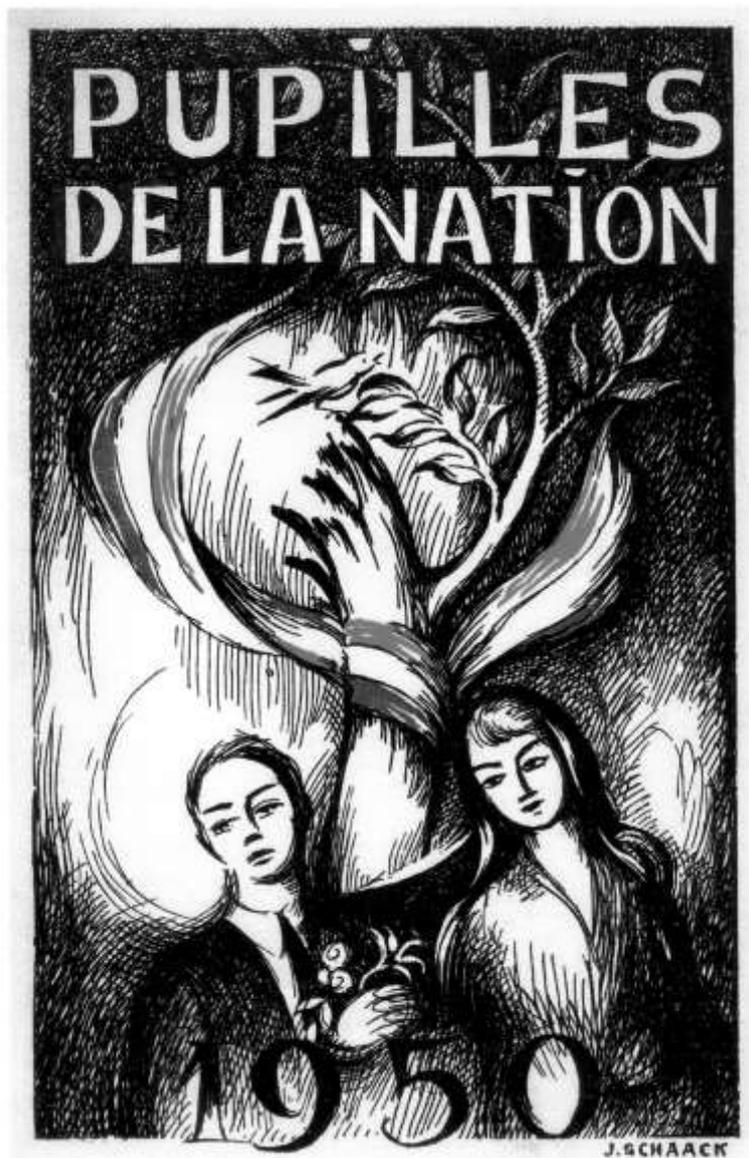


**LE COMITÉ-DIRECTEUR
DE L'ŒUVRE DES PUPILLES DE LA NATION**

La promotion 1920-1921 d'Alfred Loesch

ALS	Maurice	Kleinbettingen	Inspecteur de l'Enregistrement	Luxembourg
BALDAUFF	Paul	Remich	Ingénieur à la Cégédel	Luxembourg
BODSON	Victor	Hollerich	Avocat-avoué, Ministre de la Justice	Luxembourg
CHARPANTIER	Auguste	Rumelange	Fondé de pouvoir aux Arbed	Luxembourg
COLBACH	Auguste	Vichten	Médecin-dentiste	Eitelbruck
EICHHORN	Alfred	Luxembourg	Médecin	Esch-sur-Alzette
GLESENER	Charles	Luxembourg	Journaliste	Bruxelles
GOLDMANN	Albert	Dudelange	Conseiller d'Etat / Cons. Cour sup. Justice	Luxembourg
HARPES	Jean	Luxembourg	Médecin	Luxembourg
HARTMANN	Jean	Eich	Directeur d'Ecole	Berlin
HEDO	Armand	Remich	Ingénieur	Jadotville (CongoBelge)
HEIN	Joseph	Beivaux	Ingénieur-directeur à la «Belgo-Mineira»	Tono-Monlevade (Brsil)
HELDENSTEIN	Edmond	Esch-sur-Alzette	Conseiller à la Cour Sup. de Justice	Luxembourg
HUSS	Alphonse	Luxembourg	Conseiller à la Cour Sup. de Justice	Luxembourg
KAYSER	Armand	Echternach	Conseiller de Gouvernement	Luxembourg
KLEIN	François	Differdange	Médecin	Luxembourg
KNAFF	Richard	Luxembourg	Ingénieur	Esch-sur-Alzette
KRUGER	Michel	Luxembourg	Gérant à la Caisse d'Épargne de l'État	Luxembourg
KUBORN	Eugène	Luxembourg	Médecin	Luxembourg
LECLERE	Charles	Wiltz	Directeur de la Brasserie de Diekirch	Diekirch
LOESCH	Alfred	Luxembourg	Conseiller d'Etat / Grand Maréchal de la Cour	Luxembourg
MAROLDT	Jean	Dalheim	Notaire	Remich
MICHEL	Charles	Luxembourg	Notaire	Bascharage
MULLER	Nicolas	Rumelange	Médecin	Rumelange
NEUMAN	Antony	Feulen	Notaire	Luxembourg
NICKELS	Léon	Luxembourg	Médecin	Esch-sur-Alzette
OLINGER	Charles	Grevenmacher	Chef de bureau à la direction des CFL	Luxembourg
PFEIFFER	Nicolas	Neudorf	Chef de service à la Caisse d'Épargne	Luxembourg
SCHAAF	René	Esch-sur-Alzette	Professeur à l'Athénée	Luxembourg
SCHAEFFER	Nicolas	Stadtbredimus	Professeur à Echternach	Echternach
SCHRADER	Paul	Luxembourg	Ingénieur-entrepreneur	Luxembourg
SCHUMACHER	Alexandre	Luxembourg	Médecin	Dudelange
SCHUMACHER	Nicolas	Dudelange	Expert-comptable	Luxembourg
SCHUMAN	Ferdinand	Mondorf	Médecin Conseiller municipal à Briey	Briey (Meurthe/Moselle)
STEICHEN	Jean-Pierre	Paris	Employé des PTT	Luxembourg
THILLEN	Aloyse	Bonnevoie	Commerçant	Muhlenbach (Luxembourg)
UNDEN	Félix	Luxembourg	Employé aux Arbed	Dommeidange
WEBER	Michel	Schieren	Ingénieur en chef (Serv. d'études tech.) aux Arbed	Esch-sur-Alzette
WELTER	Henri	Diekirch	Notaire	Luxembourg-Eich
WURTH	Roger	Cap		

[Extrait de la publication du 350^e anniversaire de la fondation de l'Athénée]



Les années d'après-guerre étaient marquées par une grande campagne de sensibilisation de la population de notre pays aux problèmes des Pupilles de la Nation. Outre la mise en circulation d'un timbre spécial par les PTT et dont les fruits de la vente revenaient aux pupilles, des manifestations en faveur de l'Oeuvre Nationale de secours Grande-Duchesse Charlotte voyaient le jour à travers le pays. Dans cet ordre d'idée, l'Athénée ne restait pas à l'écart de ces efforts d'autant plus qu'il accueillait des pupilles comme élèves, que maints de ses enseignants avaient connu les affres de la guerre et qu'environ quatre-vingts élèves et deux enseignants ont trouvé la mort dans la tourmente de la guerre. Nous reproduisons quelques extraits relatant ces manifestations dans la cadre de l'Athénée tirés des Chroniques des Etablissements d'Enseignement Secondaire.

Fêtes et solennités.

Le mercredi, 13 juin 1945, fut donnée dans la grande salle du Cercle Municipal, à 10 heures du matin, une Fête de la Victoire conçue et dirigée par M. le professeur J.-P. Erpelding.

Leurs Altesses Royales Madame la Grande-Duchesse, le Prince Félix, le Prince héritier Jean et le Prince Charles honorèrent la fête de leur présence.

Les Etats-Unis étaient représentés par M. G. Pl. Waller, le Colonel Fraser, le capitaine Grieve et le Lt. Overly, la France par son Ministre, M. Blanquet du Chayla, la Belgique par son Ministre, M. le Vicomte Berryer, et le Luxembourg par MM. Dupong, Président du Gouvernement, Margue, Ministre de l'Agriculture et Frieden, Ministre de l'Education Nationale. M. Alfred Loesch, Maréchal de la Cour, accompagnait Leurs Altesses Royales. La Ville de Luxembourg était représentée par MM. G. Diderich, bourgmestre, et Hamilius, échevin.

Voici le programme de cette fête, qui eut un très grand succès auprès du public, invités, professeurs, élèves.

- 1) César Franck: Symphonie en ré-mineur (Musique de la Garde grand-ducale sous la direction du Lt. Albert Thorn).
 - 2) Discours de M. le Directeur Joseph Wagener.
 - 3) Discours de M. le professeur Emile Schaus.
 - 4) Les victimes de la guerre:
 - A. Les morts:
 - a) Sonnerie aux Morts.
 - b) Lecture de la liste des héros.
 - c) E leschte Gro'ss (J.-A. Muller-Werthesen), Noruff un di gefâle Jongen. — Choeurs de l'Athénée sous la direction de M. Marcel Hommel et Musique de la Garde.
 - B. Les vivants:

Aperçu sur la résistance et les souffrances des élèves et des professeurs pendant la tourmente.
 - 5) Entrée du drapeau de l'Athénée avec sa garde d'honneur (poésies).
 - 6) U Letzeburg. Hymne patriotique (J.-P. Beicht-Siggy) exécuté par la Musique de la Garde et les choeurs de l'Athénée.
 - 7) Lecture de lettres d'élèves morts en héros.
 - 8) Dialogue parlé.
 - 9) Présentation des feuilles du livre d'or.
 - 10) Salut à la Souveraine suivi de la marche Grande-Duchesse Charlotte.
 11. D'Hémécht (Musique de la garde et choeurs de l'Athénée).
- Les poésies récitées à l'entrée du drapeau de l'Athénée avaient pour auteur M^{lle} Monique Thomas (Cours Supérieurs).

Les lettres lues au cours de la fête émanaient de six élèves de l'Athénée morts, dont deux furent exécutés: Elcheroth Gaston, Kutter Jules.

Le dialogue parlé avait pour auteurs deux élèves des Cours Supérieurs, M^{lle} Germaine Erpelding et M. Georges Als.

Les dessins du Livre d'or furent exécutés par des élèves sous la surveillance de MM. Jean Schaack et Edmond Lux, professeurs de dessin.

Une quête organisée au profit de l'Oeuvre des Pupilles de la Nation rapporta plus de 40.000 fr.

Voici le texte d'une des poésies récitées au cours de la fête:

Un de Fendel

Se'l vum Kòlle'sch — o Fendel, dir
Schengt haut wi ons nés d'Freihétssonn!
Du hues gebangt su lang wi mir
Bis d'Recht um Enn seng Sâch gewonn,
Ge'nt Luch an Druch — ge'nt Onrecht, dat
Mat Falsch onst Land hat iwerfall,
Dat Menschese'len huet zersat
A Schmod a Léd bruecht iwerall.
Mir sin nés frei, a voller Fréd
Erhiewe mir zu dir de Bleck;
An trotz dem gro'sse battre Léd
An onsem Schmierz stét nach e Gleck.
Ons Scho'l hiewt nach; aus hirem Géscht
Hun an der langer deischtrer Nuecht
Ons Jongen jo dat Gro'sst geléscht.
Aus him hun si dem Land jo bruecht
Den he'chsten Affer, d'Liewensblutt.
Hiert Hierz war nach vu Jonktem voll
Wi fort se ko'men. Voller Mut
Hun si op sech de Lascht geholl.
We' schwe'er si hu missten droen
Huet si de Glaw allzeit gestierkt,
Dat, wann och kirperlech erschloen,
De Géscht net stierwe konnt a wickt
A hiewt an ons. A blecke mir
An ierschten oder fro'e Stonnen
O treie Fendel, op zu dir,
Da soll dei Ro't vun hire Wonnen,
Vun onser Le'wt wessen ze soen,
Di ons mat hinnen fest verbönt,
Well d'Scho'l òm ons e Band geschloen,
We' é soss ken me' starek fünd.
Weiss solls du ons Hierzer fannen,
Weiss, onschölleg, klôr an offen,

Dat mer mat der Le'wt verbannen
 Wat dei Blo ons déit erhoffen:
 Trei zu Gott, zur Kro'n, zum Land,
 Trei zu allem, wat ons héleg.
 Da sti mir nés Hand an Hand
 Òm de Fendel stark an éneg
 Vun dem ro'de Le'w bewacht.

Le mardi, 1^{er} avril 1947, l'Athénée donna, au Théâtre municipal de la ville de Luxembourg, une fête en l'honneur des «Pupilles de la Nation».

S. A. R. Madame la Grande-Duchesse, LL. AA. RR. le Prince Jean et la Princesse Elisabeth, M. le Ministre de l'Education Nationale, Messieurs les membres du comité de l'Oeuvre des Pupilles de la Nation voulurent bien honorer la fête de leur présence.

Voici le programme de cette fête à laquelle assistèrent les professeurs et les élèves de l'Athénée ainsi qu'un groupe de pupilles de la Nation.

1) Entrée de la Famille Grand-Ducale.
 Wilhelmus.

2) Entrée des Pupilles de la Nation.

3) Présentation du drapeau de l'Athénée.

4) Projections lumineuses. Principaux thèmes: Stèle brisée — La guerre approche du pays — L'arrivée des blindés allemands — L'évacuation — La résistance — La déportation — La grève — Les exécutions — Les morts — L'enfant devant la Madone — L'offensive Rundstedt — Le cimetière américain — Le flambeau de la liberté. La plupart des projections étaient accompagnées de textes appropriés en vers ou en prose.

5) Hemecht.

6) Un mot du directeur.

7) Finale: Fir d'Freiheit (Goergen-Pensis).

Marche de la Grande-Duchesse Charlotte.

La partie musicale fut dirigée par M. Michel Hulsemann, professeur de chant.

Les dessins projetés au cours de la fête étaient exécutés par des élèves de l'Athénée sous la direction de MM. les professeurs de dessin Jean Schaack et Jean Greiveldinger.

La direction générale se trouvait entre les mains de M. le professeur J.-P. Erpelding, inspirateur et animateur de la fête.

La poésie suivante forme le point culminant de la fête:

Mir sin di Do'deg aus der schwe'rer Zeit,
 De wi en deischtere Wollek hannerunner is leit;
 Mir wollte le'wer an Eeren energoen
 As we' d'Liewen ener'm preisesche Stiwel erdroen.
 Mir trieden haut elei bei ech op,
 Mir kommen de'f aus ire Griewer erop...

Ech war e montere Stodent as wi dir,
 Voll Fréd a voll Loscht a voll Liewen
 Ech wosst net, dat ech eso' fre'h misst stirwen,
 Dat den Do'd fir mech stung op der Dir.
 Si hu mech am Prisong erschoss
 Well ech Verrot net wollt dreiwen.
 Well ech trei menger Hemecht wollt bliwen.
 An si hu mech om Prisongsglaci erschoss!
 Gebrach as mein Dram vu Liewen a Le'ft;
 Ma dir könt dat Gléck gene'ssen
 Fir dat mir hu mam Liewe misst be'ssen.
 O wann der dat dach verstoe ge'ft!
 Ech war nemen en Arbechterkand,
 Ech hu scho jonk misse Geld verdengen
 Fir mech durch d'Liewen ze brengen;
 Ma ech war stolz op mei Stand.

Du as de bronge Versucher komm:
 «Losz dech, du topege Jong, dach bele'eren!
 Mir gin der Geld a Muecht an Eeren;
 Folleg is, siew net esu domm!»

Ech sen nemen en Arbechterkand,
 Ma ech se mengem Hemland trei bliwen,
 Ech hun de Versucher vu mer gedriwen
 An ech sen erhengert zu Hameln am Sand.

Ech war nemen en Arbechterkand;
 Si hu mech an d'Kaul dur begruewen,
 An d'Kaul, wo' ech grad war gesturwen.
 Ma aus dem Sand hun ech lang nach meng Hand
 Wi zum Schwur gehuewen:

«Trei mengem Land!»

Eis Hoffnonge si gebrach, eis Pläng zerschloen;
 Fir is huet en Dram misst bliwen
 Wat fir ech an d'Ble' kann dreiwen,
 Wat fir ech ka Frichten droen.
 Hate mir recht, is Liewen ze woen?
 Hätte mir net besser gedoen, ons bécken,
 Es wi so' is loszen z'erdrécken?
 Wie get Äntwert op de' schwe'er Froen?

Ech sen e Familgepapp,
 Dat war meng gre'sst Surg dohanner,
 Wat gif aus der Fra an de Kanner,
 Wann et mech gif kaste mei Kapp.
 Di Brong hu mech gejot an den Do'd.
 Wi hätt ech gär higin mein egent Liewen!
 Awer dat si könnte verdirwen,
 Dat ze denke, war mer di gre'ssten No't.

O Herrgott, du hues mech schwe'er gepre'ft:
Op der enger Seit Fra a Kand —
Op der aner meng Le'wt fir mei Land;
O Herrgott, ech kloen aus Herzens De'ft.
An hun ech winegstens recht gemacht ?
Gelidde fir di richtig Sach?
Wann ech dat froen,
Kann é mer Äntwert soen?

An ech! An ech! A mir alleguer,
Mir kommen aus allen Ecken an Ennen,
Erschoss, erschloen, erstach vu barbareschen Hännen,
A mir ze'en durch d'Welt eng bluddeg Spur.
Mir si gesturwe fir d'Hemechtsland,
Fir dat Letzeburg nesz soll ble'en,
Fir dat et nesz seng Freiheit soll kre'en.
Mir hun net gekuckt no Fra an no Kand.
War dat recht gemacht?
Wie kann entschéden an déer Sach?

Ech hu gedroen dat geschlecht Kléd,
Ech hun hien op mengen Hänn gehucwen,
Hien, de fir is um Kreiz as gesturwen,
A fir e'weg gesént huet all Kreiz an all Léd.
Hien huet es gewisen op seng Leidensstross,
Et as nach ken doroper verdurwen,
Well de Wé, de fe'ert no uewen.
An op hie selwer as feste Verlosz.
Ech hun der am Liewe vill freigesprach,
Di am Beichtsto'l hir Sönne bekannt hun
Oder hir kleng Fehler genannt hun,
An de' Muecht hun ech och nach.
Kommt dir allegurt, kommt erbei:
A sengem Num: Ech sprechen ech frei.
A seng Äntwert op er onro'eg Froen:
Dir huet wuel gedoen!
Ech war jo och mat Léd gesént,
Ech hu mech zu Do'd gefruer a gehengert,
E Riewstack an Him sengem Wengert,
A mir all sin am Do'd matenaner verént.

Mir sin di Do'deg aus der schwe'rer Zeit,
Di wi en donkle Wollek hanneruner is leit.
Mir wölte le'wer energoen
Wi d'Liewen als Sklaven erdroen.

Si sen op der anerer Seit
 Wo' di gro'ss E'wegket leit.
 Si se vu Gott gericht,
 All no hirem Gewicht
 A war d'Zuel eng Ke'er net ganz voll,
 Dann huet den Herrgott eng Scholl
 Vun dem Buedem derzo'geluegt,
 Dem si hirt Liewen hu bruecht.
 Si se fir hir Hemecht gesturwen,
 Haut sen se bei Him douewen.

Et voici le texte de l'allocution prononcée par le directeur de l'Athénée à cette occasion:

Madame, Monseigneur, Excellences, Mesdames, Messieurs.

Il y a deux ans l'Athénée célébrait la Victoire des Alliés par une fête que vous avez bien voulu honorer de votre haute présence. Il avait été entendu alors qu'elle serait suivie d'une autre fête consacrée à l'Oeuvre des Pupilles de la Nation. Nous avons tenu notre promesse. Permettez-moi, Madame, qui êtes à la tête de l'Oeuvre Charlotte, et vous, Monseigneur, qui avez bien voulu accepter la présidence d'honneur de l'Oeuvre des Pupilles de la Nation ainsi que les hautes personnalités ici présentes, de vous souhaiter une cordiale bienvenue et de vous remercier chaudement d'avoir donné suite à notre invitation. Votre présence constitue pour nous une grande satisfaction en même temps qu'un précieux encouragement

Mes chers élèves,

Je sais que vous aimez les histoires gaies ou tristes, malicieuses ou tragiques. Celle que je m'en vais vous raconter est une histoire de pupille: je l'ai trouvée récemment dans un auteur qui a fait nos délices quand nous avions votre âge, André Theuriet.

Le docteur Maroise était resté célibataire. Sa servante Micheline était excellente cuisinière, mais de caractère impérieux. La veille de Noël le docteur fut appelé au chevet d'une pauvre veuve qui vivait dans une cabane au fond de la forêt. Elle avait été renversée par une voiture qui lui avait passé sur le corps. Le docteur examina la malheureuse blessée qui rendit l'âme aussitôt. La mère morte, Maroise s'approcha d'un petit lit d'osier dans lequel reposait un enfant «aux yeux noirs comme une mère, aux cheveux frisottants, à la bouche mignonne». Pris de pitié, le docteur souleva l'enfant et l'enveloppa dans son manteau. Puis il remonta à cheval, serrant l'enfant contre son sein, et rentra chez lui à travers la forêt enneigée. Quand il aperçut de loin les premières lumières de son village, une angoisse subite le saisit à la gorge: qu'allait dire Micheline? Arrivé chez lui, il déposa doucement l'enfant dans la chambre du four restée tiède. Puis il affronta la terrible servante et lui raconta, en la regardant timidement, ce qu'il avait vu dans la forêt.

Quand il eut fini, «naturellement, dit-elle, vous avez laissé se morfondre ce pauvre abandonné. Je vous reconnais là!... Egoïste vous êtes né, egoïste vous mourrez... Ah! les hommes, quelle triste denrée!»

«Voyons, Micheline, dit le docteur, dont le visage se rassérénait et dont l'oeil s'éclairait, qu'aurais-tu donc fait, toi, à ma place?»

«Moi, Monsieur, répliqua Micheline, j'aurais enveloppé le gachenet dans le premier cotillon venu, je l'aurais emporté chez moi, et, comme le bon Dieu ne m'a pas donné d'enfant, je l'aurais adopté.»

Aussitôt le docteur courut vers la chambre à four et coucha l'enfant sur la table devant Micheline ébahie.

«Tiens, Micheline, voici le gachenet.»

Alors les yeux de Micheline se remplirent de larmes et «se précipitant sur le fils de la Forjette, elle le baisa à pleines lèvres.»

«Il est beau comme un Jésus, dit-elle en s'essuyant les yeux avec son mouchoir d'indienne. Je serai sa marraine, nous l'appellerons Noël... Je me charge de l'élever, moi.»

Et comme les femmes, dit-on, tiennent à avoir le dernier mot, elle ajouta: «Je tâcherai de n'en point faire un égoïste comme vous!»

Mes chers élèves,

Six à sept cents enfants luxembourgeois ont perdu leurs parents, morts dans les prisons ou dans les camps de concentration. On ne vous demande pas d'imiter l'exemple du docteur Maroise, beaucoup d'entre vous ne le pourraient pas. Mais ce que vous pouvez et devez faire, c'est de renouveler tous les mois le geste généreux que vous faites depuis l'été dernier et qui a permis à l'Athénée de verser à l'Oeuvre des Pupilles de la Nation, y compris plusieurs quêtes extraordinaires, plus de 60.000 fr. Ce n'est pas un devoir de charité que vous remplirez ainsi, mais un devoir de reconnaissance envers ces enfants qui ont fait le sacrifice de ce qu'ils avaient de plus cher au monde.

Une seconde représentation eut lieu avec le même succès le 6 mai 1947.

La Journée des Pupilles de la Nation.

Le 10 juillet 1948, la fête des Pupilles de la Nation a été célébrée dans tout le pays. Notre établissement a tenu à participer dignement à cette grande fête de la reconnaissance nationale.

Au cours de la matinée du 10 juillet, les élèves se réunirent avec leurs professeurs dans la salle des fêtes pour une manifestation en l'honneur des grands patriotes qui sont morts pour la liberté et l'indépendance du pays.

Voici le programme de cette fête:

1. U Letzeburg. Hymne chanté par la Chorale.
2. Allocution du directeur.
3. Présentation du film réalisé par l'Office du Film Scolaire à l'occasion du retour des dépouilles mortelles de nos martyrs de Hinzert.
4. Chant patriotique, pour chœur mixte.
5. Ballade de celui qui chanta dans les supplices. Poème d'Aragon, récité par un élève de Ire.
6. Hémecht.

Au cours de la journée du 12 juillet, une quête a été effectuée dans toutes les classes de l'Athénée et parmi les membres du corps enseignant: une somme importante a pu être mise à la disposition de l'Oeuvre des Pupilles de la Nation, pour les besoins de ses protégés.

La cérémonie de l'Athénée a été diffusée par Radio-Luxembourg, le 11 juillet à 19 heures, dans l'émission: Le Luxembourg parle à ses amis de l'Etranger.

La Journée des Pupilles de la Nation.

(24 juin 1949.)

Comme chaque année, notre établissement a tenu à participer à la Journée des Pupilles de la Nation. Mais à cause des opérations d'examen de fin d'année, on a dû renoncer à une manifestation d'importance. Toutefois, pour répondre dignement à l'appel de l'Oeuvre des Pupilles de la Nation, la commémoration nationale a été célébrée pour les classes inférieures par une allocution du directeur dans la Salle des Fêtes, suivie de l'hymne national chanté en chœur. Dans les classes et Cours supérieurs, MM. les régents ont exposé aux élèves le but et l'importance de l'Oeuvre, pour éveiller leurs sentiments de gratitude et d'admiration envers les martyrs nationaux de la dernière guerre et pour les engager à accomplir leur devoir de reconnaissance patriotique à l'égard des enfants de nos héros.

La quête effectuée dans toutes les classes au cours de la journée du 24 juin 1949, par les soins des professeurs-membres du Comité d'action de l'Athénée, a atteint le montant de 5.355 fr.

*Athénée Grand-Ducal: Grand Concert vocal et symphonique
au profit des „Pupilles de la Nation“*

Athénée Grand-Ducal de Luxembourg

Grand Concert vocal et symphonique

au profit des «Pupilles de la Nation»

sous le Haut Patronage de S. A. R. Madame la Grande-Duchesse
sous les Auspices du Ministère de l'Éducation Nationale et de
l'Oeuvre des Pupilles de la Nation

Judi, le 9 mars 1950, à 10 hrs. (Matinée scolaire)

Dimanche, le 12 mars 1950 à 15 hrs. (Audition publique)

AU PALAIS MUNICIPAL A LUXEMBOURG

Donné par

les Chorales Réunies de l'Athénée G.-D. et des Écoles Normales
de Luxembourg sous la direction du Professeur Mich. Hulsamann,
et l'Orchestre Symphonique de la Garde Grand-Ducale sous la
direction du Lieutenant en 1^{er} Alb. Thorn, avec le bienveillant
concours de Madame S. Heinz, Soprano, Professeur au Conserva-
toire, Mademoiselle A. Peffer, Alto, Monsieur Nic. Schul, Ténor,
Professeur au Conservatoire.



PROGRAMME

PREMIÈRE PARTIE

1. *Carnaval Norvégien*, Pièce symphonique, J.-S. Svendsen
 2. *Sigurd Jorsalfar*, Prélude, Intermède,
Marche triomphale Edw. Grieg
 3. *Hymne à la Nuit*, Chœur mixte . . J.-Ph. Rameau
 4. *Alleluia*, Chœur de l'Oratorio
„Le Messie“ G.-F. Hændel
- N. B. - Le chœur de Hændel est exécuté seulement dans l'audition
du 12 mars 1950.
-

DEUXIÈME PARTIE

Das Lied von der Glocke

Grand chœur pour 4 voix mixtes,
soli et orchestre A. Romberg

○

Première Partie

Carnaval Norvégien J.-S. Svendsen

Cette œuvre vivante et gaie dépeint un groupe d'artistes qui fêtent le carnaval, en donnant libre cours à leur joie de vivre.

Le thème étincelant et souple, déguisé sous les parures harmoniques les plus variées, tourbillonne à travers toute la pièce et finit dans un élan de folle exubérance.

Sigurd Jorsalfar Edward Grieg

Les trois pièces d'orchestre (Prélude, Intermède, Marche triomphale) sont tirées d'une composition destinée à interpréter la pièce de B. Björnson « Sigurd Jorsalfar ».

Le bref prélude « Dans le Palais du Roi » est construit sur un thème qui, en accents nobles et mélodieux, traduit la dignité de la cour; il accompagne l'entrée cérémonieuse d'une société distinguée.

La seconde partie s'intitule « Le Rêve de Borghild ». La musique, tantôt rêveuse et mélancolique, tantôt âpre et fougueuse, nous dépeint les troublantes visions de Borghild.

La troisième partie — la plus populaire — est la « Marche triomphale ». C'est une brillante page d'orchestre aux effets habilement gradués et d'une rare puissance d'expression; elle se clôt sur le *maestoso* de ce beau thème de marche.

Hymne à la Nuit

J.-PH. RAMEAU

O nuit, qu'il est profond ton silence,
Quand les étoiles d'or scintillent dans les cieux!
J'aime ton manteau radieux,
Ton calme est infini,
Ta splendeur est immense.

O nuit, toi qui fais naître les songes,
Calme le malheureux qui souffre en son réduit!
Sois compatissante pour lui,
Prolonge son sommeil,
Prends pitié de sa peine!
Dissipe la douleur,
Nuit limpide et sereine!

Alleluia

Chœur de l'Oratorio „LE MESSIE“

G. HAENDEL

Alleluia! Alleluia!
Au Roi des anges nos louanges,
A Lui gloire à jamais,
Que toute bouche désormais
Exalte ses bienfaits!
Il règne en père
Sur la terre.
Gloire à Toi,
Du ciel le Roi!
Hommage, louanges
Au maître des anges,
Alleluia!
Plus grand que le ciel même,
Exauce-nous, Monarque suprême,
Israël te bénira,
Alleluia!
Seigneur, soutiens le peuple qui t'aime,
Israël te bénira,
Israël te chantera,
Alleluia! Alleluia!

Deuxième Partie

La célèbre poésie de Schiller intitulée « Le Chant de la Cloche » est la transfiguration, sur le plan général, de la vie humaine. Les péripéties essentielles de notre existence y sont insérées dans le cadre d'une action symbolique: la fonte de la cloche.

Le son de la cloche accompagne le cours de toute notre vie: tour à tour il exalte, avertit, encourage.

Entre les diverses opérations de la fonte — le poète les dépeint avec un saisissant relief — s'intercalent les sages réflexions que le Maître-artisan adresse à ses Compagnons; ces réflexions élèvent l'esprit par la conception idéale des obligations qu'impose le « métier d'homme ».

Bien des générations ont apprécié cette œuvre, évocation saisissante des étapes successives d'une vie d'homme: enfance, adolescence, éveil de l'amour, mariage et âge mûr, mort — exaltation aussi du courage, de la lutte contre les forces déchaînées de la nature (Incendie) et de la passion (Révolution).

La musique de Romberg se marie intimement au texte de Schiller, dans un ensemble harmonieux.

Quand l'oppression nous accable, la cloche se transforme en tocsin:

« Sie, die geweiht zu Friedensklängen,
Stimmt an den Ruf nun zur Gewalt. »

Mais la tempête s'apaise, la haine se dissipe, et la cloche, à haute volée, répand son message de paix:

« Freude dieser Stadt bedeute,
Friede sei ihr erst Geläute! »



Das Lied der Glocke

Vivos voco. Mortuos plango. Fulgura frango.

SCHILLER-ROMBERG

Fest gemauert in der Erden
Steht die Form, aus Lehm gebrannt.
Heute muß die Glocke werden!
Frisch, Gesellen, seid zur Hand!
Von der Stirne heiß
Rinnen muß der Schweiß,
Soll das Werk den Meister loben;
Doch der Segen kommt von oben.

Zum Werke, das wir ernst bereiten,
Geziemt sich wohl ein ernstes Wort;
Wenn gute Reden sie begleiten,
Dann fließt die Arbeit munter fort.
So laßt uns jetzt mit Fleiß betrachten,
Was durch die schwache Kraft entspringt;
Den schlechten Mann muß man verachten,
Der nie bedacht, was er vollbringt.
Das ist's ja, was den Menschen zieret,
Und dazu ward ihm der Verstand,
Daß er im innern Herzen spüret,
Was er erschafft mit seiner Hand.

Nehmet Holz vom Fichtenstamme,
Doch recht trocken muß es sein,
Daß die eingepreßte Flamme
Schlage zu dem Schwalg hinein!
Kocht des Kupfers Brei,
Schnell das Zinn herbei,
Daß die zähe Glockenspeise
Fließe nach der rechten Weise.

Was in des Dammes tiefer Grube
Die Hand mit Feuers Hilfe baut,
Hoch auf des Turmes Glockenstube,
Da wird es von uns zeugen laut.
Noch dauern wird's in späten Tagen
Und rühren vieler Menschen Ohr,
Und wird mit dem Betrübten klagen
Und stimmen zu der Andacht Chor.
Was unten tief dem Erdensohne
Das wechselnde Verhängnis bringt,
Das schlägt an die metallne Krone,
Die es erbaulich weiter klingt.

Weißer Blasen seh' ich springen;
Wohl! die Massen sind im Fluß!
Laßt's mit Aschensalz durchdringen,
Das befördert schnell den Guß.
Auch vom Schaume rein
Muß die Mischung sein,
Daß vom reinlichen Metalle
Rein und voll die Stimme schalle.

Le lendemain, le Luxwort donne une première appréciation de la représentation précitée et invite le public à assister nombreux à la séance du dimanche.

Athenäum Luxemburg

Als Auftakt zur öffentlichen Aufführung am nächsten Sonntag wurde am Donnerstag morgen das große Gesang- und Symphoniekonzert vor dem Schülerpublikum der drei beteiligten Anstalten gegeben. Es sangen die vereinigten Chöre des Athenäums und der beiden Lehrernormalschulen unter der sicheren Stabführung von Herrn Prof. Hülsemann; die musikalische Umrahmung und Begleitung geschah durch das Symphonieorchester der großherzoglichen Garde unter Leitung von Herrn Oberleutnant Thorn. Als Solisten wirkten mit: Frau Prof. S. Heinz, Sopran, Fräulein A. Pöffer, Alto und Herr N. Schuh, Tenor; als Baryton stellte die Lehrernormalschule Herrn E. Bourgraff, als Baß das Athenäum Herrn P. Kapp.

Unter den zahlreichen Ehrengästen bemerkten wir die Gesandten Frankreichs, Belgiens, Hollands und Italiens, den Herrn Kammerpräsidenten, den jetzigen und den früheren Erziehungsminister, den Hw. Herrn Generalvikar, den hauptstädtischen Schöfferrat, den Armeeobersten, sowie Vertreter sämtlicher interessierten Behörden, alle Direktoren unserer mittleren Lehranstalten und die Professoren der drei mitwirkenden Schulen.

Nach dem ersten Teil, zwei Orchesterstücke und einem gemischten a capella-

Chor, ergriff Hr. Athenäumsdirektor J. P. Stem das Wort zu einer kurzen Ansprache. Er teilte seinen Zuhörern mit, daß I. K. H. die Großherzogin, die hohe Protektorin der Veranstaltung, durch die Hoftrauer leider am Erscheinen verhindert sei. Sie bedaure lebhaft, nicht, wie zugesagt, mit mehreren Mitgliedern Ihrer Familie der Feier beiwohnen zu können. Anschließend erläuterte er in markanter Form den hehren Sinn des Werkes der „Pupilles de la Nation“ und forderte die Schüler zu begeisterter Mitwirkung im Dienste ihrer unglücklichen Kameraden auf.

Der zweite Teil des Programmes brachte Schillers Lied von der Glocke, als Kantate vertont von A. Romberg für großen gemischten Chor (180 Mitwirkende), Solisten und Orchester. Eine berufene Feder wird die ganze Programmgestaltung, die prachtvolle Gesamtleistung und die schönen Einzelerfolge würdigen, jetzt aber sei bereits darauf hingewiesen, daß das Schülerkonzert vom nächsten Sonntag zu Gunsten der „Pupilles de la Nation“ nicht nur ein wirkliches Ereignis in der Chronik unserer Schulen ist, sondern glanzvoll mitzählt im regen Musikleben Luxemburgs. Der Besucher des Konzertes tut nicht nur ein gutes Werk, sondern er ist auch eines echten Kunstgenusses gewiß.

Les Ptt déclarent le 24 juin 1950 «Journée nationale des Pupilles de la Nation» et proposent une série de six timbres à deux motifs différents, créés par les artistes luxembourgeois Alphonse Schott et Pierre Bergem.



La série des six timbres postaux

Volkskonzert unserer Mittelschulen

Es ist wirklich eine Seltenheit, ich möchte sagen Einmaligkeit, wenn ein Schülerchor vor die Öffentlichkeit tritt. Für die Arbeit, die einem solchen Chor im Rahmen der Schulordnung obliegt, opfern unsere Mittelschüler schon einen guten Teil ihrer Freizeit. Wenn aber die vereinigten Chöre des Athenäums und der beiden Normal-schulen neben Ihrer Schularbeit und den üblichen Proben noch auf ihre knappen Mußbestunden verzichten, um die Kunst in den Dienst eines großherzigen Werkes (Oeuvre des Pupilles de la Nation) zu stellen, so zeugt dies für den prächtigen Idealismus unserer studierenden Jugend.

Schon an sich dürfte das gewaltige Programm, bei dessen Ausführung auch das Symphonieorchester der großherzoglichen Garde mitwirkte, allgemeine Bewunderung auslösen. Dazu bewegten sich die Darbietungen auf einer künstlerischen Höhe, die einem Berufschor alle Ehre gemacht hätte.

Als Einleitung gab das Orchester unter der sicheren Leitung von Oberleutnant A. Thorn Werke von zwei norwegischen Komponisten, J. S. Svendsen (1840-1911) und Edw. Grieg (1873-1907). Beide sind Vertreter der norwegischen nationalen Schule. (Während bis dahin bedeutende Komponisten nur in den großen Nationen zuhause waren, entstanden in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts bei dem Erstarken des politischen Selbstbewußtseins diese Schulen in kleineren, besonders nordischen Ländern. Sie betonten das nationale Element in einer Programmmusik, die gewöhnlich auf der musikalischen Illustration einer Sage oder einer folkloristischen Eigentümlichkeit beruhte.) Auch die beiden symphonischen Werke vom vergangenen Sonntag sind Programmmusik. Allerdings kann man den "Carnaval Norvégien" von Svendsen ebensogut als absolute Musik ansehen, da diese Komposition einfach als Ausdruck überschwenglicher Lebensfreude betrachtet werden kann. Die Auszüge aus Sigurd Jorsalfar hingegen hatten eher einen beschreibenden Charakter, was aus dem jeweiligen Titel der einzelnen Teile deutlich hervorgeht. Das Symphonieorchester von K. Thorn beeindruckte durch seine feine Nüancierung und durch das exakte Zusammenspiel.

Der unter der geschickten Leitung von Prof. M. Hülsemann durch die Schüler ausgeführte vokale Teil wurde mit Rameaus "Hymne à la nuit" eröffnet. Die uns heute so wohlklingende Musik des französischen Meisters auf dem Gebiet der Oper wurde vor 200 Jahren als revolutionär bezeichnet und hatte damals den bekannten Zwiespalt zwischen den "iulistes" und den "rameauneurs" zur Folge. Der Chor trug die Hymne äußerst eindrucksvoll a capella vor. Hier schon fielen die Eigenschaften der leistungsfähigen Sängerschar angenehm auf: Ausgeglichenheit, Präzision, absolut reines Singen und gepflegte Diktion.

Gegenüber dem wundervollen Schmelz der 180 Sänger beim "Alleluja" aus dem Messias-Oratorium von G. F. Haendel wirkte leider der harte Klang der Klavierbegleitung etwas rau. Eine Orgel oder auch ein Orchester wäre besser am Platz gewesen. Dem Elan des Chores tat dies jedoch keinen Abbruch.

Haendel, der das große und glanzvolle Ensemble liebte, hätte sich glücklich geschätzt, einen solchen Klangkörper zur Verfügung zu haben, als er kurz vor seinem Tode das Messias-Oratorium mit 23 Sängern und 33 Instrumentalisten aufführte.

Der Schwerpunkt des Konzertes lag ohne Zweifel in der Vertonung von Schillers "Glocke" durch Andreas Romberg. Obwohl Rombergs Werk mehr artisanal als originell inspiriert ist, konnte es sich jedoch bis heute im Repertoire der guten Chöre behaupten, da es so recht geeignet ist, einen Beweis für große Leistungsfähigkeit zu erbringen. Daß bei dieser Kantate der Chor neben der bemerkenswerten Genauigkeit - bei fortwährendem Tempowechsel nicht gerade eine Leichtigkeit - von der ersten bis zur letzten Note absolut tonrein sang, war bei den häufig vorkommenden schwierigen Intervallen und vielen chromatischen Gängen eine geradezu einmalige Leistung.

Als Solisten wirkten bei diesem Werk unter anderm mit: Madame S. Heinz, Sopran, Fräulein A. Pfeffer, Alt und Herr Nic. Schuh, Tenor, die sich sämtlich durch die angenehme Klangfarbe Ihrer Stimmen auszeichneten und deren Reinheit und Ausdruck trotz der auch von den Solisten geforderten gewaltigen Anstrengungen bis zum Schlußakkord nicht nachließen.

Athenäum und Lehrernormalschule stellten als Solisten P. Kap, Bass, und E. Bourgraff, Tenor-Baryton. Volumen und Sicherheit in Rhythmus und Ton zeichneten die Darbietungen von Herrn E. Bourgraff aus in einem Solo-Part, der für Bass geschrieben war (weshalb Herr Bourgraff verschiedentlich eine Oktave höher singen mußte), und dem man gerne länger zugehört hätte. Herr Pierre Kap, der das große und anstrengende Basssolo des "Meisters", wovon allerdings einige Partiturseiten gestrichen waren, interpretierte, gefiel restlos durch seine gepflegte Diktion, durch sein müheloses Ausgreifen und die Ausdruckskraft seiner Stimme.

Orchesterbegleitung und Chor waren genau aufeinander abgestimmt. Wir bewundern nicht nur die ungeheure Arbeit, die der Dirigent, Herr Prof. Hülsemann leistete, sondern auch die Art, mit der er seinen Sängern den künstlerischen Ausdruck zu vermitteln verstand.

Der anhaltende Applaus des vollbesetzten Saales dürfte für die Ausführenden und die beiden Dirigenten die größte Genugtuung sein. C. PL

Concert interscolaire donné au profit des «Pupilles de la Nation».

Sous les Auspices du Ministère de l'Education Nationale et de l'Oeuvre des Pupilles de la Nation, un grand concert vocal et symphonique a été donné en double audition (jeudi, le 9 mars et dimanche, le 12 mars 1950) au Palais Municipal à Luxembourg par les Chorales Réunies de l'Athénée et des Ecoles Normales, sous la direction du professeur Michel Hülsemann.

Le bénéfice en était destiné à l'Oeuvre des Pupilles de la Nation.

S.A.R. Madame la Grande-Duchesse avait daigné assumer le Haut Patronage de cette manifestation interscolaire.

En dehors de quelques pièces symphoniques jouées par l'orchestre de la Garde Grand-Ducale qui avait bien voulu prêter son gracieux concours, le programme comportait dans la première partie deux choeurs mixtes («Hymne à la Nuit» de J.-Ph. Rameau et «Alleluia» de G.-F. Haendel); dans la deuxième partie fut exécuté le grand choeur pour 4 voix mixtes, soli et orchestre: «Das Lied von der Glocke» (Schiller), de A. Romberg.

La première audition donnée en matinée était réservée aux Autorités, ainsi qu'aux professeurs et aux élèves de l'Athénée et des Ecoles Normales.

Dans une brève allocution, le directeur de l'Athénée, après avoir souhaité la bienvenue aux hautes Personnalités présentes, a **esquissé le sens de la collaboration scolaire dans l'Oeuvre des Pupilles de la Nation.**

Comme recette totale de l'audition publique et de la quête faite à l'école le lendemain de la matinée scolaire, l'Athénée a remis à l'Oeuvre des «Pupilles de la Nation» la somme de 10.000 fr.

Comme chaque année, l'Athénée a participé dignement à la Journée d'action et de méditation consacrée aux Pupilles de guerre, le 24 juin 1952. A cette occasion, le souvenir du sacrifice suprême des héros de la Nation a été évoqué en classe.

La quête qui a été faite à notre établissement par les soins de notre Comité d'action au profit de l'Oeuvre des Pupilles de la Nation a rapporté la somme de 4798 fr.

Comme chaque année, notre établissement a tenu à participer dignement à la Journée d'action et de méditation consacrée aux Pupilles de la Nation, le 24 juin 1953.

Les élèves des petites classes se réunirent dans la salle des fêtes pour une commémoration commune. Dans une courte allocution le directeur évoqua brièvement le sacrifice suprême des héros de la Nation. Leur générosité fut proposée en exemple aux élèves. Pour intensifier l'effet de cette leçon de patriotisme et de solidarité, l'Office du Film scolaire présenta aux élèves deux films documentaires dont l'un montrait le retour de nos martyrs de Hinzert et l'autre les beautés du pays.

La quête traditionnelle fut faite dans toutes les classes par les soins de notre comité d'action.

En plus, des images reproduisant la Madone de l'Athénée furent vendues au profit de l'Oeuvre des Pupilles.

La recette totale de la quête et de la vente s'élevait à **4.965 francs.**

Journée des Pupilles de la Nation

Pour commémorer par un geste spécial le X^e Anniversaire de l'Oeuvre des Pupilles de la Nation, l'Athénée organisa cette année, en plus de la quête traditionnelle, une petite réception dans la salle de musique, en l'honneur du groupe des Pupilles qui dans la matinée du jeudi, 23 juin, avaient été reçus au Palais de Luxembourg par S. A. R. Madame la Grande-Duchesse.

Au cours de cette cérémonie, à laquelle assistaient, en dehors des pupilles, le Président de l'Oeuvre et les membres du Comité-directeur, les élèves-délégués des différentes classes ainsi que les régents de classe, nos élèves offrirent des livres à leurs jeunes hôtes qui étaient présentés par un membre du Comité.

Après une courte allocution de bienvenue prononcée par le Directeur de l'Athénée, un élève de la II^e gréco-latine exalta l'héroïsme de nos martyrs de la dernière guerre et esquissa les devoirs de reconnaissance et d'affection qui incombent aux jeunes Luxembourgeois à l'égard des Pupilles de la Nation.

Après ce discours émouvant, un poème en patois luxembourgeois fait pour la circonstance par M. le professeur Marcel Reuland fut récité par deux élèves des classes supérieures. Et la cérémonie fut clôturée par le chant en commun de la «Hémecht».

Le reportage de cette cérémonie fut diffusé par Radio-Luxembourg, le samedi, 24 juin.

La quête qui a été faite à notre établissement par les soins de notre Comité d'action au profit de l'Oeuvre des Pupilles de la Nation a rapporté la somme de 5 510 francs.

Voici le texte du discours prononcé par l'élève Jean Hostert, de la II^e gréco-latine:

*Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,
Chers camarades,*

Nous tous, nous devons nous acquitter d'une grande dette, d'une dette que nous tendons trop à oublier. Nous nous rappelons les sombres événements de la dernière guerre où tout semblait perdu, où une nouvelle tyrannie plus terrible que toutes celles connues à ce jour voulait nous obliger à mettre nous-mêmes fin à notre liberté. Et si l'ennemi avait réussi, «l'humanité, a dit Mr. Churchill, aurait rétrogradé d'un millénaire».

A ces moments de désespoir, il s'est trouvé des hommes qui eurent le courage de dire «non» malgré les terribles menaces de l'envahisseur. Luttant éperdument, sans chances de succès, ils sont morts pour épargner aux générations futures la plus vile servitude. Jamais dans l'histoire, l'humanité toute entière n'a contracté une si grande dette envers un si petit groupe de martyrs. Nous tous étions indignés de l'atteinte à notre générosité prise au sens cartésien du terme. Mais ceux qui se sont sacrifiés pour la cause commune, ceux-là ont montré ouvertement que la résistance s'organisait, qu'on préférerait la mort à la bassesse. Ils se sentaient responsables devant les générations futures, ils croyaient qu'ils n'étaient pas nés pour une vie égoïste, mais pour le dévouement à la cause commune, «non sibi se soli natos esse sed patriae», comme l'a exprimé si admirablement Cicéron. Ainsi ils se donnaient tout entiers à leur idéal, σὺν ἑλπίδι τῆς ψυχῆς, comme disaient les Anciens. Homère écrit que celui qui meurt pour son pays meurt d'une mort glorieuse. Si nous pensons au héros, n'est-ce pas sous les traits de l'homme qui donne sa vie pour la patrie que nous nous le représentons? Le devoir appelait ces hommes; sans hésiter, ils affrontaient les pires souffrances «pro patria, pro aris et focis».

De cette dette là, nous ne nous acquittons pas en leur élevant des monuments, en gravant leurs noms dans la pierre, en déposant des gerbes sur leurs tombes. Notre liberté vaut bien plus que les quelques deniers que nous leur consacrons ainsi. Peu après la guerre, on s'efforçait partout de secourir les soldats blessés. Un journal britannique bien connu publiait le slogan: «Secourez-les aussi bien qu'ils se sont battus pour vous. Leur héroïsme nous oblige.»

Nous citons leur nom et leur exemple glorieux, mais nous ne pouvons pas les récompenser de tels services, et à cette pensée le désespoir nous saisit.

Or, si eux ils sont morts, leurs enfants vivent. Avant d'expirer dans les camps de concentration et dans les chambres de tortures des nazis, leurs dernières pensées allaient sans doute vers ceux qu'ils laissaient orphelins. Comme leur calvaire leur a dû paraître dur! Mais leur sacrifice a eu une force miraculeuse, car en face de tant de grandeur d'âme, le meilleur de nous-mêmes nous pousse à reporter sur leurs enfants toute la chaude affection que nous éprouvons pour eux. C'est ainsi que nous pourrions honorer leur mémoire, c'est ainsi que nous pourrions leur rendre service. Que notre reconnaissance ne le cède en rien à leur dévouement! Mais quelle tâche accablante nous attend. Ces enfants connaissent une perte irremplaçable. Il y a une foule de choses heureuses que Dieu nous donne deux fois, mais il ne nous donne qu'un seul père et une seule mère. Dans l'Odyssée Homère écrit que le sombre Arès en fureur ne fait pas de distinction. Et n'est-il pas déchirant de constater que la guerre frappe si durement de jeunes enfants et risqué de briser leur vie à peine commencée? A les voir orphelins notre cœur se révolte. Rousseau a vu juste en disant qu'un des instincts les plus profonds de l'homme non encore corrompu lui fait éprouver une grande pitié envers ses semblables qui souffrent et que, sans hésiter, il leur porte secours.

Rien n'est plus insupportable qu'une misère impossible à soulager. Attachons-nous donc à remplacer à ces enfants ce qu'un destin inévitabile leur a arraché trop tôt! Ne nous dérobons pas à un devoir sacré! C'est en préparant une vie heureuse à leurs enfants que nous rendons le plus grand service aux martyrs. Comment mieux leur témoigner notre reconnaissance ?

Dans sa fameuse oraison funèbre l'orateur athénien Hypéride dit que les orphelins de guerre ont droit aux bienveillantes attentions du peuple, «à cette vertu de ceux qui vivent encore», que la patrie reconnaissante doit se faire le protecteur de ces enfants malheureux. Montrons-nous dignes de la confiance que nous témoignent ceux qui laissent leurs enfants à notre charge.

Chacun qui meurt pour un noble idéal est convaincu qu'après lui viendra un monde meilleur, que c'est pour la dernière fois qu'on exige un si cruel sacrifice des hommes. Quelques désabusés diront que ces morts se sont fait des illusions. Cette paix, ce monde meilleur qu'ils ont rêvé, est-ce là une chimère? Ne devons-nous pas tâcher d'épargner aux orphelins qu'ils nous laissent toutes les horreurs qu'ils ont vécues? Ne serait-ce pas là satisfaire à leur désir suprême?

Il y a quelques années on donnait à Luxembourg un film français intitulé: «Les jeux interdits». L'action se passe en France durant l'été 1940 de si terrible mémoire. Dans la fuite une petite fille perd ses parents sous les bombes allemandes. D'abord, elle ne comprend pas. Elle regarde tous ceux qu'elle rencontre, croit toujours retrouver en eux ses parents. Enfin, l'illusion la quitte, elle se rend compte de la dure réalité, elle fond en larmes. Ses yeux en pleurs nous interrogent: «Qu'ai-je donc fait? Pourquoi cela?» — Peu de spectateurs gardèrent les yeux secs en quittant la salle.

Les martyrs ne nous ont-ils pas chargés de préserver leurs enfants de telles horreurs? Comment se montrer plus reconnaissant envers eux qu'en exauçant leurs derniers souhaits? Voilà une tâche qui incombe

surtout aux jeunes, une tâche difficile, mais dont nous nous chargeons de grand coeur.

Ainsi les martyrs de la dernière guerre nous ont laissé un haut exemple de courage et de fermeté. Faisons pour leurs enfants ce que nous ne pouvons plus faire pour eux. Avant tout, ils nous laissent une tâche à accomplir: épargner à ces orphelins les malheurs qu'ils ont connus et bâtir un monde meilleur». —

Voici le texte de la poésie faite pour la circonstance par le professeur Marcel Reuland et récitée par les élèves Aloyse Belche et Robert Gliedner, de la II^e classe:

Eng Gééschterstömm:

Du koum de Sturm an huet mat helle Krääsch
um Dach gerappt. D'Hausdir as opgeschlon
— de Rädél war net an — an aus der Glous
um Häärd sin d'Quonken uechter d'Stuff gefuer;
de Wand huet dra gefacht, a bémol stong
ons Haip bis an d'Gespär a roude Flamen.

Du war et aus. Mir lougen op der Glécht,
dat war net gutt: do bléist de Wand méi schaarf
wéi ronderem am Dall an an de Sanken.

Mir hun et iwerstaan: wat man ons Kanner?
Se haten näischt méi op der weider Welt
wéi d'plakegt Liewen an hir aarme Lompen.
Se woren op der Stroos dohém. Huet è
vun iech se mat an d'Duerf geholl? Huet én
e Brout gin an e waarmen Eck beim Uewen?
Mir konnten net méi fer d'aarm Séile suergen.

D'Stömm vun der Hémecht:

Dir huet der Hémecht méi geaffert, wéi
se iech an ère Kanner kann erstueden,
ma wat semaac he kann, dat mecht se ganz.
Schloft roueg, d'Hémecht ass rem operstan,
hiirt Wope glennert rem a frouem Glanz,
fräi fééert de Bauer rem durch fräi Gewan,
en huet rem ugepaakt mat fester Hand,
vum Minett liichten d'Uewen hell duurch d'Land,
a fér èr Kanner as ons Dankbarkét
e Liicht, dat mat en hell duurch d'Liewe gét.

Comme chaque année, notre établissement a tenu à participer dignement à la Journée d'action et de méditation consacrée aux Pupilles de la Nation, le 24 juin 1956. La quête traditionnelle fut faite par les soins de notre Comité d'action. Le montant (3 745 frs.) en fut remis au secrétariat de l'Oeuvre.



Xe anniversaire de l'œuvre des Pupilles de la Nation

[Salle de musique: 23 juin 1955]

Les régents de classes se mettaient au service des pupilles en organisant la vente de rosaces arborant les couleurs rouge/blanc/bleu. Ces fleurs en étoffe munies d'une tige en fil de fer, pouvaient se porter en boutonnière. Le prix de vente était de 5 F et les élèves se voyaient gratifiés d'un franc pour leurs démarches de vente auprès de leurs parents et connaissances.



Les professeurs René Wirtz et Jules Prussen lors de la remise de livres aux pupilles.



Jean-Pierre Stein
Alfred Loesch

Alfred Loesch, le pionnier

Alfred Loesch, décédé le 13 juillet 1980, était président de l'Œuvre des Pupilles de la Nation. Il avait été un grand patriote et un résistant de la première heure.

En janvier 1941, il fut arrêté et condamné à six mois de prison. Plus tard, Alfred Loesch fut déporté avec sa famille à Leubus et à Boberstein. Après la libération, Alfred Loesch fut nommé d'abord Maréchal de la Cour et, en 1947, Grand Maréchal de la Cour, fonction qu'il exerça jusqu'en 1971.

L'Œuvre des Pupilles de la Nation, jeune institution sans passé mais investie d'une grande responsabilité vis-à-vis des enfants dont les parents étaient morts pour la patrie, devait être structurée en vue de remplir sa mission avec efficacité.

Ses fonds devaient être judicieusement gérés. Le mérite d'Alfred Loesch fut de donner à l'Œuvre sa place parmi les différentes institutions caritatives de la guerre.

Grâce à sa fonction à la cour grand-ducale, il fit en sorte que la Grand-Duchesse, le Grand-Duc et les membres de la famille grand-ducale portent une sollicitude particulière aux intérêts des Pupilles de la Nation et des orphelins de la guerre.

Les rencontres régulières des souverains avec les pupilles étaient une de ses initiatives.

Alfred Loesch resta président de l'Œuvre des Pupilles de la Nation jusqu'à la fin de sa vie. Les pupilles de la Nation lui garderont un souvenir inaltérable.

Roger Everling

[d'Œuvres de la Nation erënnere sech]



Réception au Palais Grand-Ducal 1951.

1871	Boever	Pierre	Holzturn	Missionnaire à Jerusalem
1871	Bohler	Félix	Diekirch	Médecin à Wiltz
1871	Cathrein	Jean	Ettelbrück	Professeur à l'Athénée d'Arlon
1871	Duchscherer	Bernard	Echternach	Curé à Rédange
1871	Fonck	Henri	Remich	Notaire à Rambruch
1871	François	Frédéric	Diekirch	Avocat à Diekirch
1871	Hellers	Pierre	Münsbach	Pere Rédemptoniste en Amérique
1871	Hoffmann	Pierre	Osweiler	Professeur à Gand
1871	Keriger	Nicolas	Everlange	Curé à Esch /Sûre
1871	Koch	Charles	Luxembourg	Elève en médecine à Luxembourg
1871	Lamesch	Mathias	Bereldange	Curé à Simmern
1871	Linster	Bernard	Helmsange	Curé à Canach
1871	Mergen	Jean-Pierre	Lellig	Curé à Boevange s/Attert
1871	Pescatore	Charles	Luxembourg	Rittmeister à Carlsruhe
1871	Plunien	Nicolas	Hassau (Prusse)	Curé à Niederpallen
1871	Reiners	Adolphe	Clerveaux	Curé à Dippach
1871	Roob	Jean	Rambrouch	Curé à Lintgen
1871	Schneider	Philippe	Nospelt	Curé à Greiveldange
1871	Simonis	Charles	Luxembourg	Elève-ingénieur à Luxembourg
1871	Stein	Mathias	Waldbillig	Aumônier à l'école normale à Luxembourg
1871	Stümper	Nicolas	Walferdange	Ingénieur au Brésil
1871	Stümper	Pierre	Walferdange	Vérificateur de l'enregistrement à Mersch
1871	Sturm	Pierre-Victor	Bivange	Professeur à l'Athénée de Luxembourg
1872	Burggraff	Théodore	Bonnal	Ingénieur à Luxembourg
1872	d'Huart	Martin	Echternach	Professeur à l'Athénée de Luxembourg
1872	Dreës	Jean	Gostingen	Châtréux
1872	Fischer	Jules	Cessange	Ingénieur à Luxembourg
1872	Keiser	Grégoire	Olingen	Curé à Insborn
1872	Kintzelé	Frédéric	Harlange	Ingénieur-direct. à Rote-Erde (Aix-la-Chapelle)
1872	Kuborn	Henri	Wolvelange	Vicaire à Ospern
1872	Kuborn	Jean	Mertert	Professeur et aumônier à l'Athénée de Luxembourg
1872	Landmann	Auguste	Diekirch	Dr en droit et commis. de distr. à Diekirch
1872	Müller	Jean	Fouhren	Vicaire à Aix-la-Chapelle
1872	Oberweis	Mathias	Echternach	Curé à Rambruch

1872	Paulus	Mathias	Mertert	Agent d'affaires
1872	Rollinger	André		Médecin à Luxembourg
1872	Schlesser	Alphonse	Bettbon	Juge de paix à Diekirch
1872	Weyland	Jacques	Kirf (Prusse)	Curé et recteur d'une école prim. sup. Kuitscheid (Neuwied)
1872	Weylandt	Jean	Bettendorf	Curé à New-York
1873	Adam	Jean-Pierre	Colbach	Père la Compagnie Jésus à Verviers
1873	Bestgen	Pierre	Luxembourg	Vicaire à Redange
1873	Colling	Jean-Pierre	Hollerich	Professeur au proGymnase d'Echternach
1873	de la Fontaine	Dominique	Hesperange	Conducteur des travaux publics à Clervaux
1873	Dumont	Charles	Luxembourg	Juge au Tribunal de Luxembourg
1873	Flammang	Jules	Luxembourg	Candidat-notaire à Luxembourg
1873	Gemen	Théodore	Boevange	Curé à Wolwelange
1873	Giver	Auguste	Luxembourg	Curé à Lenningen
1873	Jacquemin	Eugène	Rollingen (Mersch)	Médecin à Luxembourg
1873	Keiffer	Georges	Echternach	Monsignore et doctore in Roma
1873	Kremer	Jules	Rodt-sur-Syr	Professeur à l'Athénée de Luxembourg
1873	Maillet	Hubert	Luxembourg	Professeur en Belgique
1873	Majerus	Théodore	Rodershausen	Curé à Boevange (Clervaux)
1873	Meiers	Jean	Waldbillig	Curé à Goesdorf
1873	Müller	Jean	Wahl	Vicaire à Trèves
1873	Neuman	Jean-Pierre	Reckange/Moselle	Contrôleur des contributions à Luxembourg
1873	Nothumb	Henri	Diekirch	Dr en droit, conseiller du Gouvernement à Luxembourg
1873	Palgen	Michel	Useldange	Curé à Syren
1873	Pinth	Charles	Paris	Ingén. -direct. à Hussigny-Godbrange (Longwy)
1873	Recht	Jean-Baptiste	Haut-Bellain	Curé à Eschdorf
1873	Reichling	Jean-Pierre	Echternach	Professeur à Augsbourg
1873	Remakel	Jean	Strassen	Aumônier militaire (Divisionspfaffen) à Berlin
1873	Risch	Nicolas	Itzig	Curé à Ehrlange
1873	Schiltz	Théodore	Capellen	Avocat à Luxembourg
1873	Schon	Pierre	Beckerich	Professeur au séminaire à Luxembourg
1873	Sonntag	Aloyse	Grevenmacher	Secrétaire du commissaire de district à Luxembourg
1873	Weber	Pierre	Luxembourg	Prof. de mathém. au collège d'Alost (Belgique)
1873	Zorn	Auguste	Eich	Médecin à Dudelange
		Guillaume	Eil	Curé a Lullange

1874	Alesch	Jean-Pierre	Tétange	Médecin à Berlin
1874	Arendt	Ernest	Grevenmacher	Avocat général à Luxembourg
1874	Derulle	Victor	Luxembourg	Docteur en médecine
1874	Dondelinger	Victor	Echternach	Ingénieur à Echternach
1874	Faber	Nicolas	Echternach	Recev. de l'enreg. et des dom. à Grevenmacher
1874	Fohl	Michel	Ehnen	Avocat à Luxembourg
1874	Haag	Edouard	Luxembourg	Sous-chef de bureau au Gouvern. à Luxembourg
1874	Heuertz	Jean-Baptiste	Holzern	Prêtre et professeur à l'Athénée de Luxembourg
1874	Karels	Jean	Wahl	Professeur
1874	Kayl	François	Remich	Ingénieur en Angleterre
1874	Klinker	Nicolas	Waldbredimus	Curé à Weicherdange
1874	Meyers	Théodore	Berdorf	Curé à Kaundorf
1874	Müller	Edmond	Diekirch	Ingénieur en Amérique
1874	Prim	Michel	Larochette	Commis aux usines de Hayange
1874	Sinner	François	Wiltz	Curé en Amérique
1874	Thill	Jean	Neudorf	Prêtre et professeur à l'Athénée de Luxembourg
1874	Zeimes	Nicolas	Burange	Curé à Eschweiler
1875	Ackermann	Félix	Luxembourg	Médecin à Luxembourg
1875	Adehm	Jean	Junglinster	Curé à Oberwampach
1875	Arendt	Pierre	Reckange-lez-Mersch	Curé à Welscheid
1875	Capus	Guillaume	Esch-sur-Aizette	Professeur de sciences naturelles à Paris
1875	Clemen	Pierre	Dommeldange	Curé à Sanem
1875	Elter	Paul	Capellen	Avocat à Luxembourg
1875	Faber	Georges	Luxembourg	Doct. en droit, inspect. des postes à Luxembourg
1875	Faber	Willibrord	Echternach	Curatus à St-Hedwig (Berlin)
1875	Feyder	Victor	Diekirch	Médecin à Ettelbruck
1875	Fischbach	Jean	Echternach	Professeur à Chimay
1875	Fohl	Jean-Pierre	Ehnen	Juge au Tribunal de Diekirch
1875	Gerard	Alphonse	Rédange	Ingénieur à Rodange
1875	Grang	Nicolas	Buschrodt	Officier dans l'armée belge au Congo
1875	Grob	Jacques	Luxembourg	Curé à Knaphoscheid
1875	Kasel	Jean-Michel	Fuhren	Prêtre et assistant à Milwaukee
1875	Koltz	Eugène	Mersch	Ingénieur-directeur à Louvain
1875	Kuborn	Nicolas	Mertert	Curé à Friedrichsberg (Berlin)

Ons Billdonk.

Mir prâlen ons mat onser Zeit
Dass sie weit fir an alles ass ;
Fun Dâg zu Dâg get emgeheit,
Dât âlt get alles emgeschmass ;
De Gêscht ersônnt, de Gêscht erfönt
Bis alles ob der Wêlt ferschwônnt.

Mat Stolz posauene mir an d'Wêlt,
Dass d'Billdonk emmer mé sech hiéft,
Dass néischt de Gêscht gefângen hält,
Dé frei an òné Grênze schwiéft. —
Mais kuckt an d'Zeitonk, an da sot,
Ob ê mat Onrècht sech beklot.

Do fant dir Seite foll fu Streit,
Fu Schléerei a Stiecherei ;
Wién dé Berichter all geseit,
A kâl a rôeg bleift derbei,
Dén hût en Hierz fu Stên an Ierz —
Mir mecht et emmer Péng a Schmierz.

T'ass Sonndég ; Déngens Pitt hût Danz,
Do fônt sech Jong a Médchen ân ;
E Médchen sicht eraus de Franz,
A wôllt mat him e Walzer mân,
Nom Médchen hût de Jèng och Gloscht
A rênnt dem Franz e Stach an d'Broscht.

E Fèchtert gêt an d'Nopeschhaus
A frét sech Schnaps fir gént sein Dûscht ;
Dach d'Hausfrâ get kèng Flèsch craus,
An hien : Ech flêt iech op èr Kûscht ;
A wuppdech ! Ir sech d'Frâ emsin,
Huot hién hir schons èng Kugel gin !

Beim Humpe sôtzen hiner zwén,
A rôde, wât fir Wiéder get ;
Dén ê behâpt, 'tgéf mûorge schén,
Dén âner ower gléft et net.
Wé dênkt dir Iech heifun de Schloss ?
Dén êschten hût sei Frënd erschoss !

Spét owens gêt en Här durch d'Strôs
A frét sech, dass e bâl am Bètt ;
Do könt gestirkelt Déngens Klôs,
E fréchn, rôlzeche Kadètt,
A mir neischt dir neischt stierzt hié jo
Dem Här e Pounjâr an de Mo.

Wât get, wann dât 'só firu gêt ?
Ass dât ons Billdonk, dé ê preist,
Dass sie sech weit huot ausgebrêt ?
Wann sech eso èag Billdonk weist,
An Afrika dé Wöll da stin
Mé héch, wé mir et êmol gin !



[«De Letzeburger», humoristisch satirisches Wochenblatt]